

EXERCICES DE LA FRATERNITÉ DE COMMUNION ET LIBÉRATION

**« JE T'AI AIMÉ
D'UN AMOUR ÉTERNEL,
J'AI EU PITIÉ
DE TON NÉANT »**



RIMINI 2016

« JE T'AI AIMÉ
D'UN AMOUR ÉTERNEL,
J'AI EU PITIÉ
DE TON NÉANT »

EXERCICES DE LA FRATERNITÉ
DE COMMUNION ET LIBÉRATION



RIMINI 2016

« À l'occasion de la session annuelle d'exercices spirituels pour les membres de la Fraternité de Communion et Libération qui se tient à Rimini, intitulée "Je t'ai aimé d'un amour éternel, j'ai eu pitié de ton néant" (Jr 31, 3), Sa Sainteté le pape François adresse sa pensée cordiale et bienveillante et rappelle que le jubilé de la miséricorde est une occasion propice pour redécouvrir la beauté de la foi qui met au centre l'amour miséricordieux du Père, rendu visible dans le visage du Christ et soutenu par l'Esprit qui guide les pas des croyants dans les vicissitudes de l'histoire.

La miséricorde est le chemin qui unit Dieu et l'homme en ouvrant notre cœur à l'espérance d'être aimés pour toujours malgré la limite de notre péché. Le Saint-Père souhaite que tous ceux qui suivent le charisme du regretté M^{gr} Luigi Giussani rendent témoignage à la miséricorde en la professant et en l'incarnant dans leur vie à travers les œuvres de miséricorde corporelles et spirituelles, et qu'ils soient signes de la proximité et de la tendresse de Dieu, pour que la société actuelle redécouvre elle aussi l'urgence de la solidarité, de l'amour et du pardon.

Il invoque la protection céleste de la Sainte Vierge et, tout en demandant de prier pour le soutien de son pontificat, accorde de grand cœur à vous et à tous les participants la bénédiction apostolique implorée, l'étendant à tous ceux qui suivent les exercices en liaison satellite ainsi qu'à toute la Fraternité. »

Cardinal Pietro Parolin, Secrétaire d'État de Sa Sainteté,
29 avril 2016

Vendredi 29 avril, le soir

À l'entrée et à la sortie :

Wolfgang Amadeus Mozart, *Requiem en ré mineur*, K 626

Herbert von Karajan – Wiener Philharmoniker

« *Spirto Gentil* » n° 5, Deutsche Grammophon

■ INTRODUCTION

Julián Carrón

Il n'y a pas d'acte vrai dans notre vie consciente qui ne parte pas de la conscience que nous sommes pécheurs. « Nous sommes ici, avant tout, parce que nous reconnaissons cette vérité : nous sommes pécheurs. Si vous vous sentez honnêtes, ce n'est pas ici qu'il fallait venir : tout serait alors inutile », nous disait don Giussani, parce que « la conscience d'être pécheur est la première vérité sur l'homme qui agit dans la vie et dans l'histoire ». ¹ Nous sommes pécheurs, c'est-à-dire que nous avons besoin. C'est de ce besoin que jaillit le cri, la demande, comme nous venons de l'entendre dans le *Requiem* de Mozart : « *Salva me, fons pietatis* ». ² Comme le publicain depuis le fond du temple : « Mon Dieu, montre-toi favorable au pécheur que je suis ! » ³

Demandons à l'Esprit qu'il nous donne la conscience d'avoir besoin de sa miséricorde.

Discendi Santo Spirito

Commençons ces journées par la lecture du message que le pape François nous a envoyé :

« À l'occasion de la session annuelle d'exercices spirituels pour les membres de la Fraternité de Communion et Libération qui se tient à Rimini, intitulée "Je t'ai aimé d'un amour éternel, j'ai eu pitié de ton néant" (*Jr* 31, 3), Sa Sainteté le pape François adresse sa pensée cordiale et bienveillante et rappelle que le jubilé de la miséricorde est une occasion propice pour redécouvrir la beauté de la foi qui met au centre l'amour miséricordieux du Père, rendu visible

¹ « *Questa cara gioia sopra la quale ogni virtù si fonda* » [Cette chère joie sur laquelle toute vertu est fondée, *ndt*], Exercices spirituels de la Fraternité de Communion et Libération, Notes des méditations [par Luigi Giussani], Rimini 1993, suppl. *Litterae Communionis-CL*, n° 6, 1993, p. 6-7.

² W.A. Mozart, *Requiem en ré mineur*, K 626, III. *Sequentia*, n° 3 *Rex tremendæ*, CD "Spirto Gentil" n° 5.

³ *Lc* 18, 13.

dans le visage du Christ et soutenu par l'Esprit qui guide les pas des croyants dans les vicissitudes de l'histoire. La miséricorde est le chemin qui unit Dieu et l'homme en ouvrant notre cœur à l'espérance d'être aimés pour toujours malgré la limite de notre péché. Le Saint-Père souhaite que tous ceux qui suivent le charisme du regretté M^{gr} Luigi Giussani rendent témoignage à la miséricorde en la professant et en l'incarnant dans leur vie à travers les œuvres de miséricorde corporelles et spirituelles, et qu'ils soient signes de la proximité et de la tendresse de Dieu, pour que la société actuelle redécouvre elle aussi l'urgence de la solidarité, de l'amour et du pardon. Il invoque la protection céleste de la Sainte Vierge et, tout en demandant de prier pour le soutien de son pontificat, accorde de grand cœur à vous et à tous les participants la bénédiction apostolique implorée, l'étendant à tous ceux qui suivent les exercices en liaison satelitte ainsi qu'à toute la Fraternité. Cardinal Pietro Parolin, Secrétaire d'État de Sa Sainteté. »

« Alors, le disciple que Jésus aimait dit à Pierre : “C'est le Seigneur !” Quand Simon-Pierre entendit que c'était le Seigneur, il passa un vêtement, car il n'avait rien sur lui, et il se jeta à l'eau. » Pendant qu'ils étaient avec lui, « aucun des disciples n'osait lui demander : “Qui es-tu ?” Ils savaient que c'était le Seigneur. »⁴

« Quand il fut à table avec eux, ayant pris le pain, il prononça la bénédiction et, l'ayant rompu, il le leur donna. Alors leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent, mais il disparut à leurs regards. Ils se dirent l'un à l'autre : “Notre cœur n'était-il pas brûlant en nous, tandis qu'il nous parlait sur la route et nous ouvrait les Écritures ?” »⁵

Les récits des apparitions du Christ ressuscité signalent constamment que les disciples s'émerveillent de voir Jésus vivant devant eux. C'est sa présence vivante qui domine, déterminant leur manière d'être et d'agir.

Il est émouvant de voir comment Jésus se penche sur leur besoin, sur le désarroi suscité en eux par sa passion et par sa mort : il répond à la peur, aux pleurs, à la solitude, aux doutes, à la nostalgie des disciples par sa présence. D'où vient l'urgence qu'ils ressentent ? Après tout ce qu'ils ont vu et vécu pendant des années, pourquoi ont-ils un besoin si impérieux ? Toute l'histoire vécue avec Jésus, ces trois ans passés avec lui, les faits vus, les paroles entendues ne suffisent pas pour répondre à leur besoin présent.

Le souvenir d'un passé, aussi fascinant qu'il soit, ne suffit pas pour affronter le moment présent. En effet, les disciples d'Emmaüs se disaient l'un l'autre : « Nous, nous espérions que c'était lui qui allait délivrer Israël. Mais avec tout

⁴ Jn 21, 7.12.

⁵ Lc 24, 30-32.

cela, voici déjà le troisième jour qui passe depuis que c'est arrivé. »⁶ Tous les signes qu'ils avaient vus, le temps passé avec lui, le fait d'avoir mangé et bu avec lui, cela ne suffisait pas pour vaincre le désarroi, la peur et la solitude. Les pleurs de Marie Madeleine en témoignent à jamais. Sa présence vivante seule constitue une réponse à la hauteur de leur besoin. Ainsi, la nature propre du christianisme se révèle aux disciples à travers leur expérience. Le christianisme n'est pas une doctrine, une éthique, un sentiment ; c'est le fait d'une Présence présente, qui domine le regard de ceux qui la croisent, une Présence dont le seul souci est de se montrer, d'envahir la vie de ses amis au point de leur faire expérimenter une vie sans peur, sans tristesse, même s'il n'est pas avec eux de la même manière qu'il l'était avant de mourir.

Cette présence vivante est ce qu'ils ont en commun. Cette présence constitue le seul véritable fondement de leur communion. Et c'est justement cette expérience qui les rend plus conscients de leur différence.

1. Le style de Dieu

Cette manière d'agir de Dieu, le fait de se révéler à eux après la résurrection, qui les rendait si différents de tous les autres hommes, pose de manière encore plus pressante la question de Judas pendant la Cène : « Seigneur, comment se fait-il que tu doives te manifester à nous et non pas au monde ? »⁷ En revenant sur cette question dans son livre sur Jésus, Benoît XVI ajoute : « Pourquoi ne t'es-tu pas opposé avec force à tes ennemis qui t'ont mis en Croix ? [...] Pourquoi ne leur as-tu pas montré avec une vigueur irréfutable que tu es le Vivant, le Seigneur de la vie et de la mort ? Pourquoi t'es-tu manifesté seulement à un petit groupe de disciples au témoignage desquels nous devons maintenant nous fier ? Cette question concerne toutefois, non seulement la Résurrection, mais le mode tout entier par lequel Dieu se révèle au monde. Pourquoi seulement à Abraham – pourquoi pas aux puissants de ce monde ? Pourquoi seulement à Israël et non pas de manière indiscutable à tous les peuples de la terre ? »⁸

Et voilà sa réponse : « C'est bien le propre du mystère de Dieu d'agir de manière humble. C'est seulement petit à petit qu'il construit dans la grande histoire de l'humanité son histoire. Il se fait homme mais d'une telle manière qu'il peut être ignoré par ses contemporains, des forces autorisées de l'histoire. Il souffre et il meurt et, comme Ressuscité, il ne veut atteindre l'humanité qu'à

⁶ Lc 24, 21.

⁷ Jn 14, 22.

⁸ Benoît XVI, *Jésus de Nazareth. De l'entrée à Jérusalem à la Résurrection*, Éditions du Rocher, Paris 2011, p. 310-311.

travers la foi des siens auxquels il se manifeste. Continuellement, il frappe humblement aux portes de nos cœurs et, si nous lui ouvrons, lentement il nous rend capables de “voir” »,⁹ et donc de comprendre.

À ce point de la réflexion, Benoît XVI observe : « Et pourtant, n'est-ce pas là justement le style du divin ? Ne pas écraser par la puissance extérieure, mais donner la liberté, donner et susciter l'amour. Et ce qui apparemment est si petit n'est-ce pas – à bien y réfléchir – la chose vraiment grande ? Est-ce qu'il n'émane pas de Jésus un rayon de lumière qui s'élargit au long des siècles, un rayon qui ne pouvait pas provenir de n'importe quel simple être humain, un rayon par lequel la splendeur de la lumière de Dieu entre véritablement dans le monde ? Est-ce que l'annonce des apôtres aurait pu trouver la foi et construire une communauté universelle, si la force de la vérité n'avais pas été à l'œuvre en elle [la Force d'en haut] ? Si nous écoutons les témoins avec un cœur attentif et si nous nous ouvrons aux signes par lesquels le Seigneur les accrédite toujours de manière nouvelle, ainsi que lui-même, alors nous savons : il est vraiment ressuscité. Il est le Vivant. Nous nous confions à lui et nous savons que nous sommes sur la bonne voie. Avec Thomas, mettons nos mains sur le côté transpercé de Jésus et confessons : “Mon Seigneur et mon Dieu !” (Jn 20, 28). »¹⁰ Voilà ce qui est bouleversant, par le passé comme maintenant.

Le point de départ des disciples était ce fait ineffaçable. Leur conscience était définie par la manifestation du Christ, par la rencontre vivante avec le Vivant. Mais ce fait précis suscitait en eux la question : « Pourquoi nous as-tu choisis ? » Et cette question les ouvrait à prendre conscience de la méthode de Dieu – choisir certaines personnes (élection, préférence) pour arriver à tous – et de sa manière d'agir : un style humble. Le style divin est de ne pas intervenir par la puissance de sa force, mais de susciter la liberté sans la forcer d'aucune manière. C'est ce que nous rappelle Péguy de manière admirable : « À cette liberté [...] j'ai tout sacrifié, dit Dieu. / À ce goût que j'ai d'être aimé par des hommes libres, / Librement. »¹¹

Cette méthode de Dieu (la conscience de cette méthode) est particulièrement importante en ce moment parce qu'« aujourd'hui nous ne vivons pas une époque de changements, mais un changement d'époque »,¹² comme le dit le pape François. Au cours des dernières années, nous sommes revenus souvent sur le thème du changement. Cette nouvelle situation, caractérisée

⁹ *Ibidem*, p. 311.

¹⁰ *Ibidem*, p. 311-312.

¹¹ C. Péguy, *Le mystère des saints innocents*, dans *Œuvres Poétiques complètes*, Gallimard, Paris 1994, p. 739.

¹² François, *Discours à la rencontre avec les participants au V^e congrès de l'Église italienne*, Florence, 10 novembre 2015.

par l'effondrement de beaucoup d'anciennes certitudes, suscite en nous aussi, comme chez les disciples, le désarroi, la peur et des doutes quant à la manière d'y faire face.

Dans un récent et magnifique entretien, Benoît XVI a mis en évidence la clé – la dimension cruciale – de ce changement d'époque : « Pour l'homme d'aujourd'hui, par rapport à l'époque de Luther et à la perspective classique de la foi chrétienne [dominée par le souci du salut éternel], les choses se sont dans un sens inversées [...]. Ce n'est plus l'homme qui croit avoir besoin de se justifier devant Dieu, mais il est plutôt d'avis que c'est à Dieu de se justifier [devant l'homme] en raison de tous les faits horribles présents dans le monde, comme face à la misère de l'être humain, toutes choses qui, en dernière analyse, dépendraient de lui. »¹³

Nous sommes confrontés à un véritable renversement de la charge de la preuve. Maintenant, c'est Dieu qui doit en quelque sorte se justifier, ce n'est plus l'homme : voilà la situation dans laquelle nous nous trouvons, la « tendance fondamentale de notre temps ». ¹⁴ C'est Dieu qui doit en quelque sorte se justifier devant l'homme, pas l'inverse. Paradoxalement, c'est Dieu qui, pour le formuler de manière positive, doit démontrer qu'il est à la hauteur de l'homme, de son exigence, de son cri. « Les choses se sont dans un sens inversées », c'est la charge de la preuve qui est renversée : maintenant, c'est à Dieu qu'en revient la charge. C'est lui qui doit démontrer qu'il est pour l'homme, qu'il lui est indispensable pour vivre.

Il est étonnant de voir que don Giussani avait perçu d'avance les signes et la portée de ce changement historique et qu'il avait fait de ce renversement la pierre d'angle de sa méthode. C'est comme si Dieu, le Dieu fait homme, et sa présence historique, l'Église, devaient se justifier face aux hommes ou – pour l'exprimer d'une manière qui nous est plus familière – c'est comme si Dieu, l'Église, « devait comparaître au tribunal dont tu es le juge à travers ton expérience ». ¹⁵

C'est exactement ce qui a caractérisé les débuts de notre mouvement. À la différence de beaucoup d'autres personnes, don Giussani s'était déjà aperçu dans les années 1950 que le christianisme, tout en constituant l'arrière-plan de chacun, n'avait pas d'incidence sur les jeunes auxquels il avait affaire à Milan

¹³ « Intervista a S.S. il papa Emerito Benedetto XVI sulla questione della giustificazione per la fede » [Entretien avec Sa Sainteté le pape émérite Benoît XVI sur la question de la justification par la foi, *ndt*], dans *Per mezzo della fede* [Par la foi, *ndt*], par Daniele Libanori, San Paolo, Cinisello Balsamo 2016, p. 127. Voir aussi : *L'Osservatore Romano* et *Avvenire*, 16 mars 2016.

¹⁴ *Ibidem*, p. 128.

¹⁵ L. Giussani, *L'io rinasce in un incontro (1986-1987)* [Le moi renaît dans une rencontre, *ndt*], Bur, Milan 2010, p. 300.

et à l'école. Il était évident pour lui que Dieu fait homme, le Christ, devait à nouveau « se justifier » devant ces jeunes qui n'avaient aucun intérêt pour Dieu, qui considéraient même qu'il fallait enfin s'en débarrasser. Le christianisme devait donc être reproposé selon sa nature : un évènement qui pénètre la vie maintenant et la change.

Sans vouloir rien imposer de l'extérieur, depuis son premier jour d'école, don Giussani s'en remet au tribunal de ses élèves et soumet sa proposition à leur jugement : « Je ne suis pas ici pour que vous repreniez à votre compte les idées que je vous donne, mais pour vous enseigner une méthode vraie pour juger ce que je vous dirai. »¹⁶

Les éléments caractéristiques de cette méthode se résument dans l'annonce du christianisme en tant qu'évènement qui se soumet à la vérification de notre expérience. C'est pourquoi, dès le départ, comme le montre le premier chapitre du *Sens religieux*, don Giussani fait prendre conscience à ses jeunes interlocuteurs qu'ils portent en eux le critère pour juger la proposition qu'il va leur faire : le cœur.

Dans le troisième volume de son ParCours (*Pourquoi l'Église*), don Giussani revient sur le fait que la proposition du Christ, qui arrive aujourd'hui aux hommes à travers l'Église, « veut se mesurer » précisément avec ce critère de jugement, « en se mettant elle-même à la merci de l'authentique expérience humaine. Elle abandonne son message à la mise en œuvre des critères originels de notre cœur. Elle ne demande pas de clauses à satisfaire de manière mécanique, elle se confie au jugement de notre expérience et, bien plus, elle l'incite continuellement à parcourir complètement son chemin. [...] L'Église répète avec Jésus que sa crédibilité peut être reconnue parce qu'elle correspond aux exigences élémentaires de l'homme dans leur épanouissement le plus authentique. C'est ce que Jésus voulait dire avec l'expression déjà citée, dans laquelle il promettait à ses disciples "le centuple" sur cette terre. » Et don Giussani poursuit : « C'est donc comme si l'Église aussi disait à l'homme : "Avec moi tu obtiendras une expérience de plénitude de vie que tu ne trouverais pas ailleurs." C'est sur le fil du rasoir de cette promesse que l'Église se met elle-même à l'épreuve en se proposant à tous les hommes comme prolongement de Jésus Christ. »¹⁷

Quelle est donc la justification de Dieu face à l'homme, face à nous ? La justification de Dieu s'appelle « correspondance », une correspondance, autrement impossible, avec les exigences profondes et inextirpables du cœur de l'homme, de tout homme, de l'homme réel, ces exigences à cause desquelles il est poursuivi, malgré lui, par une incurable inquiétude chaque fois qu'il at-

¹⁶ L. Giussani, *Le risque éducatif*, Nouvelle Cité, Bruyères-le-Châtel 2006, p. 12.

¹⁷ L. Giussani, *Pourquoi l'Église*, Cerf, Paris 2012, p. 257-258.

teint quelque chose. Dieu se justifie face à l'homme par ce « mieux », par cet épanouissement qu'il provoque dans la vie, par cette plénitude d'humanité qu'il introduit dans l'existence et que l'homme ne peut pas obtenir par ses seules forces.

Bref, l'Église ne triche pas, insiste don Giussani, parce que « tout ce qu'elle dit et fait est totalement à disposition de la vérification de tout un chacun. Sa formule est : vérifie toi-même, vérifie ! Elle abandonne totalement sa proposition au contenu de notre expérience : c'est nous qui jugeons. » Puis il ajoute : « On ne peut être plus ouvert ! [...] L'Église ne triche pas dans le sens qu'elle n'impose rien que tu sois obligé de relever malgré tout, si tu n'es pas convaincu. »¹⁸

2. « Signe des temps »

Comment l'Église peut-elle donc prouver sa valeur à nos yeux et à ceux des hommes ? Il faut bien identifier la question, comme don Giussani nous l'a souvent répété en citant Reinhold Niebuhr : « Rien n'est plus incroyable que la réponse à une question qui ne se pose pas ».¹⁹ Il est nécessaire de comprendre quel est le problème actuel pour que la réponse soit perçue par chacun de nous comme crédible.

Quelle est la nécessité aujourd'hui, la demande de l'homme d'aujourd'hui ? Dans l'entretien que je viens de citer, le pape Benoît XVI l'identifie ainsi : « la perception que nous avons besoin de la grâce et du pardon ».²⁰ Par conséquent, l'Église pourra se justifier aux yeux de l'homme d'aujourd'hui si elle répond à son besoin de grâce et de pardon.

Voilà la raison qui conduit Benoît XVI à affirmer : « Pour moi, le fait que l'idée de la miséricorde de Dieu devienne de plus en plus centrale et dominante est un "signe des temps" ». « Le Pape Jean-Paul II était [déjà] profondément imprégné par cette impulsion [...]. À partir des expériences dans lesquelles, dès les premières années de sa vie, il a pu constater toute la cruauté des hommes, il affirme que la miséricorde est la seule réaction vraie qui soit fondamentalement efficace contre la puissance du mal. Seule la miséricorde peut mettre fin à la cruauté, au mal et à la violence. »²¹ Jean-Paul II n'a cessé de proposer la miséricorde comme seule réponse vraie au mal et à la violence. « Le Pape

¹⁸ L. Giussani, *Una presenza che cambia* [Une présence qui change, *ndt*], Bur, Milan 2004, p. 294.

¹⁹ Cf. R. Niebuhr, *Il destino e la storia* [Le destin et l'histoire, *ndt*], Bur, Milan 1999, p. 66.

²⁰ « Intervista a S.S. il papa Emerito Benedetto XVI sulla questione della giustificazione per la fede », dans *Per mezzo della fede*, op. cit., p. 128.

²¹ *Ibidem*, p. 128-129.

François est totalement en accord avec cette ligne. Sa pratique pastorale s'exprime justement dans le fait qu'il nous parle continuellement de la miséricorde de Dieu. C'est la miséricorde qui nous pousse vers Dieu [c'est la miséricorde qui nous attire], tandis que la justice nous effraie [...]. À mon avis », continue cet observateur attentif qu'est Benoît XVI, « cela met en évidence que sous le vernis de l'assurance et de sa propre justice, l'homme d'aujourd'hui cache une profonde connaissance de ses blessures et de son indignité face à Dieu. Il est en attente de la miséricorde. Ce n'est certainement pas un hasard si la parabole du bon Samaritain a un attrait particulier pour nos contemporains. Pas seulement parce qu'elle souligne fortement la dimension sociale de l'existence chrétienne », mais également, comme l'observe Benoît XVI, parce que « les hommes, au fond d'eux-mêmes, attendent que le Samaritain vienne à leur aide, qu'il se penche sur eux, verse de l'huile sur leurs blessures, prenne soin d'eux et les emmène à l'abri. En fin de compte, ils savent qu'ils ont besoin de la miséricorde de Dieu et de sa délicatesse. Dans la dureté du monde dominé par la technique, où les sentiments ne comptent plus, l'attente d'un amour qui sauve et qui est donné gratuitement augmente pourtant. Il me semble que dans le thème de la miséricorde divine s'exprime d'une manière nouvelle ce que signifie la justification par la foi. À partir de la miséricorde de Dieu, que tout le monde recherche, il est possible encore aujourd'hui d'interpréter depuis le début le noyau fondamental de la doctrine de la justification et de le faire apparaître de nouveau dans toute son importance. »²²

Cette description de Benoît XVI a été pleinement accueillie par son successeur. Ayant profondément reconnu ce besoin de la miséricorde de Dieu que nous avons tous, le pape François a proclamé avec génie une année sainte de la miséricorde. Il y a chez le Pape (comme chez Jean-Paul II et Benoît XVI, nous venons de le voir) une profonde sensibilité envers l'homme contemporain, une intelligence de sa condition, une douleur profonde devant ses inquiétudes et ses blessures, qui surprennent souvent les personnes, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur de l'Église, et qui les déconcertent, parce que cela fait voler en éclat les mesures habituelles et les schémas consolidés, d'une part comme de l'autre.

Au journaliste qui lui demandait : « *À votre avis, pourquoi l'humanité d'aujourd'hui, et notre époque, ont-elles autant besoin de miséricorde ?* », le pape François répond : « Parce que c'est une humanité blessée, une humanité qui porte de profondes blessures. Elle ne sait pas comment les soigner, ou bien elle croit que c'est impossible. » Voici donc le drame qui s'ajoute aujourd'hui : « Considérer notre mal, notre péché, comme incurable, comme quelque chose qui ne peut être ni guéri ni pardonné. Ce qui fait défaut, c'est l'expérience concrète de la

²² *Ibidem*, p. 129.

miséricorde. La fragilité des temps où nous vivons, c'est aussi cela : croire qu'il n'existe aucune possibilité de rachat, aucune main qui t'aide à te relever, aucune étreinte qui te sauve, te pardonne, te soulage, t'inonde d'un amour infini, patient, indulgent, et te permet de reprendre la route. »²³ Nous voyons chez le Pape une compréhension du problème et du chemin : il comprend quelles sont les blessures et ce qui peut les soigner, comment on peut les soigner.

L'homme contemporain a besoin de « l'expérience concrète de la miséricorde ». Même face à l'égarement de la pensée, qui touche pourtant de nombreuses personnes, le Pape sait qu'on ne peut pas retrouver l'ontologie – c'est-à-dire la vérité de l'être humain, la conscience claire de celle-ci – tout simplement par un discours correct sur l'homme ou en répétant le contenu de la doctrine morale, mais uniquement à travers l'expérience de la miséricorde, qui peut ouvrir aussi à la compréhension de la doctrine.

C'est pourquoi, pour répondre aux blessures profondes de l'homme contemporain, le Pape n'a pas organisé un congrès sur la miséricorde, il ne s'est pas limité à proposer une réflexion sur ce thème, mais il a lancé une initiative qui nous permet avant tout de faire l'expérience de la miséricorde pendant une année entière et, par son rappel continu, il nous accompagne pour la vivre.

Pour intervenir réellement dans les épreuves humaines, pour répondre à l'homme concret avec son poids de fragilité, l'Église – donc chacun de nous – a avant tout besoin de faire l'expérience de l'étreinte de miséricorde de Dieu, pour pouvoir ainsi la communiquer à tous les frères humains que nous rencontrons sur notre chemin.

Voilà le but du jubilé de la miséricorde, en continuité avec la méthode « humble » de Dieu : arriver à tous à travers ceux qu'il a pris, c'est-à-dire à travers l'Église, à travers la compagnie de ceux qu'il choisit et qui le reconnaissent. En proposant le jubilé à l'Église, le Saint-Père montre qu'il ne commet pas l'erreur de donner pour acquis le sujet qui doit témoigner la miséricorde ni le « lieu » dans lequel il est généré.²⁴

Nous voyons cette conscience du but et de la méthode à l'œuvre dans le fait même de poser la question suivante : « *Pourquoi un jubilé de la miséricorde ?*

²³ Cf. François, *Le nom de Dieu est miséricorde*, Éd. Robert Laffont/Presses de la Renaissance, Paris 2016, p. 37-38.

²⁴ « La foi a besoin, en effet, d'un milieu dans lequel on puisse témoigner et communiquer, et qui corresponde et soit proportionné à ce qui est communiqué. Pour transmettre un contenu purement doctrinal, une idée, un livre suffirait sans doute, ou bien la répétition d'un message oral. Mais ce qui est communiqué dans l'Église, ce qui se transmet dans sa Tradition vivante, c'est la nouvelle lumière qui naît de la rencontre avec le Dieu vivant, une lumière qui touche la personne au plus profond, au cœur, impliquant son esprit, sa volonté et son affectivité » (François, Lettre encyclique *Lumen fidei*, 40).

Qu'est-ce que cela signifie ? », et dans sa manière d'y répondre : « L'Église », c'est-à-dire chacun de nous, « a besoin de ce moment extraordinaire. Je ne dis pas : ce moment extraordinaire est bon pour l'Église. Je dis : l'Église a besoin de ce moment extraordinaire. À notre époque de profonds changements, l'Église est appelée à offrir sa contribution particulière, en rendant visibles les signes de la présence et de la proximité de Dieu. Et le jubilé est un temps favorable pour nous tous, car en contemplant la Divine miséricorde, qui franchit toute limite humaine [...], nous pouvons devenir des témoins plus convaincus et efficaces. »²⁵ Le but est de témoigner. La méthode est la contemplation, autrement dit s'immerger dans l'expérience de la miséricorde, car le premier à en avoir besoin est le peuple chrétien, c'est-à-dire nous, chacun de nous.

Au fond, que signifie tout cela pour nous ? « Tourner le regard vers Dieu, le Père miséricordieux, et vers nos frères qui ont besoin de miséricorde, signifie diriger notre attention sur le *contenu essentiel de l'Évangile* : Jésus, la miséricorde faite chair, qui rend visible à nos yeux le grand mystère de l'Amour trinitaire de Dieu. » C'est pourquoi « célébrer un jubilé de la miséricorde équivaut à mettre à nouveau au centre de notre vie personnelle et de nos communautés le caractère spécifique de la foi chrétienne, c'est-à-dire Jésus Christ, le Dieu miséricordieux. »²⁶ Oui, insiste le Pape dans sa *Bulle d'indiction du jubilé*, « Jésus Christ est le visage de la miséricorde du Père. Le mystère de la foi chrétienne est là tout entier. Devenue vivante et visible, elle atteint son sommet en Jésus de Nazareth. »²⁷ L'année sainte existe donc « *pour vivre la miséricorde*. Oui, chers frères et sœurs, cette année sainte nous est offerte pour faire l'expérience dans notre vie du contact doux et tendre du pardon de Dieu, de sa présence à nos côtés et de sa proximité, en particulier dans les moments de plus grand besoin. »²⁸ C'est Jésus ressuscité qui se penche sur nos blessures aujourd'hui.

« Ce jubilé est, en somme, un moment privilégié pour que l'Église apprenne à choisir "*ce qui plaît le plus à Dieu*". Et qu'est-ce qui "*plaît le plus à Dieu*" ? », se demande le pape François. « Pardonnez à ses enfants, avoir pour eux de la miséricorde, afin qu'eux aussi puissent à leur tour pardonner à leurs frères, en resplendissant comme des flambeaux de la miséricorde de Dieu dans le monde. [...] Le jubilé sera un "*temps favorable*" pour l'Église si nous apprenons à choisir "*ce qui plaît le plus à Dieu*", sans céder à la tentation de penser qu'il y a quelque chose d'autre de plus important ou de prioritaire. Rien n'est plus im-

²⁵ François, *Audience générale*, 9 décembre 2015.

²⁶ *Ibid.*

²⁷ François, *Misericordiae vultus. Bulle d'indiction du Jubilé extraordinaire de la Miséricorde*, 11 avril 2015, 1.

²⁸ François, *Audience générale*, 9 décembre 2015.

portant que de choisir “*ce qui plaît le plus à Dieu*”, c’est-à-dire sa miséricorde, son amour, sa tendresse, son étreinte, ses caresses ! »²⁹

Puis, comme s’il lisait dans nos pensées, en anticipant une objection possible, le pape François ajoute : « Naturellement, certains pourraient objecter : “Mais, Père, en cette année, l’Église ne devrait-elle pas faire quelque chose de plus ? Il est juste de contempler la miséricorde de Dieu, mais il existe de nombreuses nécessités urgentes !” C’est vrai, il y a beaucoup à faire, et je suis le premier à ne pas me lasser de le rappeler. Mais il faut tenir compte que, à la racine de l’oubli de la miséricorde, il y a toujours *l’amour propre*. Dans le monde, celui-ci revêt la forme de la recherche exclusive de ses propres intérêts, de plaisirs et d’honneurs unis à la volonté d’accumuler des richesses, tandis que dans la vie des chrétiens, il se travestit souvent en hypocrisie et mondanité. Toutes ces choses sont contraires à la miséricorde. Les mouvements de l’amour propre, qui font de la miséricorde une étrangère dans le monde, sont si divers et nombreux que souvent, nous ne sommes même plus en mesure de les reconnaître comme limites et comme péché. Voilà pourquoi il est nécessaire de reconnaître que nous sommes pécheurs, pour renforcer en nous la certitude de la Divine miséricorde. “Seigneur, je suis un pécheur ; Seigneur, je suis une pécheresse ; viens avec ta miséricorde.” C’est une très belle prière. C’est une prière facile à dire chaque jour : “Seigneur, je suis un pécheur ; Seigneur, je suis une pécheresse ; viens avec ta miséricorde.” »³⁰

3. « Je t’ai attendu jour et nuit »

Chacun de nous a maintenant l’occasion de se confronter à ces paroles pleines d’autorité du pape François, qui coïncident avec celles de Jean-Paul II et de Benoît XVI, ainsi que l’a affirmé ce dernier. « La racine de l’oubli de la miséricorde » consiste dans le fait que d’autres intérêts l’emportent. Les prophètes nous recentrent toujours par rapport à la position dans laquelle nous sommes, mais c’est précisément le fait d’être disponibles à nous laisser recentrer qui constitue notre espérance.

²⁹ « L’œuvre nécessaire de renouveau des institutions et des structures de l’Église est elle aussi un moyen qui doit nous conduire à faire l’expérience vivante et vivifiante de la miséricorde de Dieu qui, elle seule, peut garantir à l’Église d’être cette ville sise au sommet du mont qui ne peut pas rester cachée (cf. *Mt* 5, 14). Seule une Église miséricordieuse respendit ! Si nous devions, ne serait-ce que pour un moment, oublier que la miséricorde est “*ce qui plaît le plus à Dieu*”, chacun de nos efforts serait vain, car nous deviendrions esclaves de nos institutions et de nos structures, pour autant qu’elles puissent être renouvelées. Mais nous serions toujours des esclaves » (François, *Audience générale*, 9 décembre 2015).

³⁰ François, *Audience générale*, 9 décembre 2015.

En relisant ces textes, je n'ai pu m'empêcher de penser que, dans une situation qui nous mettait fortement au défi – comme au début de 1968, juste après l'occupation de l'Université catholique (à laquelle ont participé de nombreux membres de GS [Gioventù Studentesca, Jeunesse Étudiante, a été la première dénomination du mouvement Communion et Libération, *ndt*]) –, don Giussani identifiait le point essentiel de la question dans le fait que nous n'attendions pas le Seigneur « jour et nuit ». Nous avions d'autres intérêts et mieux à faire que « l'attendre jour et nuit ». Par rapport à cette situation, don Giussani affirmait sans la moindre hésitation : « La compréhension même de la situation et de ce qu'il fallait faire [...] nous a [...] manqué parce que nous ne l'attendons pas jour et nuit ». Pourquoi ? Que veut dire que nous ne l'attendons pas ? Cela veut dire que nous attendions autre chose, que nous avions attendu autre chose plus que lui, c'est-à-dire que notre centre n'était pas le Christ. « Ainsi, à mon avis, si nous l'avions attendu jour et nuit, même l'attitude de nos membres lors des journées d'occupation de l'Université catholique aurait été différente ; elle a été très généreuse, mais a-t-elle été vraie ? » Pour don Giussani, en effet, « la vérité de l'action ne naît pas de l'habileté politique », mais du fait de « l'attendre jour et nuit ; autrement, notre discours se confond avec celui des autres et devient l'instrument du discours des autres. Sans nous en apercevoir, nous pouvons accomplir nos actions en prenant pour modèle le schéma offert par tous les autres. Notre discours et nos actions [se distinguent] par le fait que nous l'attendons jour et nuit. »³¹

Ce n'est pas un problème de cohérence ou d'avoir déjà tout compris. En effet, on peut « l'attendre jour et nuit » tout en étant très approximatif dans ses tentatives, tout en souffrant de sa petitesse. C'est un problème de désir, d'attente. En effet, on attend, on désire, on affirme toujours quelque chose comme « ultime » à chaque instant, « par le fait même qu'une personne vit cinq minutes » :³² si ce n'est pas le Christ que l'on attend et que l'on désire, c'est forcément autre chose. Mais cela veut dire que c'est de cette autre chose et non pas du Christ et de la rencontre vivante avec lui, de la communion avec lui, de l'édification de sa présence dans le monde, que nous attendons un changement des circonstances, de la situation (personnelle ou sociale). Le problème n'est pas l'immaturation de nos tentatives mais que le désir et l'attente de sa présence soient le point d'origine de notre action.

³¹ ARCHIVES HISTORIQUES DE L'ASSOCIATION ECCLÉSIALE *MEMORES DOMINI* (ASAEMD), *Documentation audio-visuelle*, Retraite d'Avent du Groupe adulte, Milan, 19 novembre 1967 ; voir aussi A. Savorana, *Vita di don Giussani* [Vie de don Giussani, *ndt*], BUR, Milan 2014, p. 391 sq.

³² L. Giussani, *Le sens religieux*, Cerf, Paris 2003, p. 90.

« Nous ne le disons peut-être pas de manière explicite [disait encore don Giussani à cette même occasion, en novembre 1967], mais nous désirons autre chose plus que cela. [...] Attention : ce n'est pas un principe, on ne peut pas l'affirmer une seule fois comme un principe ; ce doit être un principe que l'on reprend tous les jours. Ce doit être un *habitus* mental, ce doit être une mentalité. Cela doit tout impliquer, ce qui est juste et ce qui est injuste, le mérite et l'erreur, le jour et la nuit : "Je t'ai attendu jour et nuit". En ce sens, songez s'il vous plaît au fait qu'au fond l'origine de tout – que ce soit l'origine d'une défection possible, de l'attiédissement de cette attente ou du fait que ce désir ne crée pas un *habitus* mental, une mentalité –, tout cela dépend du fait qu'on se bouche les oreilles devant la prophétie qui nous est faite. Car Dieu nous envoie un prophète pour nous rappeler. La vocation passe toujours par la prophétie, à travers la voix d'un prophète, toujours. Comprenez-vous qu'il y a à la racine le fait de ne pas écouter notre communion ? Cela rend concret, sans le banaliser, ce désir, ce "Viens" dont nous parlions plus tôt. En effet, le groupe est la prophétie, le point de rappel, le lieu du rappel. Voilà la racine amère, pourrie : étrangement, c'est une position vraiment équivoque, que nous pouvons avoir même par rapport à cette question, car mettre en valeur le groupe ne signifie pas le mettre en valeur de manière sentimentale, comme un coude-à-coude, comme une chaleur réciproque, mais comme discours »,³³ c'est-à-dire comme jugement.

Don Giussani n'a cessé de nous rappeler de L'attendre jour et nuit, ce qui est essentiel pour vivre. Combien de fois, devant nos défaillances et notre trahison, nous a-t-il rappelé sans se scandaliser : « Mes amis, pour comprendre ce qu'est la trahison nous pouvons penser à notre distraction, parce que c'est une trahison de passer des journées, des semaines, des mois... par exemple, hier soir, quand avons-nous pensé à lui ? Quand avons-nous pensé à lui sérieusement, avec le cœur, le mois passé, durant les trois derniers mois, depuis octobre jusqu'à aujourd'hui ? Jamais. Nous n'avons pas pensé à lui comme Jean et André pensaient à lui tandis qu'ils le regardaient parler. Si nous nous sommes posé des questions à son sujet, ce ne fut que par curiosité, pour l'analyse, pour l'exigence d'analyse, de recherche, d'éclaircissement, de clarté. Mais penser à Lui comme un vrai amoureux pense à la personne dont il est amoureux (même dans ce cas, il est très rare que cela se produise car tout se calcule en fonction de l'intérêt !), purement, de façon absolue et totalement détachée, comme pur désir de bien ».³⁴ Qu'il est rare que nous pensions à lui comme à une Présence présente, aimée ! Il suffirait de nous comparer aux disciples juste après Pâques,

³³ ASAEMD, *Documentation audio-visuelle*, Retraite d'Avent du Groupe adulte, Milan, 19 novembre 1967.

³⁴ L. Giussani, *Peut-on vivre ainsi ?*, Parole et silence, Les Plans sur Bex 2008, p. 263.

après qu'ils l'avaient vu ressuscité : qu'est-ce qui dominait leur pensée ? Qu'est-ce qui l'emportait dans leur regard ? Ils étaient tous saisis par une Présence qui les libérait de la peur et de la tristesse. Une personne m'a écrit : « J'ai lu par hasard cette lettre toute simple d'Emily Dickinson à une amie. Elle m'a frappé parce que j'avais l'impression qu'elle décrivait de manière très succincte la nostalgie du Christ : "*Morning without you is a dwindled Dawn*" [Le matin sans toi est une Aube amoindrie]. Dans toute cette confusion, seule l'affection pour lui change la vie et sans lui la vie a moins de goût – *a dwindled Dawn* ». ³⁵

En 1982, don Giussani disait aux participants aux premiers exercices de la Fraternité, en regardant les visages des nombreuses personnes présentes, en pensant à la fraîcheur de la rencontre qui les avait conquis et amenés jusque-là : « Qui sait si nous ressentons toujours une profonde émotion, comme nous l'avons ressentie à Varigotti », c'est-à-dire au commencement de GS. Et il poursuivait : « Vous êtes devenus grands : tandis que vous vous êtes assurés une compétence humaine dans votre profession, il y a comme la possibilité d'un éloignement vis-à-vis du Christ (par rapport à l'émotion d'il y a bien longtemps, de certaines circonstances d'il y a bien longtemps, surtout). [...] C'est comme si le Christ était loin du cœur. » ³⁶

Et qu'en est-il de nous ? Éprouvons-nous l'urgence d'être pardonnés, embrassés de nouveau pour toutes nos chutes, pour notre distraction, pour l'oubli complice qui envahit nos journées, pour notre trahison, pour notre misère ? Qu'est-ce qui domine dans notre vie – dans notre pensée et dans notre regard – en cette période de confusion et de désarroi ? Éprouvons-nous le besoin de sa miséricorde ? Saint Bernard l'exprime bien dans cette phrase : pour l'homme, « le premier degré de la vérité c'est [...] de connaître sa propre misère ». ³⁷

Mais il ne suffit pas de connaître notre misère ; cela indique le commencement de notre vérité, mais cela ne suffit pas. En effet, nous constatons souvent à quel point cela ne suffit pas. Il faut que quelqu'un suscite en nous le besoin d'être pardonnés.

Voilà à quoi nous appelle l'année de la miséricorde en tant qu'occasion pour prendre conscience du besoin que nous avons qu'Il se penche sur notre

³⁵ Cf. « April 1885 (L 981) », dans *The Letters of Emily Dickinson*, par Thomas H. Johnson, avec la collaboration de Theodora Ward, The Belknap Press of Harvard University Press, Cambridge MA 1958.

³⁶ L. Giussani, « La familiarité avec le Christ », *Traces-Litterae communionis*, année 8, n° 73, février 2007, p. 2.

³⁷ « *Primus veritatis gradus est, primum seipsum attendere, seu propriam miseriam agnoscere* » (saint Bernard de Clairvaux, *De gradibus humilitatis et superbiae*, PL 182, col. 948 ; « Traité de Saint Bernard des degrés de l'humilité et de l'orgueil », dans *Les 13 Traités de Saint Bernard*, Paris, Vivès 1866).

distraktion, sur nos blessures, pour nous attirer à nouveau, comme les disciples après le désarroi causé par sa passion et par sa mort. C'est comme si nous avions besoin de ce que disait Dostoïevski : « Voulez-vous lui infliger le châtement le plus terrible qu'on puisse imaginer, tout en régénérant son âme à jamais ? Si oui, accablez-le de votre clémence [miséricorde dans la traduction italienne, *ndt*] ! Vous le verrez tressaillir. "Suis-je digne d'une telle faveur, d'un tel amour ?" se dira-t-il. »³⁸ C'est ce que Dieu fait avec nous : il nous « écrase » une année durant par sa miséricorde, pour que nous arrivions à la fin de cette année plus sûrs de cette miséricorde et que nous lui rendions ainsi témoignage.

Nous devons grandir dans la « conviction de la miséricorde ». Voilà pourquoi il convient d'écouter la voix du Pape, le prophète que Dieu nous a donné pour conduire son peuple dans cette période de bouleversements historiques : « Cette Année extraordinaire est aussi un don de grâce. Entrer par cette Porte signifie découvrir la profondeur de la miséricorde du Père qui nous accueille tous et va à la rencontre de chacun personnellement. C'est Lui qui nous cherche ! C'est Lui qui vient à notre rencontre ! Ce sera une Année pour grandir dans la conviction de la miséricorde. Que de tort est fait à Dieu et à sa grâce lorsqu'on affirme avant tout que les péchés sont punis par son jugement, sans mettre en avant au contraire qu'ils sont pardonnés par sa miséricorde (cf. Augustin, *De praedestinatione sanctorum* 12, 24) ! Oui, c'est vraiment ainsi. Nous devons faire passer la miséricorde avant le jugement, et dans tous les cas le jugement de Dieu sera toujours à la lumière de sa miséricorde. Traverser la Porte Sainte nous fait donc nous sentir *participants de ce mystère d'amour, de tendresse*. Abandonnons toute forme de peur et de crainte, parce que cela ne sied pas à celui qui est aimé ; vivons plutôt *la joie de la rencontre avec la grâce qui transforme tout*. »³⁹

Il faut que grandisse en nous la certitude que la miséricorde est la seule réponse vraie à la situation de l'homme d'aujourd'hui, aux violences, aux blessures, aux difficultés et aux contradictions que nous avons à traverser.

Le Pape souligne ainsi la nécessité urgente de la miséricorde : « Éprouver fortement en nous la joie d'avoir été retrouvés par Jésus, qui comme Bon Pasteur est venu nous chercher parce que nous nous étions perdus. »⁴⁰ Et il affirme avec clarté que c'est « l'objectif que l'Église se fixe en cette année sainte. Ainsi, nous renforcerons en nous la certitude que la miséricorde peut contribuer réellement à l'édification d'un monde plus humain. Particulièrement à notre

³⁸ F.M. Dostoïevski, *Les frères Karamazov*, Gallimard, Paris 1952, p. 778.

³⁹ François, *Jubilé extraordinaire de la Miséricorde : homélie de la messe et ouverture de la Porte Sainte*, 8 décembre 2015.

⁴⁰ François, *Homélie des premières vêpres du dimanche de la Divine miséricorde*, 11 avril 2015.

époque, où le pardon est un hôte rare dans les contextes de la vie humaine, le rappel à la miséricorde se fait plus urgent, en chaque lieu : dans la société, dans les institutions, dans le travail et aussi dans la famille. »⁴¹

Ce n'est qu'en atteignant cette certitude qui nous fait traverser toute peur, toute solitude, tout doute, que nous pourrons faire face aux énormes défis de ce changement historique avec la seule arme efficace, le témoignage, qui est le but ultime de cette année sainte : « C'est la raison pour laquelle j'ai voulu ce *Jubilé Extraordinaire de la Miséricorde* [...], afin que le témoignage rendu par les croyants soit plus fort et plus efficace »,⁴² comme Jésus l'a fait avec ses disciples.

« Est-il naïf de penser que cela peut changer le monde ? » : c'est comme si le Pape devançait en lui-même nos questions ! « Oui, humainement parlant, c'est insensé, mais "ce qui est folie de Dieu est plus sage que les hommes, et ce qui est faiblesse de Dieu est plus fort que les hommes" (1 Co 1, 25). »⁴³ C'est cette conviction de saint Paul qui a amené le pape François à dire aux évêques du Mexique : « L'unique force capable de conquérir le cœur des hommes est la tendresse de Dieu. Ce qui enchante et attire, ce qui fait fléchir et vainc, ce qui ouvre et déchaîne, ce n'est pas la force des instruments ou la dureté de la loi, mais la faiblesse toute-puissante de l'amour divin, qui est la force irrésistible de sa douceur et la promesse irréversible de sa miséricorde. » Mais « si notre regard ne témoigne pas d'avoir vu Jésus, alors ses paroles dont nous faisons mémoire ne représenteraient que des figures rhétoriques vides. Peut-être exprimeraient-elles la nostalgie de ceux qui ne peuvent pas oublier le Seigneur, mais de toute façon, elles ne seraient que le balbutiement d'orphelins près du tombeau. Des mots en fin de compte incapables d'empêcher que le monde soit abandonné et réduit à sa propre puissance désespérée. »⁴⁴

Laissons notre cœur s'ouvrir ces jours-ci à cette miséricorde, en écoutant et en respectant le silence, afin que ce que nous allons écouter nous change et que sa présence puisse dominer en nous comme elle a dominé la vie des disciples après la résurrection. Si nous sommes ensemble, c'est pour nous soutenir en cela.

⁴¹ François, *Audience générale*, 9 décembre 2015.

⁴² François, *Misericordiae vultus. Bulle d'indiction du Jubilé extraordinaire de la Miséricorde*, 11 avril 2015, 3.

⁴³ François, *Audience générale*, 9 décembre 2015.

⁴⁴ François, *Discours lors de la rencontre avec les évêques du Mexique*, Mexico, 13 février 2016.

MESSE

Lectures de la Sainte Messe : 1 Jn 1,5-2,2 ; Ps 102 (103) ; Mt 11,25-30

HOMÉLIE DU PÈRE STEFANO ALBERTO

Au moment où nous confions nous-mêmes, les personnes qui nous sont chères et tout notre cher pays, l'Italie, à sa patronne, à sainte Catherine de Sienne, demandons-nous pourquoi c'est *une* personne, une jeune femme, qui s'est révélée être un instrument pour l'unité de l'Église, en ramenant le Pape à Rome, un instrument de paix au milieu de luttes fratricides, dans le passé comme aujourd'hui. Giussani répond par d'autres paroles que nous venons d'entendre, mais en substance c'est cela : « Je t'ai attendu jour et nuit », c'est toi que j'ai cherché, ô Christ. Voilà l'occasion qui est donnée à chacun de nous en ce moment objectivement de grâce : nous pouvons rester savants, c'est-à-dire pleins de ce que nous savons déjà, ou demander de redevenir des enfants, de retourner en enfance, pour ce qui est de l'écoute et du silence, et surtout pour ce qui est de l'enthousiasme, quelle que soit notre histoire et notre présent, redevenir des enfants quant à l'enthousiasme face à cette invitation : « Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau, et moi, je vous procurerai le repos. Devenez mes disciples, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos pour votre âme. »

Samedi 30 avril, le matin

À l'entrée et à la sortie :

Franz Schubert, Sonate pour arpeggione et piano, D 821
Mstislav Rostropovitch, violoncelle - Benjamin Britten, piano
« Spirto Gentil » n° 18, Decca

Don Pino. En contemplant l'ange qui porte l'annonce à cette jeune femme, en contemplant le « oui » de Marie, nous n'évoquons pas un fait du passé, mais nous nous introduisons dans la possibilité d'apprendre, dans le présent, en cet instant, ce que nous avons entendu hier avec la citation du pape François : « choisir "*ce qui plaît le plus à Dieu*", sans céder à la tentation de penser qu'il y a quelque chose d'autre de plus important ou de prioritaire. Rien n'est plus important que de choisir "*ce qui plaît le plus à Dieu*", c'est-à-dire sa miséricorde, son amour, sa tendresse, son étreinte, ses caresses ! ».

Angelus

Laudes

■ PREMIÈRE MÉDITATION

Julián Carrón

« *Le frémissement du cœur [de Dieu] est la pitié envers ton néant* »

« Sous le vernis de l'assurance [...], l'homme d'aujourd'hui cache une profonde connaissance de ses blessures. »⁴⁵ C'est pourquoi cet homme, autrement dit chacun de nous, est en attente de la miséricorde. De là naît le désir urgent de se plonger dans l'histoire de cette miséricorde qui, seule, peut nous permettre de regarder nos blessures, de nous accepter nous-mêmes. Revoir cette histoire ne signifie pas seulement rappeler un passé : la reparcourir, c'est entrer de plus en plus dans la connaissance de la Présence sans laquelle il nous serait impossible de regarder notre vie.

⁴⁵ « Intervista a S.S. il papa Emerito Benedetto XVI sulla questione della giustificazione per la fede », dans *Per mezzo della fede*, op. cit., p. 129.

1. La miséricorde de Dieu

« Dieu n'a pas voulu faire dépendre le salut de son peuple de la dialectique », ⁴⁶ affirme saint Ambroise. La dialectique ne sert à rien pour guérir nos blessures. Dieu, qui nous a créés, le sait bien. Ainsi, le début du salut apporté par Dieu est un geste de pitié. Le point de départ est un élan d'émotion profonde, d'amour, de compassion. Dieu entre dans l'histoire par pitié pour son peuple.

« Le Seigneur dit [à Moïse] : “J’ai vu, oui, j’ai vu la misère de mon peuple qui est en Égypte, et j’ai entendu ses cris sous les coups des surveillants. Oui, je connais ses souffrances. Je suis descendu pour le délivrer. [...] Maintenant, le cri des fils d’Israël est parvenu jusqu’à moi, et j’ai vu l’oppression que leur font subir les Égyptiens. Maintenant donc, va ! Je t’envoie chez Pharaon : tu feras sortir d’Égypte mon peuple, les fils d’Israël.” Moïse dit à Dieu : “Qui suis-je pour aller trouver Pharaon, et pour faire sortir d’Égypte les fils d’Israël ?” Dieu lui répondit : “Je suis avec toi. Et tel est le signe que c’est moi qui t’ai envoyé : quand tu auras fait sortir d’Égypte mon peuple, vous rendrez un culte à Dieu sur cette montagne.” »⁴⁷

Voilà « l’expérience fondamentale du peuple élu », écrit Jean-Paul II dans *Dives in misericordia*, « vécue lors de l’exode : le Seigneur vit la misère de son peuple réduit en esclavage, il entendit ses clameurs, perçut ses angoisses et résolut de le délivrer (Cf. *Ex* 3, 8 sq). Dans cet acte de salut réalisé par le Seigneur, le prophète discerne son amour et sa compassion (Cf. *Is* 63, 9). C’est là que s’enracine la confiance de tout le peuple et de chacun de ses membres en la miséricorde divine qu’on peut invoquer en toute circonstance tragique. »⁴⁸

Je vous en prie, ne survolez aucune de ces expressions, parce qu’il n’y a pas de certitude sans miséricorde, pas de point d’appui réel, tant nous sommes fragiles : nos journées l’attestent, au bout d’un instant, un moment d’euphorie, tout s’effondre en nous. Alors, observer l’histoire du peuple d’Israël et considérer sa trajectoire est essentiel pour nous ; ce n’est pas un détail superflu dans la vie. Dans les récits bibliques, nous voyons le peuple vivre de la mémoire de ce qui a façonné son histoire.

Le peuple d’Israël vit la mémoire de l’acte de libération et de salut accompli par Dieu, comme l’attestent les paroles du prophète Isaïe : « Je veux rappeler les bienfaits du Seigneur, les exploits du Seigneur, à la mesure de ce qu’il fit

⁴⁶ Saint Ambroise, *De Fide*, I, 42 : « *Sed non in dialectica conplacuit deo saluum facere populum suum* ».

⁴⁷ *Ex* 3, 7-12.

⁴⁸ Jean-Paul II, Lettre encyclique *Dives in misericordia*, 4.

pour nous », dit le prophète Isaïe, « sa grande bonté pour la maison d'Israël, ce qu'il fit pour eux dans sa tendresse »,⁴⁹ c'est-à-dire selon la grandeur infinie de sa grâce.

D'où vient une telle attitude de la part de Dieu ? « Le frémissement de tes entrailles »,⁵⁰ dit encore Isaïe. Dieu, au fond de lui-même, est ce frémissement pour notre destin. Le geste de Dieu n'est pas une réaction momentanée face à la misère de son peuple. Son initiative s'inscrit dans une histoire de préférence, décrite par le terme « Alliance », si bien qu'il ne pouvait pas rester indifférent à la plainte des fils d'Israël. « Puis enfin, j'ai entendu la plainte des fils d'Israël réduits en esclavage par les Égyptiens, et je me suis souvenu de mon alliance. »⁵¹

L'Alliance qu'il avait établie avec Abraham contenait une promesse : « Maintenant donc, si vous écoutez ma voix et gardez mon alliance », le lien établi avec le peuple hébreu, « vous serez mon domaine particulier », autrement dit une préférence unique, « parmi tous les peuples ».⁵²

Au vu des signes de cette préférence inouïe, quelle réponse pourrait-on attendre de la part de ceux qui la recevaient et en faisaient l'expérience ? « Vivre sa vie, dit don Giussani, en fonction de Dieu ».⁵³ Le premier commandement du Décalogue l'exprime clairement : ce n'est pas avant tout un devoir à accomplir, mais une invitation destinée à susciter l'adhésion. Le premier commandement acquiert toute sa lumière dans l'évènement de libération et de salut accompli par Dieu envers son peuple. Après avoir été libéré d'Égypte par le bras puissant de Dieu, avec des signes éclatants, le peuple d'Israël avait-il quelque chose de plus intelligent à faire que de le reconnaître ? « Je suis le Seigneur ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays d'Égypte, de la maison d'esclavage. Tu n'auras pas d'autres dieux en face de moi. »⁵⁴ Qu'y avait-il de plus raisonnable que de correspondre à son amour ? « Écoute, Israël : le Seigneur notre Dieu est l'Unique. Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force. Ces paroles que je te donne aujourd'hui resteront dans ton cœur. Tu les rediras à tes fils, tu les répéteras sans cesse, à la maison ou en voyage, que tu sois couché ou que tu sois levé. » Qu'as-tu de plus intéressant à faire ? « Tu les attacheras à ton poignet comme un signe, elles seront un bandeau sur ton front, tu les inscriras à l'entrée de ta maison et aux portes de ta ville. »⁵⁵

⁴⁹ *Is* 63, 7.

⁵⁰ *Is* 63, 15.

⁵¹ *Ex* 6, 5.

⁵² *Ex* 19, 5.

⁵³ L. Giussani, *À la recherche du visage humain*, Fayard, Paris 1989, p. 31.

⁵⁴ *Ex* 20, 2-3.

⁵⁵ *Dt* 6, 4-9.

La mémoire est la condition de la vie nouvelle qui naît de cet évènement de libération. C'est de cela que nous avons besoin : nous plonger dans cette mémoire, qui n'est pas le simple souvenir d'un passé. La libération, en effet, a eu lieu dans le passé, mais celui qui s'est révélé dans le passé est *le Seigneur*, qui reste pour toujours.

Pourtant, le peuple ainsi préféré sans comparaison avec aucun autre, révèle presque aussitôt son véritable visage. Il faut le regarder en face. Le Seigneur dit à Moïse : « Je vois que ce peuple est un peuple à la nuque raide. »⁵⁶ Cela se voit dans le fait qu'« ils n'auront pas mis longtemps à s'écarter du chemin que je leur avais ordonné de suivre ! Ils se sont fait un veau en métal fondu et se sont prosternés devant lui. Ils lui ont offert des sacrifices en proclamant : "Israël, voici tes dieux, qui t'ont fait monter du pays d'Égypte" »,⁵⁷ remplaçant le Dieu vivant par un détail. C'est la dynamique de l'idole qui est ici très clairement décrite : le veau est identifié avec Dieu, l'homme se prosterne devant lui et lui offre des sacrifices en disant : « Israël, voici tes dieux, qui t'ont fait monter du pays d'Égypte ».

La consternation de Dieu face à cette attitude du peuple est émouvante : « En quoi vos pères m'ont-ils trouvé injuste, eux qui se sont éloignés de moi, qui ont suivi des dieux de néant pour devenir eux-mêmes néant ? »⁵⁸ C'est comme si Dieu voulait en quelque sorte se justifier face au peuple qui a trahi l'Alliance.

Face à la trahison, Dieu aurait pu laisser tomber Israël, en l'abandonnant à son néant, à ses caprices, comme le laisse entendre le psaume 80 : « C'est moi, le Seigneur ton Dieu, / qui t'ai fait monter de la terre d'Égypte ! / Ouvre ta bouche, moi, je l'emplierai. / Mais mon peuple n'a pas écouté ma voix, / Israël n'a pas voulu de moi. / Je l'ai livré à son cœur endurci : / qu'il aille et suive ses vus ! »⁵⁹

Mais juste après avoir prononcé ces paroles, au lieu de se laisser aller à la colère, Dieu recommence à mendier l'amour de son peuple ; il ne peut s'en empêcher : « Ah ! Si mon peuple m'écoutait, / Israël, s'il allait sur mes chemins ! / Aussitôt [!] j'humilierais ses ennemis, / contre ses oppresseurs je tournerais ma main. / Mes adversaires s'abaisseraient devant lui ; / tel serait leur sort à jamais ! / Je le nourrerais de la fleur du froment, / je le rassasierais avec le miel du rocher ! »⁶⁰ Aussitôt ! Dès que nous faisons un signe, il accourt, il se prodigue, quoi qu'il ait pu se passer. C'est pourquoi il convient de rappeler toute l'histoire d'Israël : c'est l'histoire de chacun de nous ; si on ne la reparcourt pas en

⁵⁶ Ex 32, 9.

⁵⁷ Ex 32, 8.

⁵⁸ Jr 2, 5.

⁵⁹ Ps 80, 11-13.

⁶⁰ Ps 80, 14-17.

détail, si on ne la traverse pas, le moindre détail nous effrayera et nous finirons par dire : « Ce n'est pas possible ! ». Le pape François a bien raison quand il affirme que nous pensons qu'il est impossible que nos erreurs soient rachetées, que nous soyons embrassés et pardonnés.

Toutefois, sans la miséricorde, il n'y a pas de possibilité de chemin pour le peuple, pas de possibilité de relation entre Dieu et l'homme. C'est ainsi qu'est entrée dans l'histoire la lutte entre l'amour de Dieu, qui ne cesse jamais de chercher l'homme, et la réticence de l'homme ; c'est une lutte entre la préférence et la résistance, entre la préférence de Dieu et la résistance de l'homme ; une lutte entre soi et la dimension mystérieuse qui s'est manifestée dans l'histoire du peuple. « L'action de l'homme doit tendre vers Dieu. [...] Mais depuis le commencement, l'homme tente de dénaturer son image de créature faite "à la ressemblance de Dieu". Il a tendance à organiser sa vie selon sa mesure ; de manière plus ou moins habile et complexe, son action est soumise à son "humeur du moment" qui se manifeste sous forme d'états d'âme, de pulsions, d'opinions. [...] Le mensonge collectif au niveau de la conscience constitue une tentation pour ce petit peuple élu de Dieu, mais il s'y manifeste de manière plus dramatique, comme une lutte entre *soi* et la mystérieuse dimension : c'est comme si l'homme devait avancer en s'abandonnant à quelque chose qui ne corresponde à aucune mesure humaine et qu'il ne trouvait sa joie que dans cet abandon [quelle paix quand nous nous laissons aller !]. Mais généralement, [ce n'est pas le cas], l'homme lutte, résiste, se rebelle. »⁶¹

Face à cette obstination de l'homme, Dieu est « forcé » de révéler ses entrailles pleines d'amour et de miséricorde. Exactement comme vous qui êtes parents, comme une mère devant l'entêtement de son enfant : soit elle le frappe contre le mur, soit elle doit montrer ses entrailles de mère. Bien que le peuple persiste dans sa résistance, Dieu ne parvient pas à l'abandonner. « Oui, j'ai aimé Israël dès son enfance, et, pour le faire sortir d'Égypte, j'ai appelé mon fils. Quand je l'ai appelé, il s'est éloigné pour sacrifier aux Baals et brûler des offrandes aux idoles. C'est moi qui lui apprenais à marcher, en le soutenant de mes bras, et il *n'a pas compris* que je venais à son secours. Je le guidais avec humanité, par des liens d'amour ; je le traitais comme un nourrisson qu'on soulève tout contre sa joue ; je me penchais vers lui pour le faire manger. [...] Mon peuple s'accroche à son infidélité ; on l'appelle vers le haut ; aucun ne s'élève. Vais-je t'abandonner, Éphraïm, et te livrer, Israël ? [...] Mon cœur se retourne contre moi ; en même temps, mes entrailles frémissent. »⁶²

⁶¹ L. Giussani, *À la recherche du visage humain*, op. cit., p. 31-32.

⁶² Os 11, 1-4 ; 7-8. [Nous soulignons.]

Mais le passage qui exprime de la manière la plus dramatique cette lutte entre la préférence de Dieu et la résistance de l'homme est sans doute le chapitre 16 d'Ézéchiel, qui touche tant le pape François et don Giussani.

« La parole du Seigneur me fut adressée : “Fils d’homme, fais connaître à Jérusalem ses abominations. Tu diras : Ainsi parle le Seigneur Dieu à Jérusalem : par tes origines et ta naissance, tu es du pays de Canaan. Ton père était un Amorite, et ta mère, une Hittite. À ta naissance, le jour où tu es née, on ne t’a pas coupé le cordon, on ne t’a pas plongée dans l’eau pour te nettoyer, on ne t’a pas frottée de sel, ni enveloppée de langes. Aucun regard de pitié pour toi, personne pour te donner le moindre de ces soins, par compassion. On t’a jetée en plein champ, avec dégoût, le jour de ta naissance. Je suis passé près de toi, et je t’ai vue te débattre dans ton sang. Quand tu étais dans ton sang, je t’ai dit : ‘Je veux que tu vives !’ Je t’ai fait croître comme l’herbe des champs. Tu as poussé, tu as grandi, tu es devenue femme, ta poitrine s’est formée, ta chevelure s’est développée. Mais tu étais complètement nue. Je suis passé près de toi, et je t’ai vue : tu avais atteint l’âge des amours. J’étendis sur toi le pan de mon manteau et je couvris ta nudité. Je me suis engagé envers toi par serment, je suis entré en Alliance avec toi – oracle du Seigneur Dieu – et tu as été à moi [à travers la conquête de Jérusalem par le roi David]. Je t’ai plongée dans l’eau, je t’ai nettoyée de ton sang, je t’ai parfumée avec de l’huile. Je t’ai revêtue d’habits chamarrés, je t’ai chaussée de souliers en cuir fin, je t’ai donné une ceinture de lin précieux, je t’ai couverte de soie.” » Les versets suivants décrivent comment Dieu habille Jérusalem comme une mariée : « Je t’ai parée de bijoux : des bracelets à tes poignets, un collier à ton cou, un anneau à ton nez, des boucles à tes oreilles, et sur ta tête un diadème magnifique [Tous ces détails montrent l’attention de Dieu pour son peuple]. Tu étais parée d’or et d’argent, vêtue de lin précieux, de soie et d’étoffes chamarrées. La fleur de farine, le miel et l’huile étaient ta nourriture. Tu devins de plus en plus belle et digne de la royauté. Ta renommée se répandit parmi les nations, à cause de ta beauté, car elle était parfaite, grâce à ma splendeur dont je t’avais revêtue – oracle du Seigneur Dieu. » Mais tout à coup, quelque chose change dans le rapport avec Dieu, la femme aimée court elle-même à sa perte : « Mais tu t’es fiée à ta beauté, tu t’es prostituée en usant de ta renommée, tu as prodigué tes faveurs à tout passant : tu as été à n’importe qui [pour dire que Jérusalem, c’est-à-dire l’épouse, est tombée dans l’idolâtrie, le prophète utilise l’image de la prostitution]. Tu as pris de tes vêtements, tu as fait des lieux sacrés aux riches couleurs, et tu t’y es prostituée – cela ne s’était jamais fait et ne sera plus. Tu as pris tes bijoux d’or et d’argent que je t’avais donnés ; tu t’es fabriqué des idoles masculines, tu t’es prostituée

avec elles [ce que Dieu a donné à son épouse, Jérusalem, en signe de son amour sans limites, celle-ci le réduit à des idoles, en demandant à ces idoles ce qu'elle ne peuvent lui donner]. Tu as pris tes vêtements chamarrés et tu les en as recouvertes. Mon huile et mon encens, tu les as déposés devant elles. Mon pain que je t'avais donné, la fleur de farine, l'huile et le miel dont je te nourrissais, tu les as déposés devant elles, en parfum d'apaisement. Il en fut ainsi – oracle du Seigneur Dieu. »⁶³

Écoutons comment le pape François parle de ce passage : « J'ai toujours été frappé en lisant l'histoire d'Israël telle qu'elle est racontée dans la Bible, dans le chapitre 16 du livre d'Ézéchiel. [...] Je peux lire ma vie à travers le chapitre 16 du livre du prophète Ézéchiel. Quand je parcours ces pages, je me dis : mais tout cela semble écrit pour moi ! »⁶⁴

Pour don Giussani, dans ce texte si dramatique, « la trajectoire de la possession de l'homme par Dieu et de la réponse de l'homme est représentée de manière crue et passionnée. C'est Dieu qui parle à son peuple. [...] Il devient évident que l'homme se rebelle pour affirmer sa réactivité, son instinct. »⁶⁵

En refusant l'Alliance avec Dieu, comme le dit Jérémie, les fils d'Israël ont « suivi des dieux de néant pour devenir eux-mêmes néant ». Le prophète montre clairement la déraison du peuple à travers une image : « Ils m'ont abandonné, moi, la source d'eau vive, et ils se sont creusé des citernes, des citernes fissurées qui ne retiennent pas l'eau ! »⁶⁶ Nous pouvons dire avec don Giussani : « Ce passage décrit l'anéantissement du bon sens et de l'intelligence de l'homme »,⁶⁷ que nous expérimentons tous dans la vie.

Mais prendre conscience de son propre refus et de ses effets destructeurs sur la vie est le premier signe d'ouverture à Dieu. « Le fait d'être conscients de notre réticence à reconnaître notre vraie nature, donc avoir le sens du péché, est capital pour notre évolution, car cela nous permet d'accueillir pleinement Dieu. Le péché consiste à se comporter en maîtres de notre vie. Si nous l'admettons, nous nous rapprochons du fait que c'est le mystère de Dieu qui est la mesure, le critère, le Seigneur de la vie. »⁶⁸ Comparons notre réaction face au mal à cette observation de don Giussani. Avoir le sens du péché, percevoir la résistance contre la vérité de nous-mêmes est ce qui nous ouvre à la présence de Dieu, et c'est donc pédagogiquement capital pour notre vie, non seulement au début, mais toujours. En effet, une fois que l'on a rencontré cette présence,

⁶³ Ez 16, 1-19.

⁶⁴ François, *Le nom de Dieu est miséricorde. Conversation avec Andrea Tornielli*, op. cit., p. 29-31.

⁶⁵ L. Giussani, *À la recherche du visage humain*, op. cit., p. 33-35.

⁶⁶ Jr 2, 5 ; 13.

⁶⁷ L. Giussani, *À la recherche du visage humain*, op. cit., p. 36.

⁶⁸ *Ibidem*, p. 38.

on continue à se tromper. Ici se situe l'alternative évoquée par Péguy, entre les misères qui « ne sont plus chrétiennes »⁶⁹ et une misère chrétienne : nous pouvons affronter nos erreurs en nous consumant de rage ou de déception pour nos défaillances, et nous sommes alors bloqués, ou nous pouvons avoir le sens du péché, qui implique un rapport avec un Autre que l'on trahit, la référence à cette présence que nous ne pouvons plus effacer de notre vie de pécheurs.

« Au cours de l'histoire, Dieu révèle l'homme dans sa contradiction profonde entre ce qu'il est [par nature] – soit d'absolu – et ce qu'il vit, parce que son principe n'est pas le mystère divin mais sa propre vanité ». Cependant – le regard de don Giussani sur l'humain est impressionnant ! – « celle-ci est un moyen pédagogique pour l'homme de comprendre ce qu'est Dieu pour lui, d'entrevoir le sens de sa vie. Ce que Dieu est pour l'homme, tel qu'il est appelé à le comprendre en s'identifiant à ce pourquoi il a été créé, est charité, miséricorde. »⁷⁰ Si nous ne revenons pas constamment à cette miséricorde, c'est notre rage qui prévaut.

Aussi don Giussani soutient-il que nous ne pouvons pas « bien comprendre cette notion [de miséricorde] lorsque nous en verrons la manifestation glorieuse dans l'histoire [c'est-à-dire quand elle se révélera pleinement en Jésus] si nous n'avons pas lu le grand passage de la prophétie d'Israël ». ⁷¹ Ce n'est pas un détail historique pour arriver à Jésus, mais le grand passage que Dieu a fait faire à son peuple et auquel il faut s'identifier. En effet, « celui qui n'est pas disposé à revivre en quelque sorte l'histoire du peuple d'Israël, avec toutes ses tonalités et ses drames, comprendra difficilement l'expérience chrétienne ». ⁷² Nous ne comprendrons pas le Christ, si nous ne reparcourons pas auparavant l'histoire d'Israël.

C'est une histoire comme la nôtre, faite d'espace, de temps, de circonstances, de chutes, de nouveaux départs, et il faut la voir, la toucher du doigt. Fixons notre regard sur le moment où, à l'époque du prophète Jérémie (vers la fin du VII^e siècle avant J.-C.), apparaît de manière évidente qu'Israël est incapable d'être fidèle ; le peuple ne se convertit pas, bien que Dieu ne cesse de l'appeler à la conversion et lui offre constamment son pardon. S'il se repent par moments, il retombe aussitôt et se laisse corrompre, comme s'il n'y avait rien à faire : « Rien à faire ! Non, j'aime les étrangers et je veux courir à leur suite ! »⁷³ Voilà jusqu'où va la rébellion.

⁶⁹ C. Péguy, *Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, Gallimard, Paris 1972, p. 168.

⁷⁰ L. Giussani, *À la recherche du visage humain*, op. cit., p. 40.

⁷¹ *Ibid.*

⁷² L. Giussani, *Che cos'è l'uomo perché te ne curi ?*, San Paolo, Cinisello Balsamo (Mi) 2015, p. 11.

⁷³ *Jr 2*, 25.

Par entêtement, Israël préfère à l'Alliance de Dieu celle avec les empires et les royaumes environnants, et ce sera l'origine d'une nouvelle catastrophe. Et que fait Dieu devant cela ? Se rendant presque devant l'obstination de son peuple, il en respecte la liberté. La suite est le désastre de la destruction de Jérusalem par la main de Nabuchodonosor, de la perte de la terre, du temple et du roi, les trois grands dons reçus de Yahvé ; ainsi, Israël fera l'expérience dramatique de l'éloignement de son Seigneur.

L'échec semble complet. Mais « Dieu n'échoue pas », dit Benoît XVI. « Ou, plus exactement : initialement, Dieu échoue toujours, il laisse exister la liberté de l'homme et celle-ci dit toujours "non". Mais l'imagination de Dieu, la force créatrice de son amour est plus grande que le "non" humain. À travers tout "non" humain, est donnée une nouvelle dimension de son amour, et il trouve une voie nouvelle, plus grande, pour réaliser son oui à l'homme, à son histoire et à la création. »⁷⁴

Même à ce moment-là, Dieu ne trahit pas son Alliance. Il relance. « Dieu ne perd pas de batailles ; », affirmait le cardinal Ratzinger, « ses promesses ne s'écroulent pas dans les défaites humaines – au contraire, elles grandissent, à l'image de l'amour qui croît d'autant plus que l'aimé en a besoin. »⁷⁵ C'est un aspect essentiel, qui renverse notre logique. Nous projetons sur Dieu nos défaites et nos paramètres de réussite et d'échec. « Mais je suis Dieu, et non homme », répète-t-il. Il est « Autre », et non notre prolongement. Dieu est différent, il est autre que nous. Dieu est Dieu. C'est pourquoi il repart sans cesse avec de nouveaux gestes et ne cesse jamais de prendre l'initiative à notre égard, parce qu'il n'est pas attaché à ce que nous appellerons des « réussites ». Ce n'est pas avec ce mètre qu'il mesure l'efficacité de son initiative, parce que le point d'origine de son action est totalement différent : ce sont ses entrailles, et non nos défaites. D'ailleurs, l'homme a beau dire non, sa réponse a beau être toujours inadaptée, Dieu ne cesse jamais de le chercher. Comme le dit le pape François : « Il ne se lasse jamais de passer et de repasser sur les places des hommes jusqu'à la onzième heure pour proposer son invitation d'amour. »⁷⁶

Lorsque le peuple d'Israël parvient au moment le plus sombre de son itinéraire et semble avoir tout perdu, le génie de Dieu se repropose dans toute son ampleur : le Seigneur commence à parler d'une Nouvelle Alliance. Pendant ce qu'on appelle la captivité babylonienne, à travers Jérémie, Ézéchiel

⁷⁴ Benoît XVI, *Homélie à la messe avec l'épiscopat suisse*, 7 novembre 2006.

⁷⁵ J. Ratzinger, *Regarder le Christ. Exercices de foi, d'espérance et d'amour*, Fayard, Paris 1992, p. 63.

⁷⁶ François, *Discours aux évêques des États-Unis d'Amérique*, 23 septembre 2015.

et Isaïe, Dieu commence à annoncer une nouveauté à son peuple. Ces trois grands prophètes crient à tous l'imminence de quelque chose de nouveau. Isaïe écrit : « Ne faites plus mémoire des événements passés, ne songez plus aux choses d'autrefois. Voici que je fais une chose nouvelle : elle germe déjà, ne la voyez-vous pas ? »⁷⁷

Quelle nouveauté pourra jamais dénouer le nœud de l'infidélité d'un peuple à la que si raide, si incapable d'une conversion définitive ?

Cette question nous concerne. En effet, l'infidélité, l'incohérence, la raideur de nuque d'Israël sont les nôtres, nous les trouvons en nous. Nous ne pourrions accueillir la réponse dans toute sa nouveauté que si nous sommes sérieux et loyaux envers cette question, qui brûle en nous comme une blessure.

Écoutons alors l'annonce des prophètes, à commencer par Jérémie, qui parle précisément d'une « Nouvelle Alliance ». Comment est-ce possible ? Depuis le jour où Dieu avait formulé son Alliance avec Moïse, il n'avait jamais fixé de date de péremption de celle-ci. Bien que le peuple l'ait trahi dès le départ, nous l'avons vu, on revenait toujours à cette Alliance.

Alors, que veut dire Jérémie par l'expression « Nouvelle Alliance » ? De quoi s'agit-il ? « Voici venir des jours – oracle du Seigneur –, où je conclurai avec la maison d'Israël et avec la maison de Juda une Alliance nouvelle. Ce ne sera pas comme l'Alliance que j'ai conclue avec leurs pères, le jour où je les ai pris par la main pour les faire sortir du pays d'Égypte. » En quoi se distingue cette « Nouvelle Alliance » ? « Voici quelle sera l'Alliance que je conclurai avec la maison d'Israël [...]. Je mettrai ma Loi au plus profond d'eux-mêmes ; je l'inscrirai sur leur cœur. Je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple. Ils n'auront plus à instruire chacun son compagnon, ni chacun son frère en disant : “Apprends à connaître le Seigneur !” Car tous me connaîtront, des plus petits jusqu'aux plus grands – oracle du Seigneur. Je pardonnerai leurs fautes, je ne me rappellerai plus leurs péchés. »⁷⁸

Ézékiel parle de « cœur nouveau » et d'« esprit nouveau ». Pour un hébreu, c'est quelque chose d'impensable : l'anthropologie sémite, en effet, considère le cœur comme le lieu de la vie consciente, de la mémoire, des décisions, de la raison. Cette expression, « un cœur nouveau », indiquait donc une autre création, une création nouvelle. C'est ce que veut souligner Ézékiel : Israël a besoin d'un cœur nouveau pour pouvoir être fidèle à son Dieu. Mais quelle forme peut avoir cette nouveauté, quel pli historique prendra ce « cœur nouveau », cet « esprit nouveau » ?

⁷⁷ *Is* 43, 18-19.

⁷⁸ *Jr* 31, 33-34.

Voici ses termes : « Je vous prendrai du milieu des nations, je vous rassemblerai de tous les pays, je vous conduirai dans votre terre. Je répandrai sur vous une eau pure, et vous serez purifiés ; de toutes vos souillures, de toutes vos idoles, je vous purifierai. Je vous donnerai un cœur nouveau, je mettrai en vous un esprit nouveau. J'ôterai de votre chair le cœur de pierre, je vous donnerai un cœur de chair. Je mettrai en vous mon esprit, je ferai que vous marchiez selon mes lois, que vous gardiez mes préceptes et leur soyez fidèles. Vous habiterez le pays que j'ai donné à vos pères : vous, vous serez mon peuple, et moi, je serai votre Dieu. »⁷⁹ Il s'agit donc d'une nouvelle création, de la génération d'un « moi » différent.

Enfin, Isaïe confirme l'intention de Dieu de réaliser une nouvelle création : « Oui, voici : je vais créer un ciel nouveau et une terre nouvelle, on ne se souviendra plus du passé, il ne reviendra plus à l'esprit. Soyez plutôt dans la joie, exultez sans fin pour ce que je crée. Car je vais recréer Jérusalem, pour qu'elle soit exultation, et que son peuple devienne joie. »⁸⁰

Pourquoi cette Nouvelle Alliance, cette nouvelle création est-elle si essentielle ? Pourquoi est-il si essentiel que nous soient donnés un cœur nouveau et un esprit nouveau ? Pourquoi est-il nécessaire, comme le disait Jérémie, que la loi entre dans le cœur de l'homme ? Comme l'affirme Benoît XVI, « l'homme ne peut jamais être racheté simplement de l'extérieur. »⁸¹ Tant que la préférence de Dieu ne pénètre pas l'ultime profondeur de nous-mêmes, pour devenir la nôtre, nous continuerons à préférer les idoles. Mais comment une telle nouveauté peut-elle se réaliser ? Seul un événement capable de toucher l'intimité du moi, selon le style humble de Dieu (qui est de donner la liberté, de donner et de susciter l'amour), seul un événement capable d'attirer le moi au point de susciter sa reconnaissance et son adhésion, peut pénétrer le cœur de l'homme sans violence. Dieu a pris cette initiative, il est devenu un événement dans l'histoire, il est entré dans la vie de l'homme comme un homme, il s'est donné lui-même pour celui-ci, pour le conquérir par la puissance de son pouvoir d'attraction, dans la liberté, et donc pour le racheter de l'intérieur.

Mais cette nouvelle initiative de Dieu que contient la promesse prophétique n'a pas été sans douleur, bien au contraire. Le signe envoyé par Dieu a même déclenché dans le peuple une résistance sans égale justement à cause de la force d'attraction et de la nouveauté de cette action.

⁷⁹ Ez 36, 24-28.

⁸⁰ Is 65, 17-18.

⁸¹ Benoît XVI, Lettre encyclique *Spe salvi*, 25.

2. Le visage de la miséricorde et le scandale qu'il provoque

L'annonce du royaume de Dieu est au centre de la prédication de Jésus, dont l'élément fondamental est la « bonne nouvelle » de la miséricorde. Cette annonce, qui n'est pas seulement verbale, mais aussi active, la relation que Jésus instaure avec les personnes qui échappent aux normes religieuses et morales de l'époque, suscite une consternation qu'il nous est presque impossible d'imaginer (c'est pourquoi, bien souvent, lorsque nous en lisons la description dans l'Évangile, nous en réduisons la portée) : la consternation est telle qu'elle amène Jésus à déclarer : « Heureux celui qui je ne suis pas une occasion de chute [de scandale, *ndt*] ! »⁸²

Mais que fait Jésus pour provoquer un tel scandale ? Pour en comprendre les raisons, il faut considérer qui étaient ceux qui le suivaient.

Les adversaires de Jésus apostrophaient ses disciples, ou du moins certains d'entre eux, d'expressions telles que « publicains et pécheurs ». Nous passons sur ces termes comme si de rien n'était, sans bien comprendre. Essayons de prendre un instant en considération ces paroles : « Publicains [un métier], et pécheurs », « publicains et prostituées », ou simplement « pécheurs ». Il s'agit d'expressions forgées par ses détracteurs pour identifier ceux qui suivaient Jésus, et dont Jésus se sert lui-même : « Le Fils de l'homme est venu ; il mange et il boit, et l'on dit : "Voilà un glouton et un ivrogne, un ami des publicains et des pécheurs." »⁸³ Pour comprendre jusqu'au bout le scandale des scribes et des pharisiens et le caractère « révolutionnaire » de la manière d'agir de Jésus, il faut expliquer ce que signifiait « pécheur » dans le contexte historique dans lequel il agissait. Le pécheur n'était pas seulement celui qui n'obéissait pas aux commandements, mais aussi celui qui exerçait des activités considérées comme peccamineuses. En ce sens, les pécheurs par excellence étaient les publicains. Le mépris à leur égard provenait du fait qu'ils percevaient un type particulier de taxe (pour le transit des marchandises ou leur entrée dans la ville) qui n'étaient pas fixées d'avance et n'étaient donc pas sous le contrôle direct du fisc. Leur perception était confiée à des citoyens aisés, qui se servaient de collaborateurs, les publicains, qui profitaient de l'ignorance du peuple pour s'enrichir en augmentant les taxes de manière frauduleuse, comme le raconte Luc dans son évangile.⁸⁴ Ils étaient considérés comme des escrocs tels que même les membres de leur famille étaient méprisés.

⁸² Mt 11, 6.

⁸³ Lc 7, 34.

⁸⁴ Cf. Lc 3, 12 sq.

Du point de vue religieux, ils étaient aussi considérés avec beaucoup d'hostilité : les pharisiens qui devenaient publicains étaient chassés de la communauté. Ainsi, la grande tradition juive du *Talmud* déclarait : « Pour les percepteurs d'impôts et les publicains, la pénitence est difficile ». ⁸⁵ La pénitence, en effet, impliquait, pour ceux qui exerçaient un tel métier, l'abandon de l'activité et la restitution de ce qu'ils avaient volé plus un cinquième. ⁸⁶ C'était impossible en pratique !

Ainsi, d'après les canons de l'orthodoxie pharisienne, le royaume de Dieu était fermé pour les personnes qui suivaient Jésus à cause de leur immoralité ou de leur ignorance religieuse (ses disciples, en effet, étaient appelés les « petits », les « simples », les « ignorants » par les adversaires de Jésus, qui se considéraient eux-mêmes « sages et intelligents »). Mais Jésus – Jésus ! – renverse ce schéma. Nous en voyons une preuve univoque dans sa réponse à ceux qui se scandalisent du fait qu'il mange avec les publicains et les pécheurs (un geste éclatant, qu'on ne peut confondre, nous l'avons vu, avec le fait de se mettre à table avec quelqu'un d'ordinaire). Jésus déclare en effet : « Je ne suis pas venu appeler [pour le festin du royaume] des justes, mais des pécheurs ». ⁸⁷ Et il affirme ailleurs : « Amen, je vous le déclare [il surenchérit] : les publicains et les prostituées vous précèdent dans le royaume de Dieu », ⁸⁸ alors que les scribes et les pharisiens, les sages dont parle l'Évangile, en seront exclus.

Cela vaut aussi pour les pauvres, ceux qui « peinent sous le poids du fardeau ». ⁸⁹ C'est à eux qu'appartient le royaume des cieux, affirme Jésus, qui regarde avec une infinie compassion tous ces mendiants, qui peinent sous un double poids : ils sont méprisés par les hommes et désespérés, parce que considérés comme moralement indignes du salut devant Dieu.

Je n'oublierai jamais de toute ma vie le choc que j'ai éprouvé en entendant ces explications, au séminaire de Madrid, de la bouche de mon professeur

⁸⁵ *Baba Qama*, 94b.

⁸⁶ Le pape François a parlé récemment de cette catégorie de pécheurs : « Matthieu était un "publicain", c'est-à-dire un perceuteur d'impôts pour le compte de l'empire romain, et était considéré pour cela comme un pécheur public. Mais Jésus l'appelle à le suivre et à devenir son disciple. Matthieu accepte et il l'invite à dîner chez lui avec ses disciples. C'est alors que naît une discussion entre les pharisiens et les disciples de Jésus pour le fait que ces derniers partagent leur repas avec les publicains et les pécheurs. "Mais tu ne peux pas aller chez ces gens !", disaient les pharisiens. Jésus, en effet, ne les éloigne pas, il fréquente même leurs maisons et s'assied à côté d'eux ; [...] Jésus montre aux pécheurs qu'il ne regarde pas leur passé, leur condition sociale, les conventions extérieures, mais ouvre plutôt les portes à un avenir nouveau » (François, *Audience générale*, 13 avril 2016).

⁸⁷ *Mt* 2, 17.

⁸⁸ *Mt* 21, 31.

⁸⁹ Cf. *Mt* 11, 28.

d'exégèse biblique, le père Mariano Herranz.⁹⁰ Cela a constitué pour moi un point de non-retour. Je ne crois pas que quelque chose ait marqué ma vie plus fortement que celle-ci, dans sa simplicité. Bien sûr, j'avais lu l'Évangile avant ce moment-là, mais entendre ce professeur m'a fait comprendre enfin : ma manière de me regarder et de regarder les autres a été entièrement pénétrée par cette nouveauté. Je comprends bien, alors, pourquoi le pape François considère qu'il n'y a rien de plus important que de se plonger dans le regard de Jésus sur l'homme pour se regarder soi-même et regarder les autres de manière juste.

Or, l'Évangile est tout entier traversé par la polémique entre Jésus, le regard introduit dans la vie par Jésus, et les pharisiens, pour qui le salut, c'est à dire la participation au royaume de Dieu, dépendait d'une perfection éthique, faite de l'observation de nombreux préceptes, rendue inaccessible pour ceux qu'ils méprisaient. Ce contraste parcourt l'Évangile tout entier ; voyons-en quelques exemples.

Commençons par la parabole des deux fils, dans laquelle Jésus fait des remontrances aux « grands prêtres et aux anciens du peuple ». ⁹¹ Il ne veut pas se contenter de les divertir en disant : « Je vais maintenant vous raconter la parabole des deux fils », comme s'il n'avait rien à faire. Non, Jésus entre dans une vive polémique à leur rencontre – les grands prêtres, les anciens du peuple, les pharisiens – à cause de leur comportement. Pour faire comprendre ce dont il s'agit, il raconte l'histoire de deux fils : le premier répond oui à la demande de son père d'aller travailler à la vigne mais il n'y va pas, tandis que l'autre fils, qui refuse au départ d'y aller, finit par s'y rendre. Jésus leur demande alors : « Lequel des deux a fait la volonté du père ? ». Sans comprendre le piège que contient la question, les pharisiens répondent naïvement : celui qui a fini par y aller. Jésus, les suivant dans leur propre logique, conclut de manière totalement inattendue : « Amen, je vous le déclare : les publicains et les prostituées vous précèdent dans le royaume de Dieu. » ⁹² Le sens de ce jugement péremptoire est bien expliqué par le célèbre bibliste allemand Joachim Jeremias : « Les publicains, totalement incapables, selon vous, de se repentir, sont plus proches de Dieu que vous qui vous considérez pieux. En effet, ils ont répondu non à l'ordre de Dieu, mais ensuite, ils l'ont regretté et ils ont fait pénitence ; ils entreront donc dans le royaume des cieux, et pas vous. » ⁹³ De quelle manière les publicains ont-ils dit oui ? Quand ont-ils dit

⁹⁰ Le père Mariano Herranz (1928-2008) a été professeur de langues bibliques et d'exégèse du Nouveau Testament au séminaire de Madrid, ainsi que directeur éditorial de la collection « *Studia Semitica Novi Testamenti* ».

⁹¹ *Mt* 21, 23.

⁹² *Mt* 21, 31.

⁹³ Cf. J. Jeremias, *Les paraboles de Jésus*, Xavier Mappus, Le Puy 1962.

oui ? En disant oui à Jésus. « Ils entreront donc dans le royaume des cieux, et pas vous ». La raison pour laquelle ceux qui se considèrent comme sages seront exclus est donc leur refus de suivre Jésus, de croire en Jésus. C'est là que tout se joue. Ceux qui se considèrent irréprochables, « cohérents », comme les pharisiens, resteront dehors : « Jean le Baptiste est venu à vous sur le chemin de la justice, et vous n'avez pas cru à sa parole ; mais les publicains et les prostituées y ont cru. »⁹⁴ Si la foi en Jésus Christ est la condition pour accéder au royaume, refuser Jésus signifie s'en exclure. Voilà pourquoi les grands prêtres et les pharisiens n'y entreront pas, tandis que les publicains et les pécheurs, qui se sont convertis, c'est-à-dire qui ont accueilli Jésus et ont cru en lui, y entreront.

Cette même attitude de Jésus apparaît dans l'épisode de la guérison du serviteur du centurion.⁹⁵ Profondément touché par la foi du centurion, qui est un païen, c'est-à-dire un exclu du salut d'après les lois, Jésus affirme : « Aussi je vous le dis : beaucoup viendront de l'orient et de l'occident et prendront place avec Abraham, Isaac et Jacob au festin du royaume des Cieux, mais les fils du Royaume seront jetés dans les ténèbres du dehors ». ⁹⁶ Il y a un fort contraste entre ceux qui seront assis à la table du royaume et les « fils du royaume », qui en seront exclus. La phrase est évidemment prononcée en référence au centurion. Il est l'un de ceux qui viennent nombreux de l'orient et de l'occident et qui prendront place au festin final, non pas en raison d'une perfection morale ou d'une appartenance ethnique, mais en raison de leur foi en Jésus. C'est précisément cette foi que Jésus loue chez le centurion païen : « Amen, je vous le déclare, chez personne en Israël, je n'ai trouvé une telle foi. »⁹⁷

Ce récit évangélique, comme d'autres, nous montre clairement la nouveauté introduite par la présence de Jésus dans l'histoire. Ceux qui « prendront place au festin du royaume » et qui commencent déjà à bénéficier de ses bienfaits (« Rentre chez toi, que tout se passe pour toi selon ta foi », dit Jésus au centurion ; « à l'heure même, le serviteur fut guéri »),⁹⁸ note l'évangéliste Matthieu), sont ceux qui le reconnaissent, qui croient en lui. Aucune autre condition n'est exigée.

C'est précisément la quantité de conditions posées pour la miséricorde de Dieu par « les sages et les savants » de l'époque, les scribes et les pharisiens, qui est à l'origine de la polémique suscitée par l'annonce du royaume de Dieu, c'est-à-dire par l'action de Jésus, l'avènement de la miséricorde. Le

⁹⁴ Mt 21, 32.

⁹⁵ Cf. Mt 8, 5-13.

⁹⁶ Mt 8, 11-12.

⁹⁷ Mt 8, 10.

⁹⁸ Mt 8, 13.

scandale est tel qu'il cause la mise à mort de Jésus, sa condamnation à la crucifixion, parce que sa manière d'agir impliquait qu'il se concevait et se considérait comme Dieu.

Dans le conflit avec les scribes et les pharisiens, Jésus a été forcé de défendre son comportement aux yeux de tous. Les paraboles qui se trouvent dans le quinzième chapitre de l'évangile de Luc constituent la réponse de Jésus à leurs accusations. Elles ne sont en rien des récits anhistoriques, comme nous le pensons souvent. Les paraboles s'insèrent toujours dans le contexte historique précis de l'opposition avec les pharisiens. Nous le voyons dans la plus belle des paraboles, que nous avons si souvent citée, mais que le cadre de ces exercices nous permet peut-être de comprendre plus en profondeur.

3. Le fils prodigue

Luc rapporte que Jésus, pour répondre aux murmures des scribes et des pharisiens qui disent : « Cet homme fait bon accueil aux pécheurs, et il mange avec eux ! »,⁹⁹ propose la parabole de la brebis perdue, de la pièce de monnaie égarée, et du fils prodigue. Avec cette dernière, Jésus explique qu'il se comporte avec les pécheurs comme le père du récit. L'un des fils représente les publicains, et l'autre les pharisiens.

Jésus entend par là défendre la bonne nouvelle de la miséricorde. Pour comprendre le langage de la parabole, il ne faut pas oublier que, en plus des juifs qui ne respectaient pas les commandements de Dieu, et des païens « pécheurs » (comme nous venons de le rappeler), il y avait un troisième groupe de personnes qui, d'après la mentalité hébraïque, se trouvaient dans la pire des conditions par rapport au pardon : les juifs qui, en pratique, étaient devenus païens. Parmi ceux-ci, les sources judaïques indiquent ceux qui exerçaient des professions ou des activités qui exposaient fortement au soupçon de vol, notamment celle de berger. Le traité *Sanhédrin* de la *Mishna* place dans la liste des hommes qui ne pouvaient pas faire partie du tribunal ni témoigner « ceux qui jouent aux dés, les usuriers, ceux qui élèvent des colombes, ceux qui vendent des fruits de l'année sabbatique (qui, d'après la loi – Lév 25, 1 sq – n'appartenaient à personne) ».¹⁰⁰ Un autre texte ajoute « les bergers, les publicains et les métayers ».¹⁰¹ Un autre encore place sur un même plan ces catégories d'hommes et les esclaves païens.¹⁰² Selon un passage

⁹⁹ Lc 15, 1 sq.

¹⁰⁰ *Mishna Sanhédrin* 3, 3.

¹⁰¹ *b. Sanhédrin* 25b.

¹⁰² Cf. *Mishna, Roch Hachana* 1, 8.

de la *Mishna*, un publicain ou un païen qui entre dans une maison rend même impur tout ce qui s'y trouve.¹⁰³ Pour ceux-là, la pénitence était très difficile, voire impossible.

Contrastant avec cette attitude du judaïsme orthodoxe, Jésus déclare devant les pharisiens que les publicains et les pécheurs ne sont pas abandonnés par Dieu, et même que « le royaume des cieux est à eux » et qu'il est venu justement pour les inviter au festin du royaume. En les accueillant à sa table, il montre donc clairement qu'ils ont reçu le don du pardon de Dieu. Voyons, alors, comment Jésus défend sa position dans la parabole du fils prodigue.

Dans la première partie du récit, le père et le fils cadet (c'est-à-dire le fils prodigue) se trouvent au centre. Dans la seconde, ce sont le père et le fils aîné. Comme toujours dans les paraboles construites en deux parties, la « morale » se trouve dans la deuxième, celle où le père défend auprès du fils aîné son action à l'égard du fils qui avait fui la maison familiale. Or, comme le judaïsme connaissait lui aussi l'idée d'un Dieu qui, en tant que père, est toujours prêt à pardonner, il faut, pour comprendre la portée de la nouveauté que contient cette parabole, être attentif à un aspect, qui pourrait sembler banal alors qu'il est très important : le fils prodigue, devenu misérable, est contraint de gagner sa vie en gardant des porcs. Nous avons vu que le métier de berger était considéré comme peccamineux. Mais la situation est rendue encore plus grave ici par le fait qu'il s'agit de garder des porcs. Les juifs, en effet, considéraient le cochon comme l'animal le plus impur. Imaginons donc l'auditoire de Jésus quand il l'entend parler de ce fils qui devient porcher ; tous comprennent aussitôt le sens de ces paroles : ce jeune juif était devenu païen. Face à une telle apostasie, un fils était considéré comme mort aux yeux de son père. Un juif conscient de sa position dans le peuple aurait fermé à jamais sa porte à un fils tombé si bas.

Mais Jésus, contrairement aux attentes de ses interlocuteurs (les scribes et les pharisiens qui l'écoutent), parle à plusieurs reprises et avec insistance d'un père qui se comporte de manière totalement différente vis-à-vis de son fils devenu païen, qui était donc perdu pour toujours, selon la logique de l'époque, et qui rentre chez lui. Il ne nie pas que le fils a péché, et de la pire des manières : « Il était mort », dit-il, « il était perdu ». ¹⁰⁴ Pourtant, de façon inexplicable, il lui pardonne et exprime ce pardon de manière pour le moins excentrique (sans aucun doute, l'étrange description du pardon par Jésus est intentionnelle) : le père court à la rencontre de son fils dès qu'il le voit arriver de loin, geste très étrange pour un oriental âgé. La surprise augmente si l'on

¹⁰³ Cf. *Mishna, Tahérot* 7, 6.

¹⁰⁴ *Lc* 15, 24.

considère les ordres qu'il donne avec une sorte de frénésie à ses serviteurs : à certains il demande d'apporter un vêtement nouveau, à d'autres un anneau et des sandales, tandis que les autres doivent tuer le veau gras et d'autres encore préparer le festin et la musique. Tout cela n'était pas un comportement convenable pour un père fier de sa foi juive et si gravement déshonoré par son fils ; surtout, c'était aux antipodes de ce que pensaient les zélés défenseurs de la cause de Dieu qui entendaient la parabole racontée par Jésus.

La seconde partie de la parabole décrit donc l'âpre protestation des pharisiens, qui sont représentés par le fils aîné. Ce dernier ne se plaint pas du retour de son frère, mais du fait que son père ait organisé une grande fête pour le célébrer, en soulignant ainsi sans équivoque la plénitude du pardon. Le fils aîné proteste ; il refuse de participer à la fête, et il le fait au nom de la justice : « Il y a tant d'années que je suis à ton service sans avoir jamais transgressé tes ordres, et jamais tu ne m'as donné un chevreau pour festoyer avec mes amis. Mais, quand ton fils que voilà est revenu après avoir dévoré ton bien avec des prostituées, tu as fait tuer pour lui le veau gras ! »¹⁰⁵ Ici encore, la réaction du père est imprévisible : il admet que le fils aîné a en partie raison ; sans un minimum de justice, on le sait, les rapports entre les hommes ne seraient pas possibles, y compris en famille. Mais le père revendique le caractère raisonnable de son attitude à cause de la condition tout à fait particulière dans laquelle se trouvait le fils cadet : sans l'amour généreux de son père, en effet, ce fils, qui était mort, ne serait pas ressuscité ; il aurait été perdu pour toujours.

Par cette parabole et d'autres sur le pardon, Jésus nous dit que Dieu est miséricorde pour l'homme pécheur, c'est-à-dire vous et moi. Son pardon est si plein et inconditionné qu'il peut sembler injuste à ceux qui se considèrent comme les gardiens des droits de Dieu. En réalité, celui qui pardonne renonce, en quelque sorte, à un droit, parce que le pardon est radicalement grâce, pure grâce.

Face à cette pure grâce, il y a deux possibilités : une gratitude sans limites ou le scandale ; hier comme aujourd'hui, rien n'a changé.

Le Christ ne pose pas de conditions préalables à l'exercice de son pardon. Pourtant, nous rappelle le Pape dans *Amoris laetitia*, « parfois, il nous coûte beaucoup de faire place à l'amour inconditionnel de Dieu [...]. Nous posons tant de conditions à la miséricorde que nous la vidons de son sens concret et de signification réelle, et c'est la pire façon de liquéfier l'Évangile. Sans doute, par exemple, la miséricorde n'exclut pas la justice et la vérité, mais avant tout, nous devons dire que la miséricorde est la plénitude de la justice

¹⁰⁵ Lc 15, 29-30.

et la manifestation la plus lumineuse de la vérité de Dieu. C'est pourquoi, il convient toujours de considérer que "toutes les notions théologiques qui, en définitive, remettent en question la toute-puissance de Dieu, et en particulier sa miséricorde, sont inadéquates." »¹⁰⁶

Conscient de la rupture radicale qu'introduit dans l'histoire la bonne nouvelle du pardon qu'il est venu annoncer aux hommes, Jésus proclame bienheureux ceux que son action ne scandalise pas.

À la lumière de ces observations, nous pouvons relire le passage de don Giussani sur la miséricorde que beaucoup d'entre nous connaissent bien : « Dans le fameux tableau de Rembrandt, le fils prodigue est le reflet du Père. Le visage du Père est plein de douleur à cause de l'erreur du fils, de sa négation, plein d'une douleur qui restitue tout en pardon. Et jusque-là l'homme peut comprendre. Mais ce qu'il y a de plus spectaculaire et mystérieux est que le visage du père est le reflet du fils prodigue. Dans le tableau de Rembrandt, le père est dans une position spéculaire par rapport au fils : en lui se reflète la douleur du fils, autrement dit le désespoir sauvé, la destruction évitée, le bonheur qui renaît à cet instant même où triomphe la bonté. La bonté triomphe dans le fils prodigue, parce qu'il pleure pour l'erreur commise. Mais la bonté triomphe dans le Père : c'est le concept de miséricorde, que l'homme ne peut parvenir à comprendre ou à exprimer. Le visage du Père est le reflet du fils. Le visage du père est miséricorde, parce qu'il est compassion envers celui qui s'est trompé et sollicitude pour celui qui revient. Mais si la miséricorde fait partie du Mystère, elle se révèle à l'homme à travers le Fils, Verbe de Dieu, reflet du Père. En fait, c'est le Verbe du Père qui assume la nature humaine pour révéler à l'homme tout ce que le Mystère est pour lui. Par conséquent, la Miséricorde dans l'histoire a un nom : Jésus Christ. »¹⁰⁷

La conscience que la miséricorde est mystérieuse conduit don Giussani à affirmer : « Le mot "miséricorde" devrait être effacé du dictionnaire, puisque cette réalité n'existe pas dans le monde des hommes, il n'y a rien qui corresponde à cela. La miséricorde est à l'origine du pardon, elle est le pardon affirmé dans son origine, qui est infinie, elle est le pardon en tant que mystère ». Il insiste : « La miséricorde n'est pas un terme humain. Elle s'identifie à l'idée de Mystère, elle est le Mystère dont tout provient, par qui tout subsiste et en qui tout aboutit, en tant qu'il se communique déjà à l'expérience de l'homme. La description du fils prodigue est la description de la

¹⁰⁶ François, Exhortation apostolique sur l'amour dans la famille *Amoris laetitia*, 311.

¹⁰⁷ L. Giussani – S. Alberto – J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, Parole et Silence, Paris 2011, p. 225-226.

miséricorde qui envahit et pénètre la vie de ce jeune homme. Le concept de pardon avec une certaine proportion entre la faute et le châtement est, d'une certaine façon, encore concevable par la raison : ce n'est pas le cas pour ce pardon sans limite qu'est la miséricorde. Le fait d'être pardonné émerge ici de quelque chose d'absolument incompréhensible pour l'homme, du Mystère, c'est-à-dire de la miséricorde. C'est ce que l'on ne peut comprendre qui garantit le caractère exceptionnel de ce que l'on peut comprendre. En effet, la vie de Dieu est amour, *caritas*, gratuité absolue, amour sans avantage, humainement "sans motif". Humainement, un tel amour apparaîtrait presque comme une injustice, ou comme quelque chose d'irrationnel, justement parce que, pour nous, il n'a pas de raison d'être. En effet, la miséricorde est le propre de l'Être, du Mystère infini. »¹⁰⁸

C'est là que réside l'origine de l'espérance pour chacun de nous, qui sommes bien conscients du besoin infini de salut que nous avons : « La réalité de la miséricorde est l'occasion suprême pour le Christ et l'Église de faire parvenir à l'homme sa parole, et non un simple reflet de celle-ci. Quelle est l'attitude du Mystère infini à notre égard ? Il comprend et pardonne tout ! [...] Le fait qu'il soit bon envers tous sème la confusion dans nos pensées : il serait préférable qu'il nous fasse redevenir enfants, il nous ferait ainsi comprendre, à cinquante ans, la saveur de l'enfance, du fait d'être comme des enfants devant un père ou une mère. »¹⁰⁹

4. « Je t'ai aimé d'un amour éternel, j'ai eu pitié de ton néant »

Essayons de nous identifier à don Giussani face au mystère de la miséricorde, qui ne cesse jamais de le surprendre et lui fait demander : « Pourquoi Dieu se livre-t-il pour moi ? Pourquoi se donne-t-il à moi en me créant, en me donnant l'être, c'est-à-dire en se donnant lui-même (il se donne lui-même, autrement dit, il me donne l'être) ? Pourquoi, en plus, se fait-il homme et se donne-t-il à moi pour me rendre mon innocence [...] et meurt-il pour moi (ce qui n'était absolument pas nécessaire, il lui aurait suffi de claquer des doigts et le Père aurait dû s'exécuter) ? Pourquoi meurt-il pour moi ? Pourquoi ce don extrême de lui-même, à peine concevable, au-delà du concevable ? »¹¹⁰

Pour nous conduire au cœur de la réponse, Giussani nous invite à lire, et même à « apprendre par cœur » la phrase du prophète Jérémie que nous

¹⁰⁸ *Ibidem*, p. 227-228.

¹⁰⁹ *Ibidem*, p. 228-229.

¹¹⁰ L. Giussani, *Peut-on vivre ainsi ?*, op. cit., p. 264.

avons choisie comme titre de nos exercices, « dans le chapitre trente-et-unième, versets troisième et suivants. Dieu dit à travers la voix du prophète ce qui se réalisera pleinement avec le Christ (pensez aux gens qui accompagnaient cet homme, ce jeune homme qui faisait toutes ces choses) : “Je t’ai aimé d’un amour éternel, voilà pourquoi je t’ai attiré jusqu’à moi [autrement dit je t’ai fait participer à ma nature], ayant pitié de ton néant”, c’est ainsi que j’ai toujours traduit cette phrase. “Ayant pitié de ton néant”. Que signifie cela ? De quoi s’agit-il ? D’un sentiment ! D’un sentiment ! D’une valeur qui est un sentiment. Parce que l’affection est un sentiment ; avoir de “l’affection pour quelqu’un” est un sentiment, mais c’est aussi une valeur. C’est une valeur dans la mesure où elle possède des raisons ; s’il n’y a pas de raisons, l’affection n’est plus une valeur, car la moitié de notre “moi” est négligée, le “moi” se divise au niveau du nombril et il ne reste plus qu’une partie, celle du bas. »¹¹¹

Ainsi, « la charité de Dieu pour l’homme est une compassion, un don de soi qui vibre, qui s’anime, qui s’implique, qui se réalise comme émotion, dans la réalité d’une compassion : il s’émeut. Dieu qui s’émeut ! “Qu’est-ce que l’homme pour que tu te souviennes de lui ?”, dit le psaume. »¹¹²

Don Giussani poursuit : « Voilà le point central : Dieu s’est ému de notre néant. Non seulement pour notre néant : Dieu s’est ému de notre trahison, de notre pauvreté grossière, oublieuse et traîtresse, de notre mesquinerie. Dieu s’est ému de notre mesquinerie, ce qui est plus grand encore que d’être ému par notre néant. “J’ai eu pitié de ton néant, j’ai eu pitié de ta haine envers moi. Je me suis ému parce que tu me hais”, comme un père et une mère qui pleurent de compassion pour la haine de leur enfant. Ils ne pleurent pas parce qu’ils sont atteints, ils pleurent de compassion, autrement dit, avec des pleurs totalement déterminés par le désir du bien de leur enfant, pour le destin de leur fils : pour que leur fils change et soit sauvé. C’est une compassion, une pitié, une passion. Il a eu pitié de moi qui étais si mesquin dans mon oubli. Si notre vie se déroule normalement, avec ce que nous avons reçu, il est difficile de déceler dans la journée qui vient de passer des péchés particuliers, mais *le* péché est la mesquinerie de la distraction et de l’oubli ; le péché est la mesquinerie de ne pas traduire en nouveauté, de ne pas faire resplendir une lumière nouvelle sur ce que nous faisons, comme une aurore : nous le laissons opaque, tel qu’il arrive, sans incidence sur personne, sans lui offrir la splendeur de l’Être. »¹¹³

¹¹¹ *Ibid.*

¹¹² *Ibidem*, p. 266.

¹¹³ *Ibidem*, p. 267.

Voici donc la source de notre certitude : « Il a eu pitié de moi et de mon néant et il m'a choisi ; il m'a choisi parce qu'il a eu pitié de moi, il m'a choisi parce qu'il a eu compassion de ma mesquinerie ! Ce qui caractérise le don du Mystère – le Mystère suprême et le Mystère de cet homme qui est le Christ, Dieu fait homme – ce qui qualifie le don du Mystère envers nous, le dévouement avec lequel le Mystère crée le monde et pardonne la mesquinerie de l'homme – il pardonne et embrasse cet être mesquin et immonde – c'est une émotion, c'est une émotion qui comporte une compassion. L'observation qui exalte la maternité de Dieu [...] est justement cela. » En revanche, « dans toutes les autres conceptions, cette unité de Dieu avec le monde ou avec l'homme s'explique de façon aride et mécanique. C'est le cas du docteur Schweitzer : vous devez vous dévouer, vous "devez" ; comme les tiers-mondistes postconciliaires et de l'après-guerre : aller là-bas, se sacrifier pour l'humanité, vous devez aller là-bas, cela n'est pas une compassion. »¹¹⁴

Il faut cependant être attentif à un aspect, pour éviter tout malentendu : « Cette compassion et cette émotion véhiculent et portent en elles un jugement et un mouvement du cœur. Il s'agit d'un *jugement*, et donc d'une valeur rationnelle – si l'on peut dire – mais on ne pourrait circonscrire ce jugement et l'enserrer dans l'horizon de notre raison. Toutefois le jugement reste rationnel dans le sens qu'il donne des raisons, qu'il porte en lui sa raison. Voilà pourquoi *le cœur palpite*. L'émotion ou la compassion qui ne porte pas en elle ce jugement ou ce pincement du cœur n'est pas une charité. Quelle en est la raison ? "Je t'ai aimé d'un amour éternel, voilà pourquoi je t'ai fait participer à ma nature, ayant pitié de ton néant" : le cœur palpite pour la pitié de ton néant, et la raison est la participation à l'être. Devant le néant, comme devant un animal, on peut utiliser le terme apitoiement, mais devant l'homme – nous concluons ainsi, en synthétisant ce que nous avons déjà vu – on ne peut parler d'autre chose que de compassion parce que l'homme est appelé au bonheur, l'homme est grand et il est appelé au bonheur, l'homme est grand comme Dieu et il est appelé au bonheur de Dieu. Le fait qu'il soit écrasé par la mesquinerie, détruit par la distraction, vidé et ramené au néant par une paresse sans limites génère généralement la compassion. »¹¹⁵

Dites-moi s'il existe un besoin plus urgent que celui d'un tel regard sur nous. À travers lui, Dieu veut susciter notre « oui ». Cela faisait dire à Simone Weil : « Dieu attend avec patience que je veuille bien enfin consentir à l'aimer. Dieu attend comme un mendiant qui se tient debout, immobile et silencieux devant quelqu'un qui peut-être va lui donner un morceau de pain. Le temps est

¹¹⁴ *Ibidem*, p. 267-268.

¹¹⁵ *Ibidem*, p. 268-269.

cette attente. Le temps est l'attente de Dieu qui mendie notre amour. »¹¹⁶ Nous pouvons répondre ce que nous avons chanté au début de cette rencontre : « Je sais ce que tu es pour moi, quoi qu'il arrive, c'est toi que j'attends. »¹¹⁷

¹¹⁶ S. Weil, *La connaissance surnaturelle*, Gallimard, Paris 1950, p. 91.

¹¹⁷ *Haja o que houver*, paroles et musique P.A. Magalhães : « Haja o que houver eu estou aqui, / haja o que houver espero por ti ; / volta no vento, ó meu amor, / volta depressa, por favor. // Há quanto tempo já esqueci / porque fiquei longe de ti ; / cada momento é pior, / volta no vento por favor. // *Eu sei quem és para mim / haja o que houver espero por ti. // Há quanto tempo já esqueci... // Eu sei quem és para mim...* » (« *Quoi qu'il arrive, je suis là, quoi qu'il arrive, je t'attends ; reviens dans le vent, mon amour, revient bientôt s'il te plaît. Cela fait longtemps que je ne me souviens plus pourquoi j'ai décidé de te quitter ; chaque instant qui passe est pire, reviens dans le vent s'il te plaît. Je sais ce que tu es pour moi, quoi qu'il arrive, c'est toi que j'attends. Cela fait longtemps... Je sais ce que tu es pour moi...* »).

MESSE

Lectures de la Sainte Messe : At 16,1-10 ; Ps 99 (100) ; Jn 15,18-21

**HOMÉLIE DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL GUALTIERO BASSETTI
ARCHEVÊQUE MÉTROPOLITE DE PÉROUSE - CITTÀ DELLA PIEVE**

SALUTATIONS AU DÉBUT DE LA CÉLÉBRATION

Très chers frères,

si j'avais écouté avant ce matin la méditation de notre frère et père Carrón, j'aurais peut-être changé l'homélie d'aujourd'hui, mais vous conviendrez d'écouter ce que l'Esprit m'a suggéré aussi. Quoi qu'il en soit, j'ai vraiment participé avec une profonde attention et j'ai été ému au plus profond de moi-même devant la catégorie de la miséricorde de Dieu, qui vraiment nous saisit tels que nous sommes. C'est pourquoi ce matin nous nous présentons devant le Seigneur et nous voulons lui ouvrir notre cœur avec joie, parce que la miséricorde est une expérience de joie profonde.

HOMÉLIE

Très cher Julián Carrón, don Ambrogio, prêtres et vous tous, frères et sœurs, c'est vraiment à vous tous que je veux adresser mes salutations les plus cordiales et affectueuses. C'est avec joie que je célèbre cette eucharistie au cours des exercices spirituels qui ont lieu ici à Rimini. C'est un véritable temps de grâce pour votre Fraternité, un temps consacré à Dieu, mais aussi à vous-mêmes, pendant lequel vous vous êtes confrontés avec sa parole (comme j'ai pu l'écouter ce matin aussi) qui toujours inspire des propos de sainteté. J'espère que la conscience de l'amour de Dieu pour chacun est entrée toujours au plus profond de votre cœur ; un amour qui ne connaît de limites ni d'espace, ni de temps, comme nous l'a rappelé le psaume : « Oui, le Seigneur est bon, éternel est son amour, sa fidélité demeure d'âge en âge. » Ces paroles doivent devenir vivantes pour notre vie.

Très chers amis, dans les lectures d'aujourd'hui, il y a deux mots qui résumement efficacement le sens de cette célébration : témoignage et persécution. Ce sont deux mots de la même importance, qui se nourrissent l'un l'autre sans solution de continuité, sans qu'on puisse dire exactement lequel des deux est prioritaire, et qui renvoient à des faits concrets avec lesquels tout chrétien est appelé tôt ou tard à se confronter dans sa foi (je vous le dis par expérience, à 74 ans).

Le témoignage que nous donne saint Paul dans les *Actes des Apôtres* est un fait concret, lorsqu'il continue d'annoncer avec amour et ténacité la Bonne Nouvelle à Derbé, à Lystres, puis en Mysie et à Troas, malgré les difficultés et les persécutions. Finalement, à travers ce rêve miraculeux, il se sent poussé vers la Macédoine : de l'Asie, il passera en Europe. La persécution que Jésus annonce à ses disciples est elle aussi un fait concret : le monde l'a haï, lui le premier, et continuera d'haïr tous ceux qui parleront en son nom. En même temps, aujourd'hui, l'année sainte de la miséricorde est un fait concret que le Pape nous invite à vivre de manière authentique justement « afin que le témoignage rendu par les croyants [c'est-à-dire notre témoignage] soit plus fort et plus efficace ».

J'ai été frappé par cette très belle application du moment culminant de la miséricorde de Dieu, dont le père Carrón s'est laissé inspirer : la vocation de Moïse. Peut-être Moïse vivait-il un moment de crise existentielle comme cela peut souvent arriver dans notre vie aussi. Mais Dieu est là, Dieu voit, Dieu entend, Dieu est proche : Dieu s'aperçoit du drame du peuple d'Israël. Et voilà la miséricorde de Dieu, qui est concrète, comme cela a été souligné il y a peu ; voilà qu'arrive la réponse de Dieu : « J'ai entendu le cri de mon peuple, j'ai vu à quel point il est maltraité, c'est pourquoi j'ai décidé de libérer mon peuple de l'esclavage d'une main forte et puissante. Et tu seras celui qui réalisera cette libération » (cf. *Ex* 3, 7-12). La miséricorde de Dieu s'exprime toujours dans un appel, dans une vocation ponctuelle et précise.

En revenant au thème que j'ai souligné, celui des persécutions (parce que la parole de Dieu est actuelle : c'est à nous qu'elle dit ce matin : « On vous persécutera »), il y a des faits concrets, des nouvelles qui arrivent de nombreux pays du monde où beaucoup de nos frères dans la foi sont persécutés, humiliés, chassés de leurs habitations, emprisonnés et même tués pour le simple fait de témoigner silencieusement leur amour pour le Christ. Pendant le Synode sur la famille et hier encore une fois, j'ai eu l'occasion de rencontrer deux personnalités éminentes de la Syrie : le patriarche Grégoire III des Melchites et l'évêque chaldéen d'Alep. Sur le visage de ces deux frères dans l'épiscopat, j'ai lu tout le drame de leurs peuples et des chrétiens. Mais je pense aussi aux chrétiens de la Plaine de Ninive : l'Église chaldéenne, l'une des plus anciennes au monde, dont les origines remontent jusqu'à Abraham, est complètement détruite. Et je pense aussi à nos frères nigériens, tués dans des attentats suicides pendant qu'ils participaient au culte dans leurs églises ; ou à nos frères et sœurs du Pakistan. Vous voyez donc que cette parole de Jésus se réalise en ce moment.

Néanmoins, tout cela n'arrive pas par hasard. Il ne faut pas s'étonner de ce qui arrive et il ne faut surtout jamais perdre l'espérance, parce que Jésus avait déjà prédit tout cela ; lui qui a été haï par le monde, il est pourtant « vainqueur

du monde » et en vertu de cette victoire, il l'a sauvé. Aujourd'hui, nous sommes nous aussi invités à entrer dans cette dimension et à suivre ce chemin que le Nazaréen a tracé pour nous. Nous n'appartenons pas au monde, mais nous vivons dans le monde, nous apprend Jean.

Jésus vient aussi nous dire une autre chose très importante, chers frères. Je vois parmi vous beaucoup de jeunes et mon cœur s'en réjouit. Il vient nous dire que c'est lui qui nous a choisis ! Vous ne seriez pas ici à vingt-deux mille si, d'une manière ou d'une autre, vous n'aviez pas répondu à un appel. C'est lui qui vous a choisis. Ce n'est pas nous, en utilisant notre sagesse ou notre intelligence, qui l'avons choisi. C'est lui qui est venu dans le monde et qui nous a appelés à lui pour être le sel de la terre et la levure pour la génération des hommes d'aujourd'hui.

« Dans un monde où tout, *tout*, disait et continue à dire le contraire », don Giussani affirmait qu'il est fondamental de « démontrer la pertinence de la foi face aux exigences de la vie », de témoigner que « la foi correspond aux exigences fondamentales et originales du cœur de chaque homme » (*Le risque éducatif*). Et là, au fond, il citait Péguy.

Que ces paroles de don Giussani sont vraies ! Aujourd'hui encore, cet appel à annoncer le Christ comme un « fait présent », comme un événement qui se répète incessamment dans l'histoire de l'humanité et non seulement comme un événement arrivé dans le passé, se présente à nous comme une expérience incontournable de notre existence de chrétiens. L'annonce du Christ est *aujourd'hui*, dans chaque période historique, dans tout contexte culturel et sous toute latitude. C'est une annonce qui jaillit de la source inépuisable de la foi, qui va au-delà de notre conception du temps et de l'espace. « Ce que je vous dirai », disait don Giussani, « constitue une expérience issue d'un passé de deux mille ans. » (*Le risque éducatif*) Ces « deux mille ans » sont un aujourd'hui, quelque chose qui vaut pour aujourd'hui et qui vaudra inévitablement pour l'avenir aussi.

Les paroles avec lesquelles Jésus met en garde les disciples ne doivent donc pas être lues comme un triste présage de malheur mais doivent être comprises comme un grand enseignement à travers lequel tout croyant peut prendre pleinement conscience de ce que signifie vraiment être disciples du Seigneur. Ce qui attend le chrétien de toute époque et en tout lieu n'est donc pas le consensus des foules ou les applaudissements du monde, mais c'est souvent exactement le contraire. « Si l'on m'a persécuté, on vous persécutera », nous a dit Jésus. Ces paroles ne nous décourageront pourtant jamais, parce que le Seigneur nous donne toujours sa grâce, y compris dans les moments sombres, et la persécution n'est jamais un fait stérile, parce qu'à travers elle se manifeste toujours la puissance de l'Esprit Saint qui donne la force du témoignage. Le

fil de Dieu prépare ces pauvres hommes de Galilée à une grande mission. En effet, s'il est vrai que tous ceux qui sont des disciples du Christ seront haïs par le « monde », il est aussi vrai que c'est uniquement à travers cette persécution que pourra se manifester la puissance de l'Esprit Saint, qui saura les guider dans leur témoignage. *Les Actes des Apôtres* sont impressionnants lorsque, justement au début de la prédication, Luc souligne : « *ibant gaudentes apostoli* », les apôtres repartaient tout joyeux. De quoi se réjouissaient-ils si on les avait frappés, flagellés, jetés en prison ?! De quoi se réjouissaient-ils ? D'avoir pu souffrir de quelque chose à cause du nom de Jésus. Que ce soit la raison de notre joie aussi, si nous avons à souffrir de quelque chose. Nous sommes dans la joie parce que nous souffrons pour Jésus.

Jésus ne se limite donc pas à prédire la haine du monde mais il indique ses raisons les plus profondes. Le monde hait les disciples pour une raison très simple : parce qu'ils n'appartiennent pas au monde, mais au Christ. La haine du monde n'est donc pas tellement un facteur de scandale mais, au contraire, un signe incontournable d'appartenance au Christ. La persécution est inévitablement le signe du fait que les fidèles sont lumière dans le Seigneur. Et tant qu'il y aura des hommes et des femmes persécutés, le monde verra la lumière du Seigneur. Nous appartenons au Christ et le Christ a racheté ce monde par son sacrifice et par son amour éternel pour tous les hommes. La persécution fait partie intégrante de l'histoire du salut : c'est le chemin de la croix qui s'incarne dans l'existence quotidienne de chacun. Si elle est acceptée avec amour, elle est source de salut pour tous.

Le jubilé de la miséricorde proclamé par François nous rappelle cela aussi ; c'est une occasion unique pour soigner « les blessures de tant de frères et sœurs privés de dignité » et pour « voir les misères du monde », comme nous l'a dit le Pape. L'homme moderne semble en effet être tombé dans une sorte de marais de l'âme dont il n'arrive plus à se relever ni ne peut sortir tout seul. Les attentats terroristes d'une part et le drame des réfugiés de l'autre sont les deux revers d'une même médaille : ils représentent ce marais de haine et d'indifférence dans lequel l'homme moderne s'est embourbé.

C'est justement là, dans ce tournant très sensible de l'histoire, que s'insère l'action de la miséricorde qui apporte le salut. En effet, la miséricorde de Dieu n'est ni une mièvrerie pour chrétiens de salon ni un terme qui évoque d'anciens rites dévotionnels. Au contraire, la miséricorde est le témoignage vital de la présence de Dieu dans la vie des hommes. Un témoignage qui se présente comme une inclination pour l'accueil et le pardon et qui nous montre sans le moindre équivoque quel est le chemin de l'amour chrétien. La miséricorde est, en fin de compte, la voie de la grâce qui arrive de Dieu aux hommes. C'est un fait extraordinaire mais actuel pour l'homme d'aujourd'hui.

Très chers frères et sœurs, en 1998, sur la Place Saint-Pierre, don Giussani a affirmé (je m'en souviens comme si cela se produisait à l'instant même) : « Le vrai protagoniste de l'histoire est le mendiant ». Rappelez-vous ces paroles ! « Qui est ce mendiant ? », s'est demandé don Giussani. Et il a répondu : « Jésus Christ mendiant du cœur de l'homme et le cœur de l'homme mendiant de Jésus Christ ». Je souhaite à vous tous de vivre cette existence pleine qui, pour reprendre les mots du fondateur de votre Fraternité, « en tant qu'idéal ultime s'exprime dans l'*attitude du mendiant* ». Être mendiant du Christ, voilà l'idéal ultime ! Voilà la plus grande provocation pour ce monde – laissez-moi le dire – superficiel et hédoniste. Et c'est notamment parce que le monde est superficiel et hédoniste que, comme nous l'a dit don Giussani, nous voulons être de vrais mendiants du Christ. Ouvrez vos cœurs, ouvrez grandes vos oreilles et enlevez les lunettes du monde de devant vos yeux, parce que ce n'est qu'ainsi qu'il est possible d'entrevoir le visage du Christ, ce seul visage qui, comme le dit le pape François, donne un sens à la persécution et nous donne la force d'être des témoins authentiques de l'amour miséricordieux de Dieu envers l'humanité.

Jésus Christ soit loué.

AVANT LA BÉNÉDICTION

Julián Carrón. Très cher cardinal Bassetti, je souhaite vous remercier au nom de tous mes amis et de nous tous d'avoir accepté de présider cette célébration eucharistique pendant nos exercices justement dans cette année du jubilé de la miséricorde. Merci pour l'attention avec laquelle vous avez toujours suivi notre histoire, depuis le temps où vous étiez le recteur du séminaire de Florence, où beaucoup d'amis ont pu profiter de votre amitié et de votre compagnie, et pour la manière dont vous vous occupez de nous maintenant, dans votre proximité avec le pape François. Je veux également vous remercier parce que votre présence ici est pour nous un signe de cette miséricorde que le Seigneur a toujours envers nous, lui qui se penche sur notre besoin. Merci, très cher ami !

Cardinal Bassetti. Très cher père Julián, ce matin j'ai suivi avec un regard plein de tendresse cette très belle famille que le Seigneur a voulu confier à tes soins en particulier, par l'intermédiaire de l'Église ; j'ai aussi reconnu plusieurs prêtres, à partir de ceux du séminaire de Florence, puis ceux de Massa Marittima, d'Arezzo et enfin de Pérouse. J'ai donc été un prêtre itinérant ou pour être exact, un évêque itinérant, avec toujours un sac-à-dos sur les épaules, suivant ce que le Pape me demandait, c'est pourquoi je connais aussi plusieurs d'entre eux. Pour ces raisons, mon cœur se remplit vraiment d'une grande tendresse.

Je sens aussi une certaine paternité envers vous tous, dont le père Julián n'est absolument pas jaloux, selon ce qu'il a dit, n'est-ce pas ?

Carrón. Absolument pas !

Cardinal Bassetti. À une autre occasion, je vous raconterai certaines confidences que don Giussani m'a faites, mais ce n'est pas le moment maintenant.

Je conclus, pour toutes les raisons que nous avons soulignées et aussi pour tout ce que j'ai entendu de cette très belle méditation, qui a été pour moi un véritable moment de contemplation. Vous savez, la vie d'un évêque se déroule toujours au milieu de tant de difficultés de toute sorte et le fait d'être ici, assis, de bien voir le visage du père Carrón, parce qu'il était vraiment en face de moi, et d'écouter ses paroles, cela m'a mis du baume au cœur. Pour cela, je vous remercie aussi. En considérant toutes ces raisons, ce sont ces paroles de Jésus qui me viennent à l'esprit, celles qu'il dit à ses disciples après les avoir appelés et établis, quand il leur dit : « Allez, portez du fruit, et que votre fruit demeure. » Chers enfants, puissiez-vous vraiment porter dans l'Église et dans le monde tous ces fruits que le Seigneur s'attend de chacun et de chacune de vous !

C'est avec ces sentiments que je vous accorde ma bénédiction.

* * *

Regina Coeli

Samedi 30 avril, l'après-midi

À l'entrée et à la sortie :

Wolfgang Amadeus Mozart, Concerto pour piano et orchestre n° 23 en la majeur, KV 488

Maria Youdina, piano

Aleksandr Gauk - Orchestre symphonique de la Radio d'État de l'URSS

Enregistrement 1948

Vista Vera, Moscou 2005

■ SECONDE MÉDITATION

Julián Carrón

« *Oui, Seigneur, tu sais que tu es l'objet de ma sympathie suprême* »

En Jésus s'est révélé ce que signifie que Dieu est miséricorde, comme nous l'avons vu ce matin. C'est une nouveauté si inouïe qu'elle paraît injuste ; elle dépasse toute imagination, ce qui la rend bouleversante. Le Christ est l'apogée de la miséricorde, de ce style divin dont parle Benoît XVI et que le pape François nous a rappelé dans son grand discours à Florence, se référant à la fresque *Ecce homo* dans la cathédrale de la ville : « En regardant son visage, que voyons-nous ? Tout d'abord, le visage d'un Dieu "vidé", d'un Dieu qui a revêtu la condition de serviteur, humilié et obéissant jusqu'à la mort (cf. *Ph 2, 7*). »¹¹⁸ Dans ce dépouillement de tout pouvoir se révèle ce dont parlait Benoît XVI, à savoir que le style divin est « ne pas écraser par la puissance extérieure, mais donner la liberté, donner et susciter l'amour. »¹¹⁹

On pourrait penser que tout s'arrête là. Cependant, comme nous l'avons dit hier en suivant Benoît XVI, il reste encore à vérifier si cette révélation de la miséricorde selon le style divin, dépouillé de tout pouvoir, a eu (et a) vraiment une incidence sur le moi. Sinon, Dieu ne pourrait pas se justifier face au cœur humain. En effet, le but que Dieu poursuit constamment tout au long de l'histoire est de susciter un homme qui l'aime librement. « À cette liberté [...] j'ai tout sacrifié, dit Dieu. / À ce goût que j'ai d'être aimé par des hommes libres, / Librement. »¹²⁰ C'était la promesse de la « Nouvelle Alliance » annoncée par les prophètes.

¹¹⁸ François, *Discours à la rencontre avec les participants au V^e congrès de l'Église italienne*, Florence, 10 novembre 2015.

¹¹⁹ Benoît XVI, *Jésus de Nazareth. De l'entrée à Jérusalem à la Résurrection*, op. cit., p. 311.

¹²⁰ C. Péguy, *Le mystère des saints innocents*, dans *Œuvres Poétiques complètes*, op. cit., p. 739.

Voilà alors la question : la tentative de Dieu a-t-elle réussi ? Dieu a-t-il réussi, en Jésus, à susciter cet amour, cette liberté, cette adhésion ? Lui a-t-il été possible de susciter un moi libre, capable de le reconnaître ? En d'autres termes, Dieu s'est-il justifié devant la raison et le cœur de l'homme ? Si nous pouvons répondre oui, si sa tentative a réussi, alors, il y a un espoir que cela se réalise en nous aussi : nous ne serons pas condamnés à être à la merci de nous-mêmes, de la précarité de nos envies et de notre impuissance.

1. Le « oui » de Pierre

« La chose la plus grande que Dieu nous a fait connaître dans notre histoire pendant ces vingt dernières années, c'est le oui de saint Pierre »,¹²¹ disait don Giussani en 1995. En effet, les pages sur le « oui » de Pierre figurent parmi les plus originales et spectaculaires qu'il nous a laissées. Mais, en même temps, elles comptent parmi ses pages les moins comprises, tant elles sont bouleversantes, tant elles nous dépassent de tous côtés. Il faut nous laisser saisir par son témoignage, par son style, afin d'expérimenter leur sens dans nos entrailles et de les comprendre, parce que l'expérience seule fait comprendre, et non des réflexions détachées de la réalité.

Don Giussani nous surprend dès la première phrase : « Le vingt et unième chapitre de l'Évangile de saint Jean est la présentation fascinante du surgissement historique de cette éthique nouvelle. L'épisode raconté est la clé de voûte de la conception chrétienne de l'homme, de sa moralité, de son rapport avec Dieu, avec la vie, avec le monde. »¹²²

Cherchons à saisir toute la portée révolutionnaire de cet *incipit* de don Giussani : la clé de voûte de la conception chrétienne de l'homme, c'est-à-dire d'une conception plus compréhensive et plus correspondante de l'homme, de sa moralité, de son rapport avec Dieu, est un fait dans l'histoire. Autrement dit, la clé de voûte d'un regard enfin à la hauteur de nous-mêmes et des autres n'est pas une leçon d'anthropologie chrétienne, mais une histoire précise, sans laquelle je ne comprendrais même pas l'anthropologie. Ce que nous considérons presque comme insignifiant, selon la mentalité commune, parce que ce n'est pas possible de le reproduire par nos efforts (une histoire particulière ne peut pas se traduire en « modèle » et ne peut donc pas être répétée selon la méthode scientifique), ce qui nous semble trop fragile pour lutter contre les idéologies

¹²¹ Notes d'une rencontre de la Diaconie de CL Espagne avec don Giussani, Milan, 15 mai 1995, conservées au Secrétariat général de CL, Milan.

¹²² L. Giussani, S. Alberto, J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 105.

qui réduisent l'homme et que nous sommes donc tentés de laisser de côté, est pour don Giussani la clé de voûte de tout. Comme le dit Jésus lui-même : « La pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs est devenue la pierre d'angle ».¹²³

Si nous voulons le comprendre jusqu'au bout, nous sommes forcés de revenir à la manière dont cette intelligence nouvelle et cette moralité nouvelle sont entrées dans le monde. En ce sens, la valeur de méthode que don Giussani attribue aux récits des Évangiles, dont il écoute constamment les enseignements et dont il ne cesse jamais d'apprendre, n'en finit pas de nous surprendre. Quant à nous, lorsque nous les lisons pour la deuxième fois, nous croyons déjà les connaître ! Si nous ne voulons pas répéter notre erreur, essayons de suivre don Giussani qui s'identifie avec le récit de l'Évangile ; ne traitons pas ce que nous allons entendre comme quelque chose de « déjà su », mais laissons-nous toucher par chaque détail comme si nous l'écoutions pour la première fois.

« À l'aube, les disciples rentraient bredouilles d'une rude nuit sur le lac. En s'approchant de la rive, ils aperçoivent sur la plage une silhouette en train de s'activer pour allumer le feu. Ils découvriront ensuite sur le feu les poissons pêchés pour eux, pour assouvir leur faim matinale. Soudain, Jean dit à Pierre : "Mais c'est le Seigneur !" Les yeux des disciples s'ouvrent enfin et Pierre se jette à l'eau, tout habillé, et atteint le premier la rive. Les autres suivent. Ils se placent en cercle en silence, personne ne parle parce que tous savent qu'il est le Seigneur. Allongés pour manger, ils échangent quelques mots entre eux mais ils sont tous intimidés par la présence exceptionnelle de Jésus, Jésus ressuscité, qui leur était déjà apparu en plusieurs circonstances. Simon, que ses nombreuses erreurs avaient rendu le plus humble de tous, est aussi étendu par terre devant la nourriture préparée par le Maître. Il regarde à la dérobée qui est assis à côté de lui et découvre avec stupeur et frisson que c'est Jésus lui-même. Il détourne de lui son regard et demeure coi et très embarrassé. Mais Jésus lui adresse la parole. Pierre pense dans son cœur : "Mon Dieu, mon Dieu, comme je mérite ses reproches ! Il va me demander : 'Pourquoi m'as-tu trahi ?'" La trahison avait été la dernière grosse erreur de Pierre ». Mais, nous le savons tous, lorsque nous commettons une grosse erreur, c'est comme si toutes les autres erreurs du passé revenaient aussi à la surface. C'est la même chose pour Pierre, parce que toute sa vie « avait été mouvementée [...] à cause de son tempérament impétueux, de son emphase instinctive, de son exubérance sans borne. Il se voyait uniquement à la lumière de ses défauts. Cette trahison avait fait apparaître en lui avec netteté toutes ses autres fautes, ainsi que le sentiment pitoyable de ne rien valoir à cause de sa faiblesse. "Simon..." (Qui sait quel frisson a dû le parcourir pendant que cette parole était prononcée à son oreille et lui touchait le

¹²³ *Mc* 12, 10.

cœur !), “Simon...” (Il a certainement tourné peu à peu son visage vers Jésus), “M’aimes-tu ?”. Qui n’aurait été surpris par une telle question ? Qui aurait pu s’attendre à ces paroles ? Pierre était un homme de quarante ou cinquante ans, avec une famille et des enfants ; il est pourtant comme un enfant devant le mystère de ce compagnon rencontré par hasard ! Imaginons à quel point il se sera senti transpercé par ce regard qui le connaissait dans tous ses aspects. “Tu t’appelleras Céphas” : son caractère rude était identique à ce mot, “pierre”, et la dernière de ses pensées était d’imaginer ce que le mystère de Dieu et de cet Homme, Fils de Dieu, voulait faire de cette pierre. Dès leur première rencontre, il avait envahi toute son âme et tout son cœur. » Quelle puissance a eu cette première rencontre de Pierre avec Jésus : elle a décidé de sa vie ! « C’est avec cette présence dans le cœur et la mémoire continue de lui [que Pierre] regardait sa femme et ses enfants, ses compagnons de travail, ses amis et les étrangers, tel individu ou telle foule, qu’il pensait ou s’endormait. Cet homme était devenu pour lui une immense et considérable révélation qui restait encore à éclaircir. »¹²⁴

Don Giussani ne cesse de revivre cette scène : « “Simon, m’aimes-tu ?” – “Oui, Seigneur, je t’aime.” » Comment est-ce possible, « comment pouvait-il le dire, après tout ce qu’il avait fait », avec toutes les erreurs qui lui venaient à l’esprit ? « Ce “oui” était l’affirmation de la reconnaissance d’une excellence suprême, d’une excellence incontestable et d’une sympathie qui emportait toutes les autres. Tout était rassemblé dans cet échange de regard, la cohérence ou l’incohérence passaient au second plan, derrière cette fidélité qu’il percevait comme la chair de sa chair, derrière la forme de vie que cette rencontre avait façonnée. »¹²⁵ Sympathie n’est pas un terme que nous nous attendons à trouver quand on parle de morale, d’autant plus si ce mot fait passer au second plan le problème de la cohérence et de l’incohérence, qui nous afflige tant. Mais quiconque en a fait l’expérience peut le comprendre : une présence comme celle de Jésus, une sympathie comme celle que Jésus suscite, l’emportent sur tous les méfaits que l’on peut avoir commis.

« De fait, poursuit don Giussani, il n’y eut aucun reproche. » Simplement, Jésus lui adressa à nouveau cette question : « “Simon, m’aimes-tu ?” Pierre répond à nouveau, non pas indécis, mais craintif et tremblant : “Oui, je t’aime.” Mais la troisième fois, la troisième fois que Jésus lui pose la question, il doit demander confirmation à Jésus lui-même : “Oui, Seigneur, tu sais que je t’aime. Vers toi va toute ma préférence d’homme, toute la préférence de mon âme,

¹²⁴ L. Giussani, S. Alberto, J. Prades, *Engendrer des traces dans l’histoire du monde*, op. cit., p. 105-107.

¹²⁵ *Ibidem*, p. 107.

toute la préférence de mon cœur. Tu es l'extrême préférence de la vie et l'excellence suprême des choses. Je ne sais pas, je ne sais pas comment c'est possible, je ne sais ni le dire, ni comment cela se fait, mais malgré tout ce que je peux faire encore [maintenant, en ce moment], je t'aime." »¹²⁶

Comme nous le voyons, en Simon domine cette sympathie, cette préférence dont il est lui-même le premier émerveillé : « Je ne sais pas comment », il ne s'explique pas comment c'est possible, mais il ne peut que la découvrir en lui-même comme quelque chose de plus déterminant que toutes les erreurs commises.

On reconnaît le génie de don Giussani dans la simplicité avec laquelle il se laisse instruire par ce récit, sans réduire le « oui » de Pierre à un simple choc sentimental, à un moment émouvant, lyrique et touchant, mais en saisissant la portée de sa fécondité, sa portée génératrice, fondatrice d'une vie nouvelle : « Ce "oui" est la source de la moralité, le premier souffle de moralité sur le désert aride de l'instinct et de la pure réaction. La moralité enfonce ses racines dans le "oui" de Simon et ce "oui" ne peut s'enraciner dans la terre de l'homme que par une Présence dominante, comprise, acceptée, embrassée, servie avec tout l'élan du cœur qui ne peut que de cette façon redevenir celui d'un enfant. Sans la Présence il n'y a pas de geste moral, il n'y a pas de moralité. »¹²⁷

Une phrase comme celle-ci suffirait à démonter des traités entiers de morale et tant de stratégies qui nous paraissent plus intelligentes. Ce qui peut prendre racine en nous, ce qui peut prendre pied dans le tréfonds de notre être n'est pas une loi ou un précepte, un discours ou une leçon mais uniquement une Présence, selon don Giussani, « une Présence dominante, comprise, acceptée ». ¹²⁸ C'est libérateur. Sans cette Présence, le « oui » (et donc la moralité) ne peut pas prendre racine dans la terre de notre cœur. Il est inutile de nous plaindre. Ce n'est pas possible, malgré tous nos efforts : le « oui » ne peut prendre racine que grâce à cette Présence dominante. « Sans la Présence il n'y a pas de geste moral ». Le Christ lui-même l'avait dit : « En dehors de moi, vous ne pouvez rien faire ». ¹²⁹ Il a fallu que la miséricorde de Dieu se fasse chair, présence, présence charnelle, historique, pour pouvoir entraîner l'homme tout entier, pour que ce « oui » prenne racine dans le cœur de l'homme.

Quelle est la particularité de cette Présence, pour susciter ce « oui » et donc la moralité nouvelle ?

¹²⁶ *Ibidem*, p. 107-108.

¹²⁷ *Ibidem*, p. 108.

¹²⁸ *Ibid.*

¹²⁹ *Jn* 15, 5.

« Cet homme, Jésus, a une caractéristique humaine très simple : c'est un homme duquel émane une *sympathie* humaine » qui ne pourra jamais être suscitée par une loi, une leçon ou une liste de choses à faire. C'est une sympathie humaine suscitée par cette chair. Et « la moralité, c'est-à-dire la victoire sur le nihilisme », sur la dissolution, sur le fait de devenir un électron libre, « ce n'est pas de ne pas se tromper, de ne pas commettre d'erreurs, mais, tout en commettant des erreurs, tous en se trompant, de dire en fin de compte : "Simon, m'aimes-tu ?" – "Oui, Seigneur, je t'aime." » Je peux me tromper mille fois, et pourtant : « Je suis partant ; je cède à la sympathie humaine qui émane de toi, Jésus de Nazareth, je suis partant. Et dans cette sympathie qui émane de toi, j'apprends, j'apprends à vivre, j'apprends à être un homme. La moralité est quelque chose de très simple : c'est céder à une sympathie, à une sympathie humaine. Humaine comme la sympathie qu'une mère éprouve pour son enfant et que l'enfant éprouve pour sa mère. » Le problème n'est pas que l'enfant ne fasse pas de bêtises (ce serait impossible) : pour qu'il apprenne à vivre, il suffit que la sympathie de sa mère l'attire et fasse émerger toute sa sympathie à lui. La sympathie d'une mère est viscérale, comme la sympathie de cet homme envers Pierre. « Jésus a cette sympathie humaine pour toi, pour moi ; et moi, bien que je me trompe, je dis : "Oui, Seigneur, j'accepte cette sympathie." Cette dernière affirmation est l'ultime possibilité de vaincre le nihilisme que nous "attrapons" comme une maladie au contact de la société dans laquelle nous vivons. Je tiens », poursuit don Giussani, « à ce que vous restiez sur ce que j'ai dit pour finir, à savoir que la moralité (le fait de répondre "oui" au Christ qui me demande : "M'aimes-tu ?") a une origine très simple, qui est la simplicité d'accepter une sympathie. Et le fait d'accepter une sympathie a une origine très simple, qui est de *regarder* : un regard vers le Christ. »¹³⁰

Comme s'il était frappé par la nouveauté de ce qu'il dit par rapport à l'opinion dominante, comme s'il percevait notre bouleversement face à ces paroles, Giussani fait émerger la question qui agite tant chacun de nous : « Mais pourquoi le "oui" de Simon à Jésus est-il la source de la moralité ? Les critères de cohérence et d'incohérence ne viennent-ils pas d'abord ? Pierre en avait fait de belles ». Il n'est pas question de s'imaginer la réalité différemment de ce qu'elle est. Oui, « Pierre en avait fait de belles, bien qu'il vécût une amitié suprême avec le Christ. » Pour nous, ces deux aspects sont presque incompatibles, nous n'arrivons pas à les considérer ensemble. Et pourtant (quelle libération de l'entendre !), Pierre était surpris de découvrir qu'il tendait vers le Christ, « il avait compris que tout en lui tendait vers le Christ, que tout se rassemblait dans

¹³⁰ L. Giussani, « La virtù dell'amicizia o : dell'amicizia di Cristo » [La vertu de l'amitié, ou : de l'amitié du Christ, *ndt*], *Tracce-Litterae Communionis*, n° 4, avril 1996, p. IV-V.

ces yeux, dans ce visage et dans ce cœur. Ni les péchés passés, ni sa probable incohérence future ne pouvaient constituer une objection : le Christ était le lieu et la source de son espérance. On aurait pu lui objecter ce qu'il avait fait ou ce qu'il aurait pu faire mais le Christ demeurait, à travers le brouillard de ces objections, la source lumineuse de son espérance. Pierre l'estimait par-dessus toute chose dès le premier instant où il s'était senti fixé et regardé par lui : il l'aimait pour cela. »¹³¹ C'est ce qui est arrivé à Marie Madeleine. Comprenez-vous pourquoi elle le cherchait jour et nuit ? Non pas par devoir, mais parce qu'elle ne pouvait pas se passer de le chercher jour et nuit.

« “Oui, Seigneur, tu sais que tu es l'objet de ma sympathie suprême et de mon estime suprême” : c'est ainsi que naît la moralité [du rapport avec le Christ]. Cependant l'expression est très générique : “Oui, je t'aime” ; mais elle est tout aussi générique que génératrice d'une forme de vie différente. »¹³² Avez-vous jamais eu besoin de lire ces lignes pour arriver à vous regarder vous-mêmes ? Je vous l'avoue, je crois n'avoir jamais rien lu plus souvent que ces pages : pour me regarder, pour pouvoir m'accepter, pour pouvoir me regarder comme il me regarde, pour pouvoir surprendre cette sympathie qui entraîne tout. Nous ne remercierons jamais assez don Giussani de pouvoir nous regarder ainsi, quoi que nous ayons fait, en revenant sans cesse sur ces pages pour redécouvrir ce qui nous permet de nous regarder de cette manière.

Avec une attention unique à notre égard, pour ne rien exclure, pour éviter que le « oui » de Pierre devienne pour nous un piège, une mesure étouffante, don Giussani se pose la question que le moralisme qui nous habite nous pousserait à poser : « Le “oui” de Pierre s'est-il traduit automatiquement en cohérence ? » Réponse : « Pas du tout ! Je refuse de penser une chose pareille ! Ce “oui” tient, résiste, et tire son ultime et mystérieuse consistance de son lien avec cette présence, avec la force d'attraction et l'humanité de cette présence » ;¹³³ ce “oui” a une telle consistance qu'il déconcerte ceux qui exigent un compte-rendu d'eux-mêmes et des autres ; il est bien plus consistant que n'importe quel bilan.

Alors ? Si ce « oui » ne nous protège pas de la possibilité de nous tromper, comment faire face à nos erreurs prévisibles ? Don Giussani citait souvent, à ce propos, une phrase de la Première lettre de saint Jean : « Quiconque met en lui

¹³¹ L. Giussani, S. Alberto, J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 108-109.

¹³² *Ibid.*

¹³³ Notes d'une rencontre de la Diaconie de CL Espagne avec don Giussani, Milan, 15 mai 1995, conservées au Secrétariat général de CL, Milan.

une telle espérance se rend pur comme lui-même est pur. »¹³⁴ Que signifie-t-elle ? Que « notre espérance réside dans le Christ, dans cette Présence que nous ne pouvons plus arracher (du moins totalement) de la terre de notre cœur, aussi distraits et oublieux que nous soyons, car il demeure par la tradition à travers laquelle il nous rejoint. » Le Christ est une présence que nous n'arrivons plus à déraciner de notre terre, de la terre de notre cœur. « Je peux ainsi espérer en lui avant d'avoir comptabilisé mes erreurs et mes vertus. Le calcul numérique n'a plus de place ici. Le calcul n'entre pas dans la sphère de ma relation au Christ, pas plus que le poids mesuré ou mesurable, ni tout le mal potentiel en moi qui pourrait se réaliser dans l'avenir. Rien ne peut usurper la prééminence, aux yeux du Seigneur, de ce "oui" de Pierre que je redis. De ce "oui" surgit un flot du plus profond de nous-mêmes, qui jaillit du cœur et enivre toute la personne, pour la faire agir, lui faire désirer agir de façon plus juste : cela provoque un élan nouveau, un nouveau dynamisme qui fait naître la fleur du désir de la justice, de l'amour vrai et authentique, de la capacité de gratuité. Le déclenchement de l'action ne provient pas de l'analyse de ce que l'on voit mais de l'affection pour ce que le cœur attend ; ainsi, la perfection » – attention, la perfection – « n'est pas l'accomplissement de lois mais l'adhésion à une Présence. »¹³⁵

Il est évident que le pardon ne fait pas naître le désir de se tromper encore. Seul celui qui n'a jamais été pardonné peut penser ainsi : « Puisque j'ai été pardonné, je continue à le faire ». On peut le faire, mais on ne le désire pas vraiment. Ce que l'on découvre en soi, c'est plutôt le désir d'agir de manière plus juste. « Seul l'homme qui vit cette espérance dans le Christ peut perdurer toute sa vie dans l'ascèse et dans l'effort vers le bien. Même lorsqu'il vit de manière contradictoire, il ne cesse pas de désirer le bien. L'espérance l'emporte toujours, elle a toujours le dernier mot sur soi-même, sur la journée écoulée, sur ce que l'on fait, que l'on a fait ou que l'on fera. L'homme qui vit cette espérance dans le Christ reste toujours dans l'ascèse. La moralité est une tension continue vers le "parfait" qui naît d'un évènement dans lequel est inscrit le rapport avec le divin, avec le Mystère. »¹³⁶

La moralité chrétienne n'est donc absolument pas une manière de cautionner nos erreurs. Mais elle ne signifie pas non plus nous laisser étouffer par nos erreurs, comme le dit don Giussani : « Le calcul n'entre pas dans la sphère de ma relation au Christ », il n'a aucune importance. La moralité chrétienne est une tension qui naît de l'émerveillement pour l'amour du Christ.

¹³⁴ 1 Jn 3, 3.

¹³⁵ L. Giussani, S. Alberto, J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 109-110.

¹³⁶ *Ibidem*, p. 110.

Mais, se demande encore don Giussani, quelle est la raison véritable du « oui » de Simon au Christ ? « Pourquoi ce “oui” [dit à Jésus] surpasse-t-il l'énumération de toutes les erreurs commises et la liste de toutes les erreurs futures que notre faiblesse rend possibles ? Pourquoi ce “oui” est-il plus décisif et plus grand que toute la responsabilité morale engagée dans les événements particuliers et concrets ? La réponse à cette question révèle la substance ultime de l'Envoyé du Père. Le Christ est “l'envoyé” du Père, il est Celui qui révèle le Père aux hommes et au monde. “La vie éternelle c'est qu'ils te connaissent, toi le seul véritable Dieu, et ton envoyé Jésus Christ.” La chose la plus importante est “qu'ils te connaissent”, qu'ils t'aiment, parce que tu es le sens de la vie. “Oui, je t'aime” a dit Pierre. La raison de ce “oui” est que Pierre a pressenti, à travers le regard du Christ posé sur lui dès la première fois et tant de fois durant les jours et les années suivantes, qui était Dieu, qui était Yahvé, le vrai Yahvé : *miséricorde*. » Voilà ce que Pierre a vu et ce dont il a fait l'expérience : « En Jésus, le rapport de Dieu avec sa créature se révèle comme amour et donc comme miséricorde. La miséricorde est la position du Mystère devant n'importe quelle erreur, oubli ou faiblesse de l'homme. Devant les fautes de l'homme, Dieu répond en l'aimant. Voilà ce qu'a compris Simon et qui a fait naître son “oui, je t'aime”. »¹³⁷

J'ai toujours été frappé par l'histoire de cet homme qui est allé se confesser à don Giussani, à l'époque où celui-ci était un jeune prêtre dans une paroisse de Milan : « Un homme entre dans le confessionnal ; il reste debout, il ne parle pas. Alors je le regarde. Lui, provoqué par mon geste, me dit : “J'ai tué”. Je ne sais pas comment, je lui ai dit : “Combien de fois ?”. Il a senti qu'il pourrait me dire “mille fois” et que j'aurais la même attitude à son encontre que s'il répondait “une fois”. Il a fondu en larmes et s'est penché pour m'embrasser en pleurant : il avait eu l'intuition du pardon. »¹³⁸ Quelle conscience devait-il avoir, depuis sa jeunesse, de la nouveauté qui était entrée dans l'histoire avec le Christ, pour réagir ainsi face à un assassin ! Il n'y avait rien à justifier. Il n'est pas nécessaire de nous justifier mais, comme don Giussani, nous pouvons tout regarder, tout reconnaître, parce qu'il y a un regard, une capacité à pardonner, une miséricorde qui dépasse toute mesure. Ceux qui nient ce qu'ils ont fait peuvent se bercer de l'illusion de résoudre le problème (même un meurtre !). Mais le problème reste, même si on se le cache à soi-même. Heureusement que tu es là, ô Christ, et que tu t'es révélé comme miséricorde, parce qu'autrement nous devrions porter le poids terrible de nos fautes.

¹³⁷ *Ibidem*, p. 110-111.

¹³⁸ L. Giussani, *L'autocoscienza del cosmo* [L'autoconscience du cosmos, *ndt*], BUR, Milan 2000, p. 63.

« Le sens du monde et de l'histoire est la miséricorde du Christ, Fils du Père, envoyé du Père afin de mourir pour nous. Dans le drame de Milosz, Miguel Mañara venait tous les jours gémir sur ses péchés passés. À la fin, l'Abbé s'impatiente et lui répond : "Cesse ces pleurs de petite fille. Tout cela n'a jamais existé". Comment peut-il dire "cela n'a jamais existé" ? Miguel avait assassiné, violé et été injuste... "Tout cela n'a jamais existé. Lui seul est." Lui, Jésus, il s'adresse à nous, il se fait "rencontre" pour nous et nous demande une seule chose : non pas : "Qu'as-tu fait ?", mais : "M'aimes-tu ?". L'aimer par-dessus toute chose ne signifie donc pas que je n'ai pas commis de péché ou que je ne pécherai pas demain. Comme c'est étonnant ! Cette miséricorde doit être une puissance infinie pour réussir à nous faire changer et trouver la joie dans ce monde terrestre, dans l'espace et le temps donné à chacun pour un certain nombre d'années. En effet, l'homme est rempli de joie à l'annonce de cette miséricorde : quelle que soit la faiblesse humaine, Jésus est miséricorde. "Tu t'es penché sur nos blessures et tu nous as guéris, dit une *Préface* de la Liturgie ambrosienne, en nous donnant un remède plus fort que nos plaies, une miséricorde plus grande que notre faute. Ainsi, le péché même, par vertu de ton invincible amour, a servi à nous élever à la vie divine." »¹³⁹

C'est ce que nous a dit le pape François le 7 mars 2015. La morale chrétienne naît de là : « C'est grâce à cette étroite de miséricorde que vient l'envie de répondre et de changer, et que peut en découler une vie différente. La morale chrétienne n'est pas l'effort titanesque, volontariste, de celui qui décide d'être cohérent et qui y parvient, une sorte de défi solitaire face au monde. Non. Cela n'est pas la morale chrétienne, c'est autre chose. La morale chrétienne est la réponse, la réponse émue face à une miséricorde surprenante, imprévisible, voire "injuste" d'après les critères humains, de quelqu'un qui me connaît, qui connaît mes trahisons et qui m'aime quand même, m'estime, m'embrasse, m'appelle à nouveau, place de l'espoir en moi, attend des choses de moi. »¹⁴⁰

Dans le même sens, don Giussani souligne que le début de la moralité humaine (*d'une moralité pleinement humaine*) est un acte d'amour et non une loi ou le sens du devoir. « Le "oui" de Simon à Jésus ne peut être considéré comme le fruit d'un sentiment [auquel nous le réduisons parfois], mais il est le commencement d'un chemin moral qui s'ouvre grâce à ce "oui" ou ne s'ouvre pas. Le commencement d'une morale humaine ne peut pas être l'analyse des phénomènes qui remplissent l'existence du "moi" ni celle des comportements

¹³⁹ L. Giussani, S. Alberto, J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 111-112.

¹⁴⁰ François, *Discours au mouvement Communion et Libération*, Place Saint-Pierre, 7 mars 2015.

humains en vue d'un bien commun. » Il ne faudrait pas sauter la moindre ligne. « Cela conduit à une morale abstraite et laïque et non à une morale humaine. »¹⁴¹ Si nous ne le reconnaissons pas, nous ferons passer pour morale chrétienne ce qui n'est en réalité qu'une morale laïque abstraite, alors que le commencement d'une « morale humaine » est un acte d'amour. « La vie de l'homme consiste dans l'affection qui la soutient principalement et dans laquelle elle trouve sa plus grande satisfaction »,¹⁴² ce qui est la manière par laquelle le Christ se justifie devant nous. La plus grande satisfaction, en effet, est une correspondance avec les exigences du cœur. C'est seulement parce que je trouve dans le Christ la plus grande satisfaction que surgit en moi (en moi ! En chacun de nous !) une affection pour lui qui peut soutenir la vie toute entière. « Le commencement d'une moralité humaine est un acte d'amour. Voilà pour quoi une présence est nécessaire, la présence de quelqu'un qui touche notre personne, qui rassemble toutes nos forces et les sollicite en les attirant vers un bien inconnu et pourtant désiré et attendu : ce bien qui est Mystère. »¹⁴³ Sans cette Présence, nous n'arriverions pas à être unis en nous-mêmes. « Le Christ m'attire tout entier, tant il est beau ! »¹⁴⁴ Le Christ attire chaque parcelle de moi, il m'attire tout entier.

« Le dialogue entre Jésus et Pierre se termine de façon étrange. Pierre est prêt à suivre Jésus mais reste préoccupé par le plus jeune, Jean, qui était pour lui comme un fils : “En le voyant, Pierre dit à Jésus : ‘Et lui, Seigneur ?’ Jésus lui répondit : ‘S’il me plaît qu’il demeure jusqu’à ce que je vienne, que t’importe ? Toi, suis-moi.’” Ce “oui” est adressé à une Présence qui dit : “Suis-moi [c’est tout !] et abandonne ta propre vie” [dans mes mains]. “Jesu, tibi vivo, Jesu tibi morior, Jesu sive vivo sive morior, tuus sum.” Que tu vives ou que tu meures, tu m’appartiens. Je t’ai créé. Je suis ton destin. Je suis le sens de ta vie et du monde. »¹⁴⁵ Rien d’autre ne nous satisfait comme lui.

La conscience qu’a don Giussani de ce qui meut l’homme au plus profond de lui-même est impressionnante. Loin de ce que nous considérons à tort comme du « réalisme », seule une présence est capable de saisir le plus profond de nous-mêmes au point de le mettre en mouvement et de lui faire désirer chan-

¹⁴¹ L. Giussani S. Alberto J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 113-114.

¹⁴² Saint Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, II-II, q. 179, a. 1 conclusion.

¹⁴³ L. Giussani, S. Alberto, J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 114.

¹⁴⁴ Jacopone da Todi, « Como l'anima se lamenta con Dio de la carità superardente in lei infusa » [Comment l'âme se plaint à Dieu de la charité très ardente qui a été infusée en elle, *ndt*], *Lauda XC*, dans *Le Laude*, Libreria Editrice Fiorentina, Florence 1989, p. 313.

¹⁴⁵ L. Giussani, S. Alberto, J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 114.

ger. Si cela ne se produit pas, tout le reste n'est que bavardage, on ne fait que balbutier des tentatives inefficaces. Un instant de cet élan, un instant de la sympathie que le Christ suscite vaut plus que toutes les bonnes intentions que nous pouvons avoir ; un instant de préférence viscérale envers le Christ vaut plus que toute autre chose. En effet, sans une Présence dominante que nous pouvons embrasser, le « oui » ne peut pas s'enraciner en nous. Seule la puissante force d'attraction de sa Présence est capable de susciter une sympathie qui l'emporte sur notre cohérence ou notre incohérence, et même sur les calculs numériques. Seule une Présence pleine de miséricorde peut susciter l'amour, qui est le début de la moralité.

Alors, poursuit don Giussani (prêtons attention à ce qui naît d'une histoire particulière), « le protagoniste de la morale est la personne entière, le moi total ». Pas une partie de moi, pas un moi qui dit : « Je fais cela par devoir, mais en fait je voudrais faire autre chose ». Non, le protagoniste de la morale est le moi total. « Or, la personne a comme loi l'amour ; ce mot que nous croyons connaître et dont nous ne pouvons commencer à entrevoir le sens qu'après des années, si nous sommes un peu fidèles à ce qui est originel en nous. La personne a comme loi l'amour. [En effet], saint Jean écrit que "Dieu, l'Être, est amour". L'amour est un jugement provoqué par une Présence connexe au destin. C'est un jugement comme lorsque l'on dit : "Ceci est le Mont Blanc", "Untel est mon grand ami". L'amour est un jugement provoqué par une Présence connexe au destin, que je découvre, que j'entrevois et pressens comme liée à mon destin », à mon accomplissement. « Lorsque Jean et André l'ont vu pour la première fois et se sont entendu dire : "Venez chez moi, venez et voyez", ils sont restés plusieurs heures pour l'écouter parler ; ils ne comprenaient pas mais pressentaient déjà que cette personne était intrinsèquement liée à leur destin. Ils avaient déjà entendu tous ceux qui parlaient en public, ils connaissaient les opinions de chaque parti, mais seul cet Homme était en lien avec leur destin »,¹⁴⁶ correspondait à leur attente. Quelle libération ! L'amour est un jugement qui naît de cette correspondance. Même si je me trompe, je sais bien ce qui me correspond : le Christ. Même si parfois je préfère autre chose, je sais bien où est mon accomplissement. Je t'aime pour cette raison, ô Christ. Je pourrai m'éloigner de toi, mais je ne peux pas te quitter sans me perdre.

Voilà pourquoi « la morale chrétienne est une révolution sur la terre car elle n'est pas une liste de lois mais un amour pour l'être. Quelqu'un peut se tromper mille fois et être à chaque fois pardonné ; étant corrigé, il reprendra son chemin tant que son cœur [attention, c'est la condition !] repart de son "oui". » La morale chrétienne ne va pas de soi, ce n'est pas un automatisme,

¹⁴⁶ *Ibidem*, p. 114-115.

elle ne veut pas dire que tout se vaut, parce qu'elle exige une condition : que le cœur reparte de son « oui ». « L'importance de ce “oui, Seigneur, je t'aime” est la tension de toute la personne investie par la conscience que le Christ est Dieu et par l'amour envers cet Homme qui est venu pour moi. Toute la conscience est alors déterminée par lui ; et je peux me tromper mille fois par jour jusqu'à avoir honte de relever la tête, mais personne ne peut m'enlever cette certitude. Je prie seulement le Seigneur, je prie l'Esprit Saint pour qu'il me change, qu'il fasse de moi un imitateur du Christ et que ma présence devienne davantage comme celle du Christ. [...] On peut me reprocher cent mille erreurs, on peut me déférer au tribunal, le juge peut m'expédier en prison sans jugement, de façon manifestement injuste, sans considérer ce que j'ai fait ou que je n'ai pas fait, mais on ne peut me retirer cet attachement qui fait sursauter continuellement mon désir de bien, qui est l'adhésion à lui. En effet, le vrai bien n'est pas le “bien”, mais l'adhésion à lui [il est le bien] [...], le fait de suivre son visage, sa Présence ; le bien est de porter partout sa Présence, de l'annoncer à tous, pour que cette Présence domine le monde ; la fin du monde arrivera lorsque cette Présence sera évidente pour tous. »¹⁴⁷

Comme cette question est centrale, et sachant que nous avons nous aussi la tête dure, don Giussani nous répète : « La nouvelle morale est un amour et non des règles à suivre. Le mal est d'offenser l'objet de l'amour ou de l'oublier. On peut très facilement, en analysant avec humilité tous les tours et les contours de la vie d'un homme, délimiter ce qui serait le bien et ce qui serait le mal ; on peut facilement faire la liste dans un ordre précis de toutes les erreurs que l'homme peut commettre et établir ainsi un livre de morale. Mais la morale est en moi, qui aime Celui qui m'a créé et qui est ici. S'il n'en était pas ainsi, je ne pourrais utiliser la morale que pour affirmer un avantage personnel et elle serait de toute façon désespérante. Il faudrait lire Pasolini ou Pavese pour le comprendre ; ou plutôt il suffirait de repenser à Judas. »¹⁴⁸

La morale est en moi, qui aime Celui qui m'a créé et qui est ici ; elle est en moi, dans mon moi total. Il est impressionnant de voir avec quelle radicalité Giussani arrive à montrer comment le Christ accomplit la promesse d'une Nouvelle Alliance annoncée par les prophètes, dont nous avons parlé ce matin. Relisons Jérémie : « Je mettrai ma Loi au plus profond d'eux-mêmes ; je l'inscrirai sur leur cœur [jusque-là ils étaient infidèles, c'est comme si la loi n'avait pas réellement habité dans leur cœur]. Je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple. »¹⁴⁹ Ou bien Ézékiel : « Je vous donnerai un cœur nouveau, je mettrai

¹⁴⁷ *Ibidem*, p. 115-116.

¹⁴⁸ *Ibidem*, p. 116-117.

¹⁴⁹ *Jr* 31, 33.

en vous un esprit nouveau. J'ôterai de votre chair le cœur de pierre, je vous donnerai un cœur de chair. Je mettrai en vous mon esprit, je ferai que vous marchiez selon mes lois, que vous gardiez mes préceptes et leur soyez fidèles. Vous habitez le pays que j'ai donné à vos pères : vous, vous serez mon peuple, et moi, je serai votre Dieu. »¹⁵⁰

À cette étape du parcours pourrait naître une objection : don Giussani aime Jésus, tandis que moi, malheureusement, je ne l'aime pas ou je ne l'aime pas autant que lui, comme le lui disaient certaines personnes : « *On voit que Gius aime Jésus, tandis que moi je ne l'aime pas autant.* » Don Giussani répond en balayant tous nos alibis : « Pourquoi avez-vous des objections ? Quelle est votre objection ? Pourquoi opposez-vous ce que vous n'auriez pas à ce que j'aurais ? En effet, moi, qu'aurais-je ? Moi, j'ai ce *oui*, et c'est tout, et il ne vous coûterait pas une virgule de plus que ce qu'il me coûte à moi. Votre objection manque son but ou mieux, elle révèle la recherche d'une excuse, d'un prétexte. Vos défauts et erreurs déclarés et reconnus publiquement [...] sont un prétexte pour ne pas dire "oui" à Jésus. Dire "oui" à Jésus. [...] Il n'y a rien de plus simple : "Je ne sais pas comment c'est possible, je ne sais pas ce que c'est, je sais juste que je dois dire 'oui'. Je ne peux pas ne pas le dire." Je pourrais dire "non", je pourrais l'avoir dit à sept ans : à sept ans, on peut être orgueilleux au point de dire "non" (à sept ans on peut dire "non") ; à quinze ans, c'est pire ; à vingt ans, cela dépend ; après, c'est fini : soit l'on est simplement, ouvertement, consciemment des menteurs, soit l'on dit "oui". »¹⁵¹

Nous avons des images très fourvoyantes de ce « oui ». Pour le prononcer, il ne faut pas de courage particulier, ni de capacités particulières : il suffit de céder à cette sympathie qui naît de lui. Le « oui » naît de l'expérience indéniable d'une correspondance ; il découle de la reconnaissance d'une Présence liée à mon propre destin. Il n'implique que la sincérité d'admettre avoir expérimenté cette correspondance et de céder à l'évidence d'un regard unique sur ma vie. C'est ainsi que Dieu se justifie devant notre cœur.

Après avoir réalisé ce parcours, essayons maintenant de comparer la méthode de Dieu témoinée dans le « oui » de Pierre avec la méthode que nous utilisons, plus ou moins consciemment, avec nous-mêmes et avec les autres. D'où attendons-nous notre changement et celui des autres ? Quelle méthode utilisons-nous ? Avec quelle méthode nous voyons-nous agir ? Avec celle de Dieu ? Si ce n'est pas le cas, si nous n'utilisons pas cette méthode de Dieu, nous cédon au dualisme : le « oui » de Pierre, bien que considéré avec admiration, est réduit à un geste de piété, à une dévotion, à un attachement religieux sen-

¹⁵⁰ Ez 36, 26-28.

¹⁵¹ L. Giussani, *L'attrattiva Gesù* [L'attrait de Jésus, *ndt*], BUR, Milan 1999, p. 203-205.

timental, à un intimisme même, tandis que pour vivre, pour affronter les circonstances, les rapports, la vie sociale et culturelle, on se sert d'« autre chose ».

Don Giussani nous avait avertis de ce danger il y a bien longtemps, en 1977 déjà ! « Pour beaucoup d'entre nous, que le salut soit Jésus Christ et que la libération de la vie et de l'homme, ici et dans l'au-delà, soit continuellement liée à la rencontre avec lui est devenu un rappel "spirituel". » C'est la même chose. « Le concret serait autre chose. »¹⁵²

Le dualisme se manifeste dans le changement de méthode : on fait abstraction de l'histoire particulière suscitée par le Christ en tant que méthode pour transmettre la conception chrétienne de l'homme, pour susciter son adhésion, sa moralité, et l'on mise sur autre chose. Autrement dit, d'une part on réduit la portée de la rencontre avec le Christ, et de l'autre, par conséquent, on se fie, anxiousement ou de manière présomptueuse, à ce que nous savons faire, d'après les schémas de tout le monde.

C'est comme si la source d'une nouvelle culture résidait dans l'intelligence de notre effort d'analyse et de développement et ne pouvait être d'aucune manière une « histoire particulière », l'*affectus*, l'attachement à un fait, à l'évènement du Christ présent. Et lorsqu'il en est ainsi, les critères et les perspectives de jugement sont inévitablement tirés de ce que nous offre le « supermarché » du monde, même si l'on ne s'en rend pas compte. Puisque nous avons réduit la rencontre à une inspiration spirituelle ou à une émotion, nous puisons ailleurs les facteurs de notre regard sur la réalité. C'est ainsi que le dualisme s'insinue en nous.

Au contraire, insiste don Giussani, « la moralité nouvelle a la même origine que la connaissance nouvelle. Pour Simon, le fils de Jean, et pour Paul, c'est un Évènement présent qui est à l'origine à la fois de leur connaissance nouvelle et de leur moralité. »¹⁵³

L'origine d'une vraie culture et d'une morale nouvelle est un évènement, un point particulier, une Présence pleine d'attraction, ainsi que le fait de s'y attacher. Pour commencer à le percevoir, il suffirait de regarder avec un minimum de loyauté ce qui est arrivé à chacun de nous. Ce n'est pas par un effort de notre part que nous avons pu reconnaître des dimensions et des profondeurs de l'humain que nous ne voyions pas auparavant ou que nous refusions, ou encore que nous nous sommes découverts capables d'actions que nous n'aurions même pas imaginées auparavant. C'est à cause d'une rencontre qui s'est renouvelée au fil du temps et à laquelle nous avons adhéré.

¹⁵² L. Giussani, « Viterbo 1977 », dans *Il rischio educativo*, SEI, Turin 1995, p. 61. Le texte cité ne figure pas dans l'édition française du *Risque éducatif* de 2006.

¹⁵³ L. Giussani, S. Alberto, J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 101.

C'est la rencontre avec le Christ, à travers une réalité humaine précise, qui nous a ouvert les yeux, qui a ouvert notre raison toute grande en nous permettant d'aller au-delà des mesures et des préjugés, et qui a changé notre manière de traiter toute chose. Et ce qui nous est arrivé est le seul chemin pour les autres aussi. Aujourd'hui, nous le voyons clairement : il ne suffit pas d'insister sur l'anthropologie chrétienne pour que change la manière de regarder l'homme. Il ne suffit pas de répéter simplement le contenu de la morale chrétienne pour que change la manière de vivre le rapport avec la réalité. Il nous a fallu attendre que le Mystère se fasse chair et qu'une rencontre se produise dans notre vie, car sans sa présence, sans la présence du Christ ici et maintenant, l'anthropologie chrétienne et la morale chrétienne ne s'enracinent pas en nous. C'est là que se décide si nous suivons ce que le Christ nous a montré ou non. Souvent, faisant abstraction de la manière dont le Christ agit, nous pensons pouvoir arriver aux autres d'une autre manière, alors qu'il faut qu'il leur arrive ce même fait qui nous est arrivé et qui est arrivé à Pierre ; il faut que l'homme le reconnaisse et l'accueille, comme cela nous est arrivé au début de notre chemin ; cela ne peut pas se passer de manière différente à une autre étape du chemin. C'est de là que naît l'imitation de Dieu.

2. Imiter Dieu

L'expérience du pardon et de la miséricorde, qui change les contours de notre vie, fait naître en nous l'envie de faire le bien. Don Giussani raconte : « C'est comme lorsque mes pauvres parents me pardonnaient, après une erreur, au lieu de me faire des reproches ou de me punir : cela donne envie de faire le bien, non seulement à l'enfant mais aussi aux grands enfants. » Cela donne envie ! « Il faut que le pardon que nous portons déjà en nous se manifeste. Il se manifeste de l'intérieur de nous, dans cette profondeur où nous naissons de Lui, où nous naissons en tant que liberté ; il faut qu'il se manifeste dans mon amour pour toi. Ce sera le dernier jour, lorsqu'une évidence éclatante persuadera chacun : l'immense douleur deviendra un amour éternel. »¹⁵⁴

L'un de nos amis prisonniers nous témoigne que cela est possible : « Mes amis, en rentrant en prison un matin, vous ne pouvez pas imaginer à quel point vous m'avez aidé. J'entre en prison et, comme toujours, on me fouille et cette fouille n'a pas grand-chose à voir avec l'être humain, avec la dignité ; on me déshabille. Ce qui m'a permis d'affronter cette épreuve a été aussi votre

¹⁵⁴ *Guardare Cristo* [Regarder le Christ, *ndt*], Exercices spirituels de la Fraternité de Communion et Libération. Notes des méditations [de Luigi Giussani], suppl. *Litterae Communio-nis-CL*, n° 4, 1990, p. 28.

visage, le bien que vous me voulez. Je me suis dit : “Si ce que j’ai partagé avec ce groupe d’amis est vrai, alors cette épreuve aussi, ou mieux cette circonstance est pour moi. Il ne peut y avoir de circonstance qui puisse me ravir ce que je porte de plus important en moi, à savoir mon regard plein de joie”. Alors, à cet instant-là, vous avez été mon salut. J’ai embrassé toute cette réalité, même si elle m’attristait, non seulement pour moi mais surtout pour ceux qui m’avaient fait ça. Mais j’ai compris que ce n’est pas leur faute. Ce n’est pas leur faute s’ils n’ont pas fait de rencontre, s’ils n’ont pas quelqu’un qui les aime gratuitement et qui, par conséquent, leur apprend à aimer. Comment faire si l’on n’est pas ainsi guidé ?! Est-ce leur faute s’ils n’ont pas de témoin à suivre pour leur faire comprendre ce qu’est l’homme et surtout pourquoi il vaut la peine de vivre ? Je les ai regardés avec une très grande tendresse, non que cela me fasse plaisir de me déshabiller ou d’être traité ainsi, pas du tout. Je les ai regardés avec tendresse parce que si quelqu’un a toujours été traité ainsi dans sa vie, il en découle qu’il traite de la même manière ceux qu’il rencontre. Il est le premier à avoir été atteint dans sa dignité et il agit de la même manière avec ceux qu’il rencontre ! »

Voilà ce qui arrive, observe don Giussani : « À travers cette stupeur pour sa miséricorde, il nous donne le désir d’être comme lui. » Le Pape nous a invités à vivre une année de la miséricorde pour que grandisse en nous le désir d’être comme le Christ. « Même pour celui qui n’était pas intéressé ni par l’Église, ni par la morale [poursuit don Giussani] apparaît le désir d’être comme lui ! Il commence à pardonner réellement aux ennemis, à ceux qui font le mal et l’on comprend alors Job qui s’exclame devant ses adversaires qui ont tout détruit chez lui : “Le Seigneur a donné, le Seigneur a repris : que le nom du Seigneur soit béni.” Lorsque nous nous réveillons le matin, en éprouvant ce pardon qui nous renouvelle la vie, il nous arrive aussi de dire : “Seigneur, aide-moi à être comme toi !” En fait, Jésus avait déjà recommandé à ses disciples : “Soyez donc miséricordieux, comme votre Père est miséricordieux.” [C’est le thème que le Pape a choisi pour cette année sainte de la miséricorde : “Miséricordieux comme le Père”.] Cela constitue un ultime contresens, mais seulement jusqu’à un certain point, parce que c’est le désir qui définit l’âme de l’homme nouveau. On n’est pas vraiment humain si l’on ne désire pas être miséricordieux comme le Père qui est aux cieux. La question est de savoir si on le désire vraiment. » Non pas de savoir si je ne me trompe pas, mais si je désire. « Le miracle de la miséricorde est alors le désir de changer. Cela implique de s’accepter, sinon il ne s’agirait pas de désir de changement, mais de prétention et de présomption, et ce désir ne deviendrait pas une demande à un Autre, il ne s’en remettrait pas à un Autre. Un tel désir définit le présent, l’instant de l’homme pécheur. Le miracle est de s’accepter

et de s'en remettre à un Autre présent pour être changé, en étant devant Lui, en mendiant. »¹⁵⁵

Par conséquent, conclut don Giussani, « la demande est la pleine expression de l'homme [...]. Alors on n'a plus peur de rien, même de soi-même. Et l'on se sent comme cet enfant vers qui le Père se penche pour le soulever : l'homme devient vraiment un enfant que le père tient dans ses bras. Émerveillé devant la perfection mystérieuse de Dieu Père, Fils et Esprit, l'homme, dans sa pauvreté, demande d'être comme lui. Il ne s'agit pas d'une présomption téméraire, mais d'une supplication réelle, simple, comme celle d'un enfant qui serait pleinement conscient ».¹⁵⁶

3. Notre rôle : « Être pour »

Comment un homme qui a vécu une expérience comme celle incarnée et décrite par don Giussani conçoit-il sa présence dans le monde, son rôle dans l'histoire ?

En 1993, en pleine crise politique et sociale provoquée par l'opération « Mains propres » [série d'enquêtes judiciaires qui a révélé un système de corruption et de financement illicite des partis, et causé la fin des partis historiques italiens, *ndt*], alors qu'en Italie tout semblait s'écrouler, quelqu'un a demandé à don Giussani lors d'une conversation : « *Quel est le rôle des chrétiens aujourd'hui ? Reconstruire le monde au nom du Christ ?* ». Il a répondu : « Leur rôle est de communiquer, de faire participer toute la nature humaine qui nous entoure de la miséricorde avec laquelle le Christ nous traite. »¹⁵⁷

La coïncidence totale avec l'attitude du pape François est surprenante : « La miséricorde est le pilier qui soutient la vie de l'Église. Dans son action pastorale, tout devrait être enveloppé de la tendresse par laquelle on s'adresse aux croyants. Dans son annonce et le témoignage qu'elle donne face au monde, rien ne peut être privé de miséricorde. » Et encore : « La crédibilité de l'Église [c'est-à-dire sa possibilité de se justifier devant le monde et devant nous-mêmes] passe par le chemin de l'amour miséricordieux et de la compassion. L'Église "vit un désir inépuisable d'offrir la miséricorde". Peut-être avons-nous parfois oublié de montrer et de vivre le chemin de la miséricorde. D'une part, la tentation d'exiger toujours et seulement la justice a fait oublier qu'elle n'est qu'un premier pas, nécessaire et indispensable, mais l'Église doit aller au-delà pour atteindre un but plus haut et plus significatif. D'autre part, il est triste de

¹⁵⁵ L. Giussani S. Alberto J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 231.

¹⁵⁶ *Ibidem*, p. 232.

¹⁵⁷ L. Giussani, *L'io, il potere, le opere* [Le moi, le pouvoir, les œuvres, *ndt*], Marietti 1820, Gênes 2000, p. 227.

voir combien l'expérience du pardon est toujours plus rare dans notre culture. Même le mot semble parfois disparaître. Sans le témoignage du pardon, il n'y a qu'une vie inféconde et stérile, comme si l'on vivait dans un désert. Le temps est venu pour l'Église de retrouver la joyeuse annonce du pardon. Il est temps de revenir à l'essentiel pour se charger des faiblesses et des difficultés de nos frères. Le pardon est une force qui ressuscite en vie nouvelle et donne le courage pour regarder l'avenir avec espérance. »¹⁵⁸ On voit que la Bulle d'indiction de l'année sainte est une mine d'indications pour remplir notre rôle dans le monde selon la nature du christianisme.

Dans l'interview que je citais hier, Benoît XVI s'interroge sur les raisons profondes de cette mission que le pape François perçoit comme si urgente aujourd'hui : « Si les Pères et les théologiens du Moyen-Âge pouvaient encore être d'avis qu'en substance, tout le genre humain était devenu catholique et que le paganisme existait désormais uniquement aux marges, la découverte du Nouveau Monde au début de l'ère moderne a radicalement changé les perspectives. Dans la seconde moitié du siècle dernier s'est affirmée pleinement la conscience que Dieu ne peut pas laisser aller en perdition tous les non baptisés et que même un bonheur purement naturel n'est pas pour eux une vraie réponse à la question de l'existence humaine. S'il est vrai que les grands missionnaires du XVI^e siècle étaient encore convaincus que ceux qui ne sont pas baptisés sont à jamais perdus, ce qui explique leur engagement missionnaire, dans l'Église catholique après le concile Vatican II, une telle conviction a été définitivement abandonnée. De là découle une double crise profonde. D'un côté, cela semble enlever toute motivation à un futur engagement missionnaire. Pourquoi devrait-on essayer de convaincre les gens d'accepter la foi chrétienne quand ils peuvent aussi bien se sauver sans elle ? » S'il est possible de se sauver même sans la foi, la raison pour laquelle nous devrions encore nous engager dans la mission n'est plus évidente. « Mais un problème émergea, même pour les chrétiens : le caractère obligatoire de la foi et de sa forme de vie devint incertain et problématique. S'il y en a qui peuvent se sauver aussi par d'autres moyens, la raison pour laquelle le chrétien est lié aux exigences de la foi chrétienne et à sa morale n'est finalement plus évidente. Mais si la foi et le salut ne sont plus interdépendants, la foi aussi perd sa raison d'être. »¹⁵⁹

Seule l'audace de Benoît XVI peut poser des questions d'une telle ampleur. Commençons par la dernière question : pourquoi vaut-il la peine d'être chré-

¹⁵⁸ François, *Misericordiae vultus. Bulle d'indiction du Jubilé extraordinaire de la Miséricorde*, 11 avril 2015, 10.

¹⁵⁹ « Intervista a S.S. il papa Emerito Benedetto XVI sulla questione della giustificazione per la fede », dans *Per mezzo della fede*, op. cit., p. 133-134.

tien aujourd'hui, si l'on peut se sauver aussi d'autres manières ? Quelle justification de notre foi donnons-nous à nous-mêmes ? Voilà le plus grand des défis possibles !

Il faut vérifier quelles raisons nous avons de rester chrétiens maintenant, en ce moment historique. C'est ce que disait don Giussani : si la foi chrétienne n'est pas une expérience présente, confirmée par celle-ci, si je ne peux pas trouver dans mon expérience la confirmation du fait qu'il est humainement intéressant d'être chrétien, ma foi ne pourra pas résister dans un monde où tout dit le contraire.¹⁶⁰ Avons-nous connu dans notre vie une rencontre dans laquelle le Christ s'est montré comme la réponse aux exigences profondes de notre humanité ? Pouvons-nous dire de ce fait que, sans le Christ, il nous manque ce qui est décisif pour vivre, ce que nous avons de plus cher ? Bref, avons-nous une raison satisfaisante pour adhérer au Christ ? C'est comme si nous devions nous découvrir libres devant lui, libres de l'aimer librement, comme le disait Péguy : « À cette liberté [...] j'ai tout sacrifié, dit Dieu. / À ce goût que j'ai d'être aimé par des hommes libres ». ¹⁶¹

À ce stade, nous pouvons poser l'autre question : quelle est notre mission, quelle est notre rôle dans le monde ? La circonstance historique que nous traversons nous pousse à approfondir la nature de notre présence en tant que chrétiens dans le monde. Benoît XVI nous rappelle que « la *pro-existence* du Christ », c'est-à-dire son « être-pour », est l'« expression de la figure fondamentale de l'existence chrétienne et de l'Église en tant que telle. [...] Le Christ, par son caractère unique, a été et est, *pour tous*, et les chrétiens, qui dans l'image grandiose de Paul constituent son corps dans ce monde, participent à cet *être-pour*. » Benoît XVI poursuit : on n'est pas chrétiens « pour soi-même, mais plutôt, avec le Christ, pour les autres. Cela ne signifie pas une sorte de billet spécial pour entrer dans la béatitude éternelle, mais la vocation de construire l'ensemble, le tout. Ce dont la personne humaine a besoin pour le salut, c'est l'ouverture intime à Dieu, l'attente intime et l'adhésion à lui ; cela signifie en retour que, avec le Seigneur que nous avons rencontré, nous allons vers les autres et essayons de leur rendre visible l'avènement de Dieu dans le Christ. »¹⁶²

Cela éclaire le dessein de Dieu et la raison pour laquelle il nous a choisis en nous donnant sa grâce : il a suscité tout ce que nous avons rappelé aujourd'hui à travers l'histoire d'Israël jusqu'à l'avènement du Christ, afin que nous vivions déjà dans le présent la plénitude à laquelle aspire notre être et pour qu'à travers

¹⁶⁰ L. Giussani, *Le risque éducatif*, op. cit., p. 12.

¹⁶¹ Voir ci-dessus, p. 7.

¹⁶² « Intervista a S.S. il papa Emerito Benedetto XVI sulla questione della giustificazione per la fede », dans *Per mezzo della fede*, op. cit., p. 135-136.

elle nous faisons connaître sa présence dans le monde. On comprend sans doute mieux maintenant pourquoi don Giussani considère le « oui » de Pierre comme décisif pour que se constitue un protagoniste nouveau sur la scène du monde. Tout l'effort de Dieu, du Christ, vise à générer Pierre, un homme qui, par son « oui », peut témoigner de lui dans le monde, un moi qui peut « être pour » tous les autres. Sans cela, il n'y aurait pas de visage humain de la miséricorde dans l'histoire. L'initiative de Dieu a pour but de générer un moi qui puisse le rendre présent, par le passé comme aujourd'hui. Par conséquent, la mission de l'Église ne peut qu'être ce que nous avons vu faire par Dieu tout au long de l'histoire.

« Cette grande amitié [qui est la nôtre], dans laquelle se réalise la vérité semée dans le monde par le mystère de la mort et de la résurrection du Seigneur, est entièrement orientée vers le monde. Le destin, l'intention profonde de la communauté chrétienne, est le monde, "pour les hommes" [dit don Giussani] : un dévouement profond et passionné envers les hommes et leur destin, un désir de rendre présent le Fait de Jésus Christ, seul salut des hommes, dans la trame de la vie de tous les jours où les hommes souffrent, espèrent, essaient, nient, attendent le sens ultime des choses. Ce "pour les hommes" est la raison historiquement exhaustive de la vie de la communauté chrétienne. L'ouverture inconditionnelle à la mission est une garantie de vérité et d'authenticité de la vie même de la communauté chrétienne : "Pour eux je me sanctifie moi-même, afin qu'ils soient, eux aussi, sanctifiés dans la vérité". »¹⁶³

Don Giussani énumère les deux facteurs fondamentaux de cet « être pour le monde » des chrétiens : « Le premier est l'amour pour le Fait de Jésus Christ comme seule motivation vraie de toute tentative et de toute présence : "Mais ce trésor, nous le portons comme dans des vases d'argile ; ainsi, on voit bien que cette puissance extraordinaire appartient à Dieu et ne vient pas de nous." » Le second est « l'amour pour le frère envoyé par le Père. La communauté obéit à une grande loi pour vivre son rapport avec les hommes qu'elle rencontre : se donner aux frères pour les libérer de toute misère et les rendre capables de n'espérer que dans le salut qui vient de Dieu. L'historicité de la réalité chrétienne, qui vit sa mission dans le monde, se réalise à travers la succession des circonstances. [...] Mais nous ne pouvons être, sur le chemin de l'homme de notre temps, l'écho de cette présence et le lieu de cette rencontre et de cette libération profonde de la limite et du mal, que si nous *partageons* inlassablement la situation de besoin dans laquelle l'homme se trouve ; car le fondement authentique de tout besoin est l'appel, le plus sou-

¹⁶³ H.U. von Balthasar, L. Giussani, *L'impegno del cristiano nel mondo* [L'engagement du chrétien dans le monde, *ndt*], Jaca Book, Milan 1978, p. 167-168.

vent inconscient, lancé au Dieu qui s'est fait homme comme nous pour nous arracher à la puissance de notre mal. »¹⁶⁴

Don Giussani conclut : « C'est la connaissance de la puissance de Jésus Christ qui est la raison profonde de chacune de nos initiatives de présence sociale et de communication au monde, mais cette motivation unique et absolument originelle ne se rend évidente que dans le témoignage d'une passion pour l'homme pleine d'acceptation de la situation concrète dans laquelle il se trouve et donc disposée à affronter tout danger et toute peine. »¹⁶⁵

Ce matin, nous avons reparcouru le grand et long chemin que Dieu a dû tracer dans le temps, du choix d'Abraham à l'avènement du Christ, en passant par les fréquentes chutes de son peuple, pour susciter le « oui » de Pierre. Cet « être pour » qui naît du « oui » de Pierre est saisi de manière efficace et persuasive dans l'*Épître à Diognète*. Imaginons l'Église des premiers siècles, qui se diffuse dans le vaste empire romain : « Les chrétiens ne se distinguent des autres hommes ni par le pays, ni par le langage, ni par les vêtements. [...] Ils se répartissent dans les cités grecques et barbares suivant le lot échu à chacun ; ils se conforment aux usages locaux pour les vêtements, la nourriture et la manière de vivre, tout en manifestant les lois extraordinaires et vraiment paradoxales de leur république spirituelle. [...] En un mot, ce que l'âme est dans le corps, les chrétiens le sont dans le monde. L'âme est répandue dans tous les membres du corps comme les chrétiens dans les cités du monde. »¹⁶⁶

Comme nous l'avons vu dans *Pourquoi l'Église*, les premiers chrétiens avaient la conscience claire qu'ils étaient, au sein de l'empire romain, (sans mérite et sans la moindre prétention hégémonique) le signe qui rendait la nouveauté du Christ présente dans le monde !

Saisissant avec acuité le défi historique devant lequel se trouve la foi, le cardinal Ratzinger disait en 1991 (le mur de Berlin était tombé à peine deux ans plus tôt) : « Que doit faire l'Église ou que doivent faire les Églises dans cette situation ? Je répondrais qu'elles doivent d'abord être réellement elles-mêmes. » Pour accomplir cette tâche, conclut-il, « L'Église doit être prête à souffrir, elle doit faire place au divin, non par le pouvoir mais par l'esprit, non par la force institutionnelle mais [attention !] par le témoignage, par l'amour, la vie, la souffrance et ainsi aider la société à trouver son identité morale. »¹⁶⁷

¹⁶⁴ *Ibidem*, p. 168-170.

¹⁶⁵ *Ibidem*, p. 170.

¹⁶⁶ Anonyme, *À Diognète*, V-VI, Cerf, Paris 1965, éd. H.-I. Marrou. Le texte grec se trouve en *PG 2*, coll. 1167-1186.

¹⁶⁷ J. Ratzinger, *Un tournant pour l'Europe ? Diagnostics et pronostics sur la situation de l'Église et du Monde*, Flammarion, Paris 1996, p. 160-162.

C'est impressionnant ! N'est-ce pas la même mission que celle indiquée par le pape François au Congrès de l'Église italienne à Florence ?

Don Giussani a été un père pour nous et continue à nous accompagner dans l'expérience toujours plus consciente d'une joie que nous ne pouvons pas garder pour nous et que nous voulons partager avec tous nos frères les hommes : « Témoigner de la foi est la mission de notre vie », nous dit-il. « En effet, le chrétien a un rôle spécifique dans la vie qui n'est pas d'exercer une certaine profession, mais la foi : témoigner de la foi, en témoigner à l'intérieur de sa condition de vie. Il y a la famille, il y a la profession, mais "la" mission est de témoigner de la foi. Voilà pourquoi nous avons été choisis. [...] De cette manière, nous exprimons notre personnalité non pas de prêtres, de moniales, d'ouvriers, de professionnels ou de pères de famille, mais de chrétiens, quelle que soit l'activité qui nous occupe : en affirmant que le salut est déjà présent et en le montrant, en le témoignant à tous. »¹⁶⁸

Voilà donc l'attitude par laquelle le chrétien entre en rapport avec tout homme et avec toute chose : « Ce n'est que lorsqu'on est possédé entièrement par un amour [qui accomplit notre vie, qui nous fait expérimenter une plénitude], lorsque nous nous reconnaissons appartenant à l'amour du Christ, "débordant de paix", que nous sommes comme des enfants qui marchent sans peur dans la forêt obscure. L'avènement du Christ crée la culture nouvelle et donne naissance à la critique vraie. La valorisation du bien, petit ou grand, qui existe en chaque chose conduit à créer une nouvelle civilisation, à aimer une nouvelle construction : ainsi naît une culture nouvelle, comme lien entre tous les fragments de bien que l'on trouve, dans une tension pour les valoriser et les actualiser. Le positif est souligné, malgré ses limites, et tout le reste est abandonné à la miséricorde du Père ».¹⁶⁹

Y a-t-il quelque chose de plus libérateur et apaisant que cette humble certitude, source d'un regard positif envers tout et tous ?

¹⁶⁸ L. Giussani, *Alla ricerca del volto umano*, Bur, Milan 2007, p. 129 [les phrases citées ne figurent pas dans l'édition française du livre *À la recherche du visage humain* de 1989].

¹⁶⁹ L. Giussani S. Alberto J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 196-197.

Dimanche 1^{er} mai, le matin

À l'entrée et à la sortie :

Nikolai Rimski-Korsakov, La grande Pâque Russe, op. 36

Ernest Ansermet - Orchestre de la Suisse Romande,

« Spirto Gentil » n° 29, Decca

Don Pino. En nous levant le matin, en nous préparant – tous ensemble comme maintenant, ou tout seuls chez nous, avec notre femme, notre mari, nos enfants, peut-être un peu hâtivement – à dire l'*Angelus*, c'est-à-dire à accueillir l'annonce de l'Ange, l'annonce de cette réalité historique qui, dans quelques heures, redeviendra « famille » dans des milliers de maisons, remettons-nous, pour éviter toute superficialité ou tout formalisme, devant ce que nous a rappelé hier Julián : ces questions si simples de don Giussani face aux objections qui peuvent naître et persister en nous : « Pourquoi avez-vous des objections ? Quelle est votre objection ? Pourquoi opposez-vous ce que vous n'auriez pas à ce que j'aurais ? En effet, moi, qu'aurais-je ? Moi, j'ai ce *oui*, et c'est tout, et il ne vous coûterait pas une virgule de plus que ce qu'il me coûte à moi. »

Angelus

Laudes

■ ASSEMBLÉE

Davide Proserpi. Pour conclure ces exercices, nous proposons comme chaque année une assemblée à partir des nombreuses questions qui nous sont parvenues – bien entendu, nous avons dû en sélectionner quelques-unes –, pour inaugurer le travail qui se poursuivra dans les semaines et les mois à venir, cet été, pour reprendre le contenu de ce qui nous a été proposé. Ces jours-ci, nous avons tous fait l'expérience de ce qui nous a été proposé, qui est bien plus que de simples paroles. Aussi, dans cette introduction, je me permets quelques brèves considérations, parfois à titre personnel, puisque nous avons réellement vécu une expérience.

La première observation est la suivante : la très grande majorité des questions se sont concentrées sur le contenu du deuxième enseignement. Ce fait même me semble significatif, parce que nous avons normalement plus de temps pour reprendre le premier enseignement, sur lequel nous avons la possibilité de plus travailler. Cela montre donc que ce qui s'est passé nous a touchés, touchés

en profondeur. Par conséquent, avant d'entrer dans les réponses à ces questions, je voulais tenter de dire, du moins de mon point de vue, pourquoi nous avons été aussi touchés. Le premier point qui se dégage est qu'un sentiment de grande gratitude domine, non pas pour avoir entendu des réflexions utiles et profondes, attenantes à ce qui nous semble le plus intéressant ou que nous sentons le plus nécessaire en ce moment de l'Église. J'ose dire que la raison principale est que nous avons été accompagnés dans un incroyable voyage pour entrer dans le cœur de Dieu, dans ce que chacun de nous pressent, peut-être sans se l'avouer, comme l'espérance de sa vie : qu'il existe pour nous un Destin avec un visage entièrement déterminé par un regard de miséricorde sur notre néant. C'est la paix accordée aux enfants. Cela correspond à une expérience que nous faisons déjà : si nous sommes là, plus ou moins consciemment, c'est parce que le Destin nous a rejoints précisément avec ce regard. Ainsi, il nous a convaincus, liés définitivement à lui. C'est arrivé gratuitement, sans que nous le méritions – en tous cas, je ne le méritais pas.

Bien entendu, beaucoup de questions se sont concentrées sur le thème de la miséricorde, en particulier sur le rapport entre miséricorde et justice, que nous allons bientôt affronter plus spécifiquement. Mais cela a une conséquence importante car cela montre combien – excusez ma franchise – nous avons du mal à suivre, parce que nous restons cramponnés à nos images ; nous avons une idée de justice qui est, au fond, la même que les autres : une balance. Pourtant, ces jours-ci, nous avons été invités à partir de notre expérience, et non d'une idée. Si nous regardons notre expérience, nous devons dire paradoxalement, sur la base de ce qui nous a été dit, que la méthode de Dieu est une « injustice ». Qu'y a-t-il de plus injuste pour la mesure humaine que la préférence du Père ? C'est d'ailleurs la raison de la haine du monde. Nous sommes l'objet de cette préférence. Et nous avons été choisis, nous l'avons entendu, pour être comme lui dans le monde. Qu'y a-t-il de plus vrai : préférer celui qui nous préfère ainsi, ou rester attachés à notre idée de justice ? Il est donc beau de retrouver le goût de suivre, de suivre cette histoire, car cela nous aide plus que tout à comprendre notre rôle dans le monde. Commençons les questions.

« Pourquoi est-il devenu si incroyable qu'un événement particulier puisse être le salut de l'homme ? »

Julián Carrón. Justement à cause de ce que tu viens de dire : nous oublions que l'expérience est toujours le point de départ de toute compréhension et que c'est la manière la plus simple de comprendre, et même la seule. Le Mystère a si bien fait les choses que, pour nous introduire à tout comprendre (je vous le rappelle souvent), il ne nous fait pas de cours : il fait se produire quelque chose. Comme don Giussani nous l'a toujours répété, lui qui suivait les yeux

écarquillés la manière dont le Mystère fait les choses, « la réalité devient évidente dans l'expérience ». ¹⁷⁰ Pour nous faire comprendre ce qu'est l'amour, au lieu de nous faire un cours théorique, Dieu suscite un lieu où nous pouvons en faire l'expérience : la famille. Nous entrons dans la réalité de l'amour à travers l'expérience d'être aimés. Puis, il nous fait tomber amoureux ou devenir amis. Bien que nous ayons connu cette vie depuis la naissance, nous avons du mal à faire *vraiment* expérience (et c'est la raison d'une des batailles les plus âpres que don Giussani ait mené contre nous). Nous réduisons facilement l'expérience à quelque chose de sentimental, à un ressenti éphémère, aussi réel soit-il. Pourtant, comme don Giussani l'a dit dès le départ, il n'y a pas d'expérience sans la conscience de ce qui nous arrive, et donc sans s'apercevoir que l'on grandit.

Tous, d'une manière ou d'une autre, nous trouvons immergés dans des relations et des circonstances, impliqués dans des situations multiples et, en ce sens, nous faisons l'expérience de vivre ; mais cela ne suffit pas pour qu'il y ait expérience jusqu'au bout : il faut qu'il y ait une intelligence de ce qui nous arrive, afin que cela contribue à former notre regard sur la réalité en ayant une incidence sur notre mentalité, en la changeant. C'est le sens de la phrase de Guitton que nous avons toujours citée : « "Raisonnable" désigne celui qui soumet sa propre raison à l'expérience ». ¹⁷¹ Mes amis, je regrette, mais c'est un travail que je ne peux pas vous épargner : chacun doit le faire lui-même ; autrement, ce que l'on vit ne laisse pas de traces en nous et ne nous fait pas grandir. C'est grâce à un travail de ce type que l'on peut comprendre ce que don Giussani a dit – et qui m'a beaucoup surpris – en commençant à expliquer le « oui » de Pierre : une histoire particulière est la clé de voûte de la conception chrétienne de l'homme et de sa moralité. Mais si nous regardons notre expérience – voilà le point essentiel – n'est-ce pas précisément ce qui s'est passé ? Une histoire particulière, une rencontre précise, nous a changé la vie.

Si nous devons dire ce qui a déterminé le plus notre vie, notre salut, nous tous ici présents devrions dire que c'est un événement particulier, une rencontre. Cependant, dans la mesure où nous n'en avons pas conscience, cela devient « incroyable » pour nous aussi qu'un événement particulier puisse être le salut de l'homme. C'est parce que nous n'avons pas compris que c'est un événement particulier qui nous a sauvés ; c'est-à-dire que nous n'avons pas réalisé la portée cognitive de la rencontre que nous avons faite. Lorsqu'on en prend conscience, on commence à comprendre. C'est à partir de l'expérience que je fais dans le présent que je peux comprendre pourquoi Dieu s'est comporté de

¹⁷⁰ L. Giussani, *Dal temperamento un metodo* [Du tempérament une méthode, *ndt*], Bur, Milan 2002, p. 143.

¹⁷¹ J. Guitton, *Nouvel art de penser*, Aubier, Paris 1956.

la manière que nous avons rappelée ces jours-ci. Autrement dit, nous pouvons réaliser toute la portée du dessein de Dieu à cause de cet évènement particulier, précis et décisif qui nous est arrivé.

Nous avons à disposition tous les livres des bibliothèques, toutes les grandes découvertes faites par les hommes (ajoutez ce que vous voulez), mais ce qui a changé notre vie a été une histoire particulière. Pourquoi Dieu a-t-il choisi cette méthode ? Pourquoi n'a-t-il pas agi autrement ? C'est ce qui nous surprend. Pourquoi ne nous a-t-il pas épargné le chemin de la vie, en nous créant, pour ainsi dire, directement dans la vie éternelle ? Parce que notre salut n'aurait pas été libre. Qui voudrait d'un salut sans liberté ? Nous voyons donc comment émergent petit à petit les questions qui nous font comprendre pourquoi Dieu s'est comporté d'une certaine manière vis-à-vis de l'homme : Dieu veut pour nous un salut libre, comme nous l'a dit Péguy – le texte que nous avons lu nous le rappellera pour toujours : « À cette liberté [...] j'ai tout sacrifié, dit Dieu. / À ce goût que j'ai d'être aimé par des hommes libres, / Librement. »¹⁷²

Qui d'entre vous ne voudrait pas être aimé librement ? Comme Dieu n'a pas moins de goût que nous, il apprécie lui aussi d'être aimé par des hommes libres, librement. Mais pour pouvoir être aimé librement par les hommes, il n'y a qu'une possibilité : une préférence, ce qui signifie aimer un par un, provoquer la liberté de chacun à travers une histoire particulière. Nous l'avons vu, cela surprend tout le monde, à commencer par ses disciples qui lui demandent : « Seigneur, comment se fait-il que tu doives te manifester à nous et non pas au monde ? » Benoît XVI ajoute : « Pourquoi ne t'es-tu pas opposé avec force à tes ennemis ? [...] Pourquoi ne leur as-tu pas montré avec une vigueur irréfutable que tu es le Vivant ? [...] » C'est ce que nous pensons tous au fond : « Pourquoi ne pas t'être imposé ? ». Dieu pouvait très bien le faire. Nous pouvons penser que nous n'imposons rien parce que nous n'en avons pas la possibilité, mais que si nous l'avions... Mais lui, il pouvait ! Et il ne l'a pas fait, il ne s'est pas imposé à nous. Ne nous aimait-il pas ? N'aimait-il pas le monde ? N'aimait-il pas les hommes ? Au contraire, c'est par amour infini pour l'homme et sa liberté que Dieu agit comme il agit. Nous l'avons dit avec Benoît XVI : « C'est bien le propre du mystère de Dieu d'agir de manière humble, [...] petit à petit [...], lentement. » C'est le style divin de « ne pas écraser par la puissance extérieure, mais donner la liberté, donner et susciter l'amour »,¹⁷³ c'est-à-dire susciter une créature qui l'aime librement.

Aidons-nous à faire grandir en nous le désir d'aimer le Christ librement, par goût de l'aimer maintenant : « Je me suis trompé encore il y a quelques

¹⁷² Voir ci-dessus, p. 7.

¹⁷³ Voir ci-dessus, p. 6-7.

minutes, mais maintenant (maintenant !), je te dis, avec toute la capacité d'affection que je possède : "Toi, ô Christ", librement ». Cela vaut plus que tout ce que nous pourrions faire de manière formelle, car dire : « Toi, ô Christ » est l'expression d'une liberté. Mais un moi libre, qui aime librement, n'est réveillé que par un évènement particulier. Dieu est toujours parti de là dans son rapport avec l'homme. Cela nous semble trop peu, trop fragile. Mais n'est-ce pas là que réside toute sa puissance, se demandait Benoît XVI ?¹⁷⁴ Dieu ne montre-t-il pas justement de cette manière qu'il est sûr de son dessein pour nous et qu'il nous aime de manière inconditionnelle ? Il nous attend, sans cesse, pour que nous puissions arriver librement jusqu'à lui.

Prosperi. « Peux-tu préciser ce que signifie qu'il n'y a pas de geste moral sans présence ? »

Carrón. C'est ce que je viens de dire. Prenons des exemples tirés de la vie quotidienne. Pensez à vos enfants et au rapport de l'enfant avec sa mère. Sans cette présence, l'enfant est sans cesse en proie à ses caprices. Qu'est-ce qui fait émerger petit à petit son moi et le fait adhérer à l'être – ce en quoi consiste la moralité ? La présence de sa mère. Le premier geste qui atteste de la moralité de l'enfant est son attachement à sa mère. C'est donc par le rapport avec sa mère que se développe chez l'enfant l'attachement à la réalité, l'amour de l'être, la moralité. L'amour viscéral de la mère fait naître chez l'enfant sa capacité originelle à affirmer l'être. Il suffirait alors d'observer comment naît la moralité chez vos enfants pour comprendre qu'aucun sermon, aucun rappel à l'ordre moral ne peut remplacer l'amour viscéral de la mère, c'est-à-dire la présence. C'est une présence qui suscite la moralité et nous fait sortir de notre coquille, de notre isolement, de notre individualisme, de notre perception d'être les maîtres de la réalité. Quand on tombe amoureux, on est encouragé à adhérer à nouveau à l'être. On trouve devant soi une présence si attirante qu'on ne peut éviter une adhésion qui s'étend ensuite dans toutes les directions. Quand Dieu a voulu aider l'homme, il n'a pas utilisé d'autre méthode que celle que chacun de nous, de l'enfance à quand il est tombé amoureux, a expérimentée comme satisfaisante : la seule méthode que l'homme puisse comprendre. Qu'a fait Dieu ? Il s'est fait chair pour éveiller notre amour pour lui et susciter ainsi notre moralité. C'est ce qui rend l'histoire de Pierre si significative.

¹⁷⁴ « Ce qui apparemment est si petit n'est-ce pas – à bien y réfléchir – la chose vraiment grande ? » (Benoît XVI, *Jésus de Nazareth. De l'entrée à Jérusalem à la Résurrection*, op. cit., p. 311).

Rien ne peut mieux nous expliquer ce qu'est la moralité que regarder Pierre. Pierre est emblématique de chacun de nous, tant il était impétueux, tant il se trompait et réagissait. Mais rien de cela n'était un obstacle pour lui, parce qu'il a été traversé par une Présence à laquelle il s'est attaché toujours plus. Sans cette Présence, Pierre aurait été un électron libre en proie à ses propres caprices, comme chacun de nous. Don Giussani, qui connaît bien notre nature et sait comment nous sommes faits, a saisi la portée de cette histoire particulière de Pierre et nous l'a mise sous les yeux. La morale authentique n'est pas possible, il n'y a pas d'attachement complet à l'être sans une Présence qui suscite, à travers une préférence, toute notre capacité affective. En effet, la question morale concerne la capacité affective, autrement dit la capacité d'adhérer à la présence que suscite la présence même, comme dans l'exemple de l'enfant. C'est pourquoi don Giussani affirme que, sans la Présence du Christ, le « oui » de Pierre ne peut s'enraciner. Il est fondamental de le comprendre : ce ne sont pas nos bonnes intentions, les reproches que nous nous faisons, notre rage, qui nous font avancer sur un chemin moral, mais le fait de revenir à cette Présence. Autrement, bien que l'expérience nous apprenne certaines choses, nous cédon à la mentalité commune : nous pensons parvenir plus rapidement à être moraux en suivant le monde et ses schémas, comme si l'expérience que nous avons vécue dans le rapport avec Jésus ne nous avait pas introduits à une nouvelle modalité.

Nous avons donc tout intérêt à revenir sur la page de don Giussani consacrée au « oui » de Pierre jusqu'à nous l'approprier, c'est-à-dire jusqu'à la vie éternelle ! Nous ne cesserons jamais d'y entrer, jusqu'à ce que nous soyons pleinement attachés à lui. Nous avons besoin de repartir constamment de là, car la tentation nous guette toujours : « D'accord, je le sais, mais dans cette circonstance, je... ». Qu'y a-t-il de plus simple que ce que nous avons dit de l'enfant avec sa mère, qui s'accomplit dans une vérité définitive avec Jésus ? Sa présence est si attirante, si viscéralement attirante, qu'elle ne peut pas ne pas susciter toute notre affection. C'est simple ! Mais il faut être simples nous aussi ! Bien souvent, c'est comme si nous pensions que tout cela est bien beau mais ne suffit pas, que cela ne fonctionne pas dans la vie ; alors, nous recommençons à penser comme tout le monde, à nous en remettre aux solutions illusoire des autres.

Prosperi. La question suivante se greffe justement sur ce que tu viens de dire. « Dire : "Oui, Seigneur, je t'aime" est simple quand celui qui te pose la question a les traits uniques de Jésus. Mais quand la question est posée par une circonstance ou une personne qui nous donne du mal, ce n'est plus immédiat. Que signifie, alors, que notre oui suffit. Qui me pose aujourd'hui la question : "M'aimes-tu ?" »

Carrón. Jésus ! C'est toujours Jésus qui pose la question : « M'aimes-tu ? ». Tout le reste n'a pas d'importance. C'est toujours Jésus qui pose la question : « M'aimes-tu, maintenant ? ». Pensons à ce que racontait notre ami prisonnier. C'est l'affection pour Jésus réveillée en lui qui, quand on le dépouille de tout, quand on le traite de manière inhumaine, lui permet de vivre cette circonstance avec une positivité ultime : il est entièrement déterminé par la manière dont Jésus le regarde, et il regarde avec tendresse les personnes auxquelles il a affaire parce qu'il dit oui au Christ : « M'aimes-tu ? » « Oui. » Si ce n'est pas vrai même quand on me maltraite, alors ce n'est pas vrai. Ce n'est pas parce que cela nous est arrivé une fois que tous doivent nous traiter de la même manière. Nous ne souhaitons pas être maltraités par les autres, mais il faut reconnaître que celui qui est touché par l'étreinte du Christ et l'accepte peut avoir un regard plein de tendresse même pour ceux qui lui font du mal. Selon un dessein que nous ignorons, que nous ne connaissons pas, il peut arriver que d'autres soient touchés par l'attitude à leur égard d'une personne déterminée par la présence de Jésus. Nous n'y croyons peut-être pas, mais c'est ainsi.

Qu'est-ce qui nous aide le plus à approfondir l'amour pour le Christ et l'amour de l'autre ? Un lieu, le fait de participer à un lieu qui nous éduque à cela. La compagnie chrétienne, le mouvement, existe pour cela. En ce sens, la manière dont Giussani parle du groupe de Fraternité est significative : « Pourquoi s'associe-t-on pour former une Fraternité ? J'ai toujours dit que la première raison pour se mettre ensemble est de vivre plus facilement l'expérience de la foi que nous donne le mouvement ». Il n'est pas dit que le fait qu'il y ait une proximité ou des « facteurs d'attraction humaine tels qu'ils écrasent le rappel à l'idéal (l'affectivité ou l'intérêt, par exemple) » facilite cela. Cela pourrait même constituer un inconvénient « sur le plan opérationnel ». « Voilà donc, poursuit don Giussani, l'avantage d'une proximité créée non parce qu'il y a une attraction ou un intérêt : une proximité de personnes qui s'acceptent exactement comme une école, une école pour aimer l'autre, pour apprendre à aimer l'autre, pour apprendre à vivre une compagnie qui nous fasse avancer vers le destin ; ainsi, en apprenant là [avec ces personnes], on reviendra aussi là où l'attraction naturelle domine (comme la famille !) ou là où l'antipathie et l'agacement permanent dominant (comme la famille !) [ou le travail] en apprenant à regarder l'autre de manière différente, en traversant la sympathie et l'antipathie ». ¹⁷⁵

¹⁷⁵ L. Giussani, *L'opera del movimento. La Fraternità di Comunione e Liberazione* [L'œuvre du mouvement. La Fraternité de Communion et Libération, *ndt*], San Paolo, Cinisello Balsamo 2011, p. 167-168.

Si nous ne possédions pas un lieu où nous sommes sans cesse invités à nous traiter ainsi, à reconnaître que nous sommes ensemble pas simplement pour la chair et le sang, pour une question de sympathie ou d'antipathie naturelles, mais pour Celui qui a fait de nous une seule chose, nous ne pourrions pas aller dans les autres lieux pour vivre différemment le rapport avec chacun. Le résultat, jamais automatique, qu'apporte le fait de rester dans ce contexte est que, comme le souligne don Giussani, « ensuite, le premier lieu où l'on vit vraiment cette charité devient la famille, la femme ou le mari » ; mais c'est une conséquence, « ensuite ». Pour que cela se produise, en effet, « il faut un certain chemin. La règle est la compagnie de personnes qui s'associent dans ce seul but : en ce sens, ce pourrait être des personnes qui ne se sont jamais vues et même, si ce but est clair, le fait d'être étrangers au départ facilite le travail. Au contraire, la connaissance préalable, la sympathie préexistante, l'amitié courante facilitent le fait de s'associer, y compris avec sincérité, dans ce but ; mais cela a aussi du point de vue opérationnel les inconvénients que j'ai cités pour la famille. Par conséquent [conclut don Giussani], le choix de la Fraternité est l'analogie parfaite de celui qui entre au couvent. Pourquoi entre-t-on au couvent ? Pas pour l'habit ou pour être plus tranquille, parce qu'on aime étudier, parce qu'on aime mener une vie de piété ou qu'on aime prier, ou qu'on aime entendre chanter, ou parce qu'on sera tranquille quand on sera vieux. Non, ce n'est pas pour cela. On entre au couvent, dans un monastère, pour être dans une compagnie, pour choisir une compagnie qui nous aide à approfondir l'amour pour le Christ, à vivre l'appartenance au Christ et à rendre témoignage au monde. On y entre pour cela, ou on se trompe. On peut se tromper. On peut entrer par erreur et se purifier en y restant. »¹⁷⁶

Si nous sommes ici pour cela, il peut nous arriver à nous aussi ce qui est arrivé à notre ami prisonnier, qui a commencé à aimer les personnes même lorsqu'il n'y avait pas de sympathie. Ce lieu, notre Fraternité, introduit à une manière de vivre tout différemment, y compris la famille, et même l'amitié, même le rapport avec des étrangers.

Prosperi. Voici maintenant trois questions sur le rapport entre miséricorde et justice.

« Quel est le rapport entre miséricorde et jugement ? Pardonner, est-ce tout approuver ? »

« Comment concilier miséricorde et exigence de justice ? »

« Quel lien y a-t-il entre notre exigence de justice et la miséricorde ? La miséricorde peut-elle fonder la vie civile ? »

¹⁷⁶ *Ibidem*, p. 168-169.

Carrón. La vérité n'est pas relativiste. La miséricorde n'obscurcit pas le jugement et ce n'est pas une alternative face à ce dernier. On ne peut donc pas faire passer l'idée que tout se vaut. On le reconnaît immédiatement : certaines choses correspondent, d'autres pas, c'est objectif. Bien sûr, on pourrait se contenter, on pourrait approuver ce qu'on veut, mais cela ne correspondra jamais vraiment. La vérité est la vérité. Nous savons tous quand nous faisons quelque chose qui nous correspond et quand nous faisons quelque chose qui ne nous correspond pas. Mais une fois le jugement donné, une fois la situation reconnue, la question est de savoir ce qui nous fait bouger, ce qui nous permet de repartir, de recommencer, de changer. Prenons deux exemples.

Lorsque j'étais directeur d'une école à Madrid, l'un de mes élèves faisait ce qui lui passait par la tête. C'était un ami, il faisait partie du mouvement comme moi. Après mille tentatives, comme il avait dépassé depuis longtemps toutes les limites possibles et imaginables, il fallait prendre une décision. Les autres professeurs étaient aux aguets pour voir ce que j'allais faire : « Tu vas voir, se disaient-ils, comme ce jeune est du mouvement, il ne va rien faire », comme si je devais approuver a priori, au nom de notre appartenance commune, toutes les bêtises que faisait ce garçon. Je n'ai fait ni une, ni deux, et je l'ai renvoyé de l'école.

En tant que directeur, j'ai pu prendre cette décision vis-à-vis d'un ami du mouvement uniquement parce que le lien qui s'était créé entre nous était infiniment plus puissant que toute mesure disciplinaire. Qu'est-ce qui a étonné tout le monde ? La surprise a été que, s'étant inscrit à une école voisine, pendant la récréation, il venait nous voir et il restait avec nous. Après avoir été renvoyé ! Agir avec miséricorde ne signifie pas approuver n'importe quel comportement, mais ce n'est pas non plus traiter les personnes comme si l'erreur commise déterminait le rapport. On peut avoir la liberté de se dire les choses, parce qu'il y a quelque chose de plus profond, un lien plus profond que toutes nos erreurs. Cela ne signifie pas que tout se vaut, sous prétexte que l'on est amis et que l'on a une affection profonde l'un envers l'autre. Non, cela voudrait dire que l'on n'est pas amis, que l'on ne veut pas le destin de son ami. Parfois, on peut dire à l'autre ce qui ne va pas dans sa manière d'agir. Mais cela n'empêche pas une forme de relation qui offre à l'autre l'occasion de faire son chemin et d'atteindre le but. Cet élève, sur lequel personne n'aurait misé un kopek, est allé au bout de ses études universitaires grâce à l'estime qu'il a sentie à son égard, indépendamment de toutes les erreurs qu'il a commises. En ce sens, il faut parfois prendre des décisions inconfortables, comme la mienne à l'époque, qui montrent que nous avons à cœur le destin de l'autre.

Mais je voudrais proposer un exemple de ce lien profond qui peut s'établir entre des personnes au niveau de la vie civile ; c'est Julián de la Morena qui me

l'a raconté. Au Brésil, il y a des centres pénitenciers particuliers, sans gardiens ni armes, gérés selon la méthode de l'association APAC à travers l'implication des responsables et des prisonniers. L'accès est autorisé pour tous les condamnés, avec tous les types de peine, y compris de vingt-cinq, trente ans, voire plus. On a prouvé que, si la méthode est bien appliquée, elle peut permettre de réinsérer n'importe quel condamné, indépendamment du crime commis. Le juge responsable de la circonscription judiciaire d'Itauna (où se trouve l'une de ces prisons) raconte : « Je me souviens d'un prisonnier qui est arrivé à l'APAC d'Itauna : il avait une peine de quarante ans pour des crimes commis dans différentes circonscriptions judiciaires. Il est arrivé à Itauna pour un crime commis sur ce territoire. Il était jeune et très fort, et il avait réussi à s'enfuir de toutes les prisons où il avait été enfermé. Il avait déjà fait deux ans chez nous et il ne s'était pas encore enfui. Un journaliste du tribunal de justice est venu à l'APAC pour réaliser un film institutionnel et lui a demandé : "José – c'est son nom – tu t'es enfui de toutes les prisons, et ces prisons avaient des agents pénitentiaires, mais de cette APAC [où il n'y a pas de gardiens armés] tu ne t'enfuis pas, pourquoi ?" José a donné l'une des réponses les plus emblématiques que j'aie jamais entendues : "Parce que personne ne fuit l'amour" ».¹⁷⁷

Prosperi. Jean Valjean !¹⁷⁸

« Dans les relations entre adultes et enfants, nous avons normalement une estime "mesurée" de la liberté, surtout quand nous sommes convaincus que l'autre se trompe. Dans ce que tu disais aujourd'hui, on voit clairement la différence avec la manière dont Dieu agit à notre égard et envers notre liberté. Alors, que signifie éduquer sans fuir sa responsabilité ? Qu'est-ce qui peut nous aider à regarder la liberté de l'autre comme Dieu regarde la nôtre ? »

Carrón. C'est une question que l'on se pose tous. J'ai dû me la poser quand j'enseignais à Madrid : quelle était ma responsabilité par rapport aux jeunes ? Fallait-il mettre des limites ou laisser faire ? C'est une question qu'il n'est pas facile de résoudre, parce que la plupart du temps, l'un n'exclut pas l'autre ; laisser faire les jeunes ne signifie pas ne rien faire de notre côté. J'avoue que cela a été un soulagement pour moi de me rendre compte que Dieu avait déjà résolu ce problème. Face à un problème très proche de celui des enseignants, qu'a fait Dieu ? Comment nous a-t-il laissés la liberté tout en nous poussant en même

¹⁷⁷ Extrait de l'interview de Paulo Antônio de Carvalho, réalisée en préparation de l'exposition du Meeting 2016 sur l'expérience brésilienne de l'APAC (*Associação de Proteção e Assistência aos Condenados*), l'Association pour la protection et l'assistance aux condamnés, qui agit dans différentes prisons du Brésil.

¹⁷⁸ Il s'agit du personnage des *Misérables* de Victor Hugo.

temps à le reconnaître ? Il s'est fait présence. Pour répondre à ce problème, il s'est fait chair. Cela pourra sembler insuffisant à certains, mais c'est ce qu'a fait Dieu, et cela nous interpellera tous pour le restant de nos jours. Tout a commencé par la méthode de Dieu, par son style humble.

Éduquer signifie donc placer devant l'autre une présence. Il n'y a pas d'éducation sans présence, une présence capable de fasciner l'autre, de le toucher dans son for intérieur, ce qui est bien différent d'approuver tout ce qu'il fait, mais aussi de s'en désintéresser. Si l'on pense pouvoir éduquer sans présence, sans être là tout entier, avec une méthode qui ne nous implique pas, on fait fausse route ! Ce n'est qu'en s'impliquant en première personne vis-à-vis de l'autre que l'on peut devenir une présence qui captive et suscite l'engagement libre de l'autre. Cela arrive avec nos enfants, avec nos élèves, avec tout le monde, et c'est ce qui nous est arrivé à nous les premiers. Pour répondre à ces questions, il suffirait de ne pas se perdre dans des théories et de se demander : qu'est-ce qui nous aide ? Il suffirait de vérifier si votre attitude avec vos enfants est ce qui vous aide, vous qui êtes grands. Peut-être commencerons-nous alors à comprendre pourquoi Dieu utilise la méthode qu'il utilise. Comme nous l'a dit don Giussani, l'hypothèse, l'idéal s'incarne dans un témoin (l'éducateur). En effet, l'éducation est une communication de soi, c'est-à-dire de la manière dont on vit le rapport avec la réalité.¹⁷⁹

Une mère de famille racontait ces jours-ci qu'elle cherchait une solution pour caser ses enfants afin de pouvoir aller en vacances avec sa communauté. Son fils de dix ans avait entendu ses réflexions et lui dit : « Non, non, non, je veux venir aux vacances ! ». Qu'a-t-il vu pour faire naître en lui le désir de ne pas manquer ces vacances ? Une puissante force d'attraction. Il n'y a pas d'autre manière de susciter cette envie. Nous avons dit qu'il n'y a pas de moralité ou d'attachement, si ce n'est comme réponse à une présence. Tout le reste ne peut pas mettre en mouvement la liberté de l'homme. La force d'attraction est essentielle pour provoquer l'attachement. En même temps, il faut constamment inviter ses enfants à se rendre compte qu'ils ont en eux le *détecteur* (avec lequel le Mystère les a mis au monde ; le Mystère, pas nous !) pour reconnaître ce qui correspond et ce qui ne correspond pas : le cœur, l'expérience élémentaire. En tant qu'adultes, nous devons sans cesse les inciter à utiliser le cœur comme *détecteur*. Jusqu'à un certain point, en effet, vous pourrez encore avoir un certain effet sur eux, mais si vous ne les habituez pas dès l'enfance à utiliser la capacité originelle qu'ils ont de reconnaître le vrai, et si vous ne les incitez pas à s'apercevoir qu'ils ont en eux cette capacité, une fois devenus grands, s'ils n'ont pas été habitués à juger, ils seront plus facilement à la merci du premier qui passe. Si nous ne les éduquons

¹⁷⁹ Cf. L. Giussani, « Viterbo 1977 », in Id., *Il rischio educativo*, op. cit., p. 84.

pas à juger, nous en subirons les conséquences, parce qu'ils grandiront et qu'ils devront eux-mêmes vérifier ce qu'ils ont reçu.

Prosperi. « Tu as dit que, chez Simon, c'est l'étonnement qui domine face à cette sympathie et à cette préférence, plus déterminante que toutes ses erreurs. Peux-tu préciser en quoi consiste cette sympathie ? »

« Tu as parlé de l'affection pour le Christ. Comment naît cette affection ? Comment nous attacher au Christ aujourd'hui ? Comment aimer une personne qu'on ne voit pas ? Est-ce qu'il faut s'attacher à un signe ? Est-ce qu'on apprend à aimer le Christ en aimant des personnes et des signes ? »

Carrón. L'un des plus beaux passages de don Giussani que j'ai lus hier concerne précisément cette question. « Cet homme, Jésus, a une caractéristique humaine très simple : c'est un homme duquel émane une *sympathie* humaine. La moralité, c'est-à-dire la victoire sur le nihilisme, n'est pas de ne pas se tromper, de ne pas commettre d'erreurs, mais, tout en commettant des erreurs, tous en se trompant, de dire en fin de compte : "Simon, m'aimes-tu ?" – "Oui, Seigneur, je t'aime." Je suis partant ; je cède à la sympathie humaine qui émane de toi, Jésus de Nazareth, je suis partant. »¹⁸⁰ Le Christ est une présence affectivement attirante, capable de susciter toute notre sympathie. Qu'est-ce qui nous a attirés dans la rencontre ? Pour répondre à ces questions, chacun doit revenir à ce qui lui est arrivé. Qu'est-ce qui t'a attiré ? Au début et en chemin, jusqu'à maintenant, qu'est-ce qui t'a attiré et t'attire encore ? C'était et ce sera toujours une grâce, quelque chose qui précède ton initiative. Don Giussani nous l'a rappelé : le phénomène initial, original, qui fait que nous avons été et que nous sommes attirés est « quelque chose qui vient avant », la rencontre avec une présence différente, que nous n'avons pas créée nous-mêmes et qui correspond à l'attente constitutive du cœur.¹⁸¹ L'initiative de Dieu précède toujours toute initiative de notre part. Comment l'affection pour le Christ naît-elle en nous ? Elle naît de la sympathie que le Christ suscite en nous.

Quel que soit notre caractère, l'expérience de Pierre est emblématique de la manière dont naît l'affection pour le Christ et elle en illumine l'origine. L'affection de Pierre pour Jésus naît de ce que Pierre se trouve face à une Présence qui entraîne tout son être. Il se trompe, il repart ; il se trompe, il se trompe encore, mais il ne peut pas ne pas repartir ; tout en commettant mille erreurs, il ne le quitte jamais. L'affection naît en suivant cette sympathie. De là naît la

¹⁸⁰ Voir ci-dessus, p. 55.

¹⁸¹ Cf. L. Giussani, « Quelque chose qui vient avant », *Traces-Litterae Communionis*, année 9, n° 92, novembre 2008, p. 1 sq.

moralité. La moralité est très simple : c'est d'accepter une sympathie, une sympathie humaine, humaine comme la sympathie qu'une mère éprouve pour son enfant et que l'enfant éprouve pour sa mère. Il s'agit d'accepter cette sympathie, de la suivre. C'est très simple. Pourtant, nous avons des objections : « On ne parle que de cela ! », comme s'il fallait ensuite passer à quelque chose de plus consistant. Ou encore : « D'accord, mais nous ne sommes pas face à Jésus comme l'était Pierre ». Mais ce problème, impliqué par la deuxième partie de la dernière question, est différent, c'est le problème de la foi : nous ne reconnaissons pas le Christ, présent à travers tout ce qu'il fait sous nos yeux. Alors, je comprends très bien l'objection. Mais nous sommes face au Christ exactement comme l'était Pierre, nous ne sommes pas de seconde zone par rapport à lui ! Le problème est que, bien souvent, nous ne Le reconnaissons pas.

Pierre a vu une grande abondance de miracles, qui l'ont rempli d'étonnement ; mais nous n'en avons pas moins vu. Les faits éclatants que nous racontons dès que nous nous mettons à table ou que nous sommes ensemble sont la manière dont le Christ manifeste sa présence parmi nous. Si nous en étions conscients, nous comprendrions que le reproche de Jésus envers ces villes proches du lac qui avaient vu tant de miracles ne serait rien par rapport au reproche que nous pourrions recevoir : les personnes de ces villes, en effet, n'ont rien vu par rapport à ce que nous ne cessons de voir.¹⁸² Jésus n'est pas dans les nuages, il arrive sous nos yeux ! Les écoles de communauté de ces derniers mois nous l'ont plus qu'abondamment montré : ce qui s'est révélé dans les faits et les témoignages auxquels nous avons participé est Jésus à l'œuvre – de manières très différentes – et non un sosie. Tout ce que nous voyons et racontons n'a pas d'explication en dehors de la présence du Christ, qui nous lie ainsi toujours plus à lui. Mais il faut le reconnaître. Bien souvent, malheureusement, nous ne le reconnaissons pas.

C'est pour cela que j'ai écrit cet article pour Noël,¹⁸³ en parlant de ce Pakistanais qui se rend compte, plus que nous, de la portée de nos gestes. Quand, face au geste humain à son encontre, le Pakistanais se met à pleurer, nous commentons : « Il n'exagère pas un peu ? » Le problème est que l'on réduit souvent ce que l'on voit, pour affirmer ensuite que l'on n'est pas face à la présence du Christ. Je comprends ! Alors, l'action devient volontariste. Cela ne dépend pas du fait qu'il n'y a pas de Présence, mais du fait que celle-ci n'est pas reconnue. De ce fait, la moralité ne naît pas en nous, car il n'y a pas de geste moral sans

¹⁸² « Malheureuse es-tu, Corazine ! Malheureuse es-tu, Bethsaïde ! Car, si les miracles qui ont eu lieu chez vous avaient eu lieu à Tyr et à Sidon, ces villes, autrefois, se seraient converties sous le sac et la cendre. » (*Mt* 11, 21).

¹⁸³ « Le Noël des croyants, des gestes d'humanité qui mettent le cœur en mouvement », article paru dans le *Corriere della Sera*, 23 décembre 2015.

Présence. Si nous ne nous attachons pas au Christ, ce n'est pas parce que le Christ n'est pas là, mais parce que nous ne le reconnaissons pas. Essayons de nous aider les uns les autres à le reconnaître : nous verrons qu'il est bien plus présent que nous le pensons. En effet, le Christ est présent dans le réel, dans les signes à travers lesquels il nous touche et nous attire. Aidons-nous à regarder sincèrement les faits exceptionnels qui se produisent et dont nous parlons souvent, pour le reconnaître plus facilement à l'œuvre et demander plus régulièrement de le reconnaître ; la foi grandit en le reconnaissant : non en réfléchissant, seul avec ses propres pensées, mais en le reconnaissant dans la réalité.

Prosperi. Cette question concerne le rapport entre moralité et œuvre. « Tu as dit que, dans la vraie moralité, les chiffres ne comptent pas, il n'y a pas de mesure. Or, la moralité est liée à l'action. Mais si je dois décider de faire ou non une école, d'accueillir un migrant dans une structure, d'embaucher quelqu'un, il faut bien regarder les chiffres. Est-ce qu'on ne crée pas deux plans, l'un "substantiel", dans lequel il n'y a pas de mesure, et l'autre "pratique", dans lequel je choisis en m'appuyant sur des chiffres ? Un plan personnel et un plan des choix civils, du travail, de la société, etc. ? Quel lien y a-t-il entre mon "oui" pour reconnaître la miséricorde à mon égard et les œuvres spirituelles et corporelles que l'Église et le Pape nous rappellent, pour qu'elles ne se réduisent pas à un agir moraliste ? »

Carrón. Vous voulez un exemple d'embrouillamini ? Le voilà ! Une fois, je suis allé au Brésil, et les responsables d'une œuvre me racontaient leurs difficultés à continuer leur action, parce qu'ils n'avaient pas les ressources nécessaires pour maintenir les personnes qu'ils accueillait. Ils avaient décidé d'accueillir tout le monde parce qu'ils avaient eux-mêmes été accueillis et ils devaient donc agir de même envers les autres, sans limites. Mais pendant ce temps, leur œuvre périclitait. Le fait que nous ayons tous été accueillis ne signifie pas que nous avons les moyens, les instruments, les ressources, pour continuer certaines actions dans l'effort d'accueillir tout le monde. Nous sommes les premiers à devoir obéir à la réalité. Le Pape est allé à Lesbos ; il n'a pas ramené tous les réfugiés qu'il a rencontrés. Jésus lui-même avait le pouvoir de guérir tout le monde, et il ne l'a pas fait. S'il n'a pas guéri tous les malades de son époque, est-ce parce qu'il n'aimait pas tout le monde ? Le Christ aime chacun, mais selon un dessein qui n'est pas le sien ; il a été le premier à se soumettre au Père. Il aurait pu aller à Rome, il aurait pu aller ailleurs, mais non, il a obéi, et à travers cette obéissance, sa présence s'est dilatée partout dans le monde.

Par conséquent, les nombres ne comptent pas, même pour nos péchés, parce que nous sommes sans cesse accueillis, et cela nous remet constamment

en route pour faire ce que nous pouvons faire, selon un dessein qui n'est pas le nôtre. Cela s'appelle l'« obéissance ». La miséricorde n'est pas une activité moraliste. C'est le fruit en nous de l'étreinte miséricordieuse du Christ. Le prisonnier, après s'être senti regardé avec miséricorde par ses amis, a eu ce même regard de miséricorde sur ceux qui le maltrahaient. Comme nous le disait Giussani : sous la pression de l'émotion profonde avec laquelle Dieu nous traite, nous pouvons nous aussi commencer à imiter Dieu de manière non moraliste.

Prosperi. « Nous pensons avoir compris, ou du moins entrevu, ce que tu as dit dans les deux leçons, jusqu'à ce que tu arrives à la dernière phrase sur la mission, en lien avec la vision qu'a Benoît XVI de la conscience atteinte par l'Église sur la possibilité que les non-chrétiens soient sauvés. La question que tu as posée nous a interpellés : "Alors, pourquoi proposer l'expérience chrétienne ?" Nous aimerions que tu approfondisses davantage cet aspect. »

« Vivre la joie dans la rencontre avec le Christ suffit-il pour être missionnaires, ou faut-il faire un pas de plus ? »

« Que signifie l'affirmation que le rôle du chrétien est d'être pour ? »

Carrón. Ce qui frappe en premier lieu dans l'interview de Benoît XVI est la conscience qu'il exprime avec sa clarté habituelle : après Vatican II, on a définitivement abandonné la conviction que les non-baptisés ne pouvaient pas se sauver et étaient condamnés pour toujours. Autrement dit, un fait historique (la Réforme de Luther, l'époque des découvertes) a aidé l'Église à approfondir la nature du christianisme. Aujourd'hui encore, dans la situation nouvelle dans laquelle nous nous trouvons, nous sommes appelés à approfondir la nature du christianisme et notre mission dans le monde. On ne peut pas maintenant tout expliquer dans le détail, nous y reviendrons, mais nous avons proposé des pistes qui concernent les facteurs essentiels à avoir à l'esprit pour comprendre ce que nous faisons dans le monde. La première étape pour répondre est de se demander : qu'est-ce que je désire ? Pourquoi est-ce que je ressens l'urgence de communiquer aux autres ce que je vis ? Ai-je quelque chose à communiquer aux autres comme un bien pour eux ? Mon expérience de foi, mon expérience libre dans le rapport avec le Christ, rend-elle ma vie plus humaine ? Si j'ai un ami, un enfant, un collègue en difficulté et que, par la grâce que j'ai reçue, je perçois que je peux lui apporter la contribution de mon expérience, est-ce que je ressens l'exigence de la donner même si l'autre peut tout de même entrer dans la vie éternelle ? Par la correspondance que j'ai perçue, par le bien que le Christ m'a offert et qui rend ma vie entièrement nouvelle, différente, je n'ai pas d'autre désir que de partager avec l'autre ce qui m'a été donné.

Lorsque je suis allé à Vilnius, il y a quelques semaines, un ami orthodoxe me disait : « Vous savez ce qui m’a le plus touché dans la rencontre avec le mouvement ? Ce ne sont pas les grands moments ou les rapports avec des personnalités en particulier, mais le fait que le quotidien changeait ». La plus grande force d’attraction pour lui consistait dans le fait que le mouvement, la rencontre avec le mouvement changeait ce quotidien qui « coupe les jambes »¹⁸⁴ dont parlait Pavese. Cette rencontre, cet évènement qu’est le mouvement, nous voulons l’offrir à tous, quelle que soit ensuite leur décision : qu’ils adhèrent ou pas, qu’ils reconnaissent ou pas le Christ comme l’origine du changement humain qu’ils voient et qu’ils expérimentent en adhérant. C’est cet *être pour* dont parlait Giussani, qui a deux facteurs : « Le premier est l’amour pour le Fait de Jésus Christ comme seule motivation vraie de toute tentative et de toute présence » et « l’amour pour le frère [dans les circonstances dans lesquelles il se trouve] [...] à travers la succession des circonstances ». Comment donc *être pour* ? « Si nous *partageons* inlassablement la situation de besoin dans laquelle l’homme se trouve ; car le fondement authentique de tout besoin est l’appel, le plus souvent inconscient, lancé au Dieu qui s’est fait homme comme nous pour nous arracher à la puissance de notre mal. »¹⁸⁵

Prosperi. « Parier sur la “liberté pure” donne des frissons. J’ai entendu l’enseignement d’aujourd’hui comme une véritable “révolution copernicienne”, sans le moindre parachute, si ce n’est celui qu’apporte le dialogue permanent entre sa Présence dominante et le cœur. Je l’ai perçu comme un réel “nouveau départ” dans le mouvement, à la suite du magistère pastoral du pape François. Mais cela redessine profondément la forme de présence de l’Église dans le monde (entravée par des siècles de recherche d’une “place au soleil” ou d’une patrie, comme dirait don Giussani), avec notamment des répercussions œcuméniques énormes. Qu’est-ce qui nous assure ou, du moins, où puisons-nous la certitude raisonnable que cette voie est celle que le Seigneur nous demande de parcourir aujourd’hui ? »

Carrón. On trouve toujours la certitude dans la correspondance que l’on éprouve dans ce que l’on vit. Comme le dit don Giussani, la foi – je ne me laserai pas de vous le répéter – est une expérience présente, confirmée par celle-ci, c’est-à-dire une expérience dans laquelle je perçois l’intérêt de la foi sur le plan humain, sa pertinence par rapport aux exigences de la vie. Je n’ai donc besoin de rien d’autre que de faire l’expérience de la correspondance, qui fait naître

¹⁸⁴ C. Pavese, *Dialogues avec Leuco*, Gallimard, Paris 1964, p. 321.

¹⁸⁵ Voir ci-dessus p. 70-71.

la certitude, comme cela s'est produit pour Pierre. Certaines phrases, comme celle citée ou comme celle de saint Thomas souvent rappelée par don Giussani, nous indiquent le chemin : « La vie de l'homme consiste dans l'affection qui la soutient principalement et dans laquelle elle trouve sa plus grande satisfaction »¹⁸⁶ La certitude raisonnable du chemin réside dans le fait que j'expérimente une satisfaction telle dans le rapport avec le Christ que ce même rapport, l'affection pour le Christ, devient la consistance de ma vie. Mais cela, l'homme ne le découvre qu'à travers sa liberté, comme nous l'avons dit dernièrement. Par conséquent, la seule possibilité d'accéder à l'autre est sa liberté. Je ne peux que témoigner de l'intérêt que je trouve dans le rapport avec le Christ, pour que l'autre puisse s'ouvrir à le reconnaître librement. Si cette expérience est ensuite confirmée, comme le dit la question, par le pape François, c'est-à-dire par le point de référence ultime de l'Église, c'est une belle assurance pour la route.

L'expérience confirme aussi la répercussion œcuménique dont parle la question. À Vilnius, elle s'est réalisée de manière impressionnante : il y avait des Lituanais, des Ukrainiens, des Russes, des Kazakhs, il y avait des orthodoxes, des catholiques, des chrétiens d'autres confessions. Qu'est-ce qui justifiait leur être ensemble ? Uniquement la force d'attraction rencontrée. À notre petite échelle, nous avons déjà la confirmation de la révolution que cela implique, sans la moindre forme de violence, en voyant que le christianisme, quand il est présenté, vécu et témoigné d'une certaine manière, c'est-à-dire selon sa nature, suscite une force d'attraction capable d'apaiser des divisions séculaires. C'est la confirmation que nous donne le Mystère. Et c'est au Mystère que nous désirons obéir. Quand je l'ai raconté au Pape, lors de l'audience qu'il m'a accordée il y a quelques semaines, j'ai vu la stupéfaction sur son visage.

Face à ce que j'ai vu à Vilnius, je n'ai pas pu trouver d'autre explication que celle que don Giussani n'a cessé de nous répéter, à savoir que c'était un exemple de la grande révolution introduite par le christianisme. Je le dis avec saint Paul : « Il n'y a plus ni juif ni grec, il n'y a plus ni esclave ni homme libre, il n'y a plus l'homme et la femme, car tous, vous ne faites plus qu'un dans le Christ Jésus ». ¹⁸⁷ Nous l'avons vu bien des fois dans notre histoire, ce qui confirme que, si nous sommes fidèles au charisme qui nous a été donné, nous pouvons apporter notre pierre même en ce moment particulier de la vie de l'Église, marqué par tant d'interrogations. Don Giussani a perçu l'enjeu avant les autres ; il a compris de quelle justification l'homme d'aujourd'hui a besoin et a donc proposé le christianisme à sa raison et à sa liberté pour qu'il puisse en percevoir la correspondance avec ses propres exigences humaines ; ainsi, par la grâce du

¹⁸⁶ Voir ci-dessus, p. 60.

¹⁸⁷ *Ga* 3, 28.

charisme, il a devancé les interrogations les plus urgentes et nous a fait entrer dans une manière de vivre le christianisme adaptée aux défis du temps présent.

C'est pourquoi le moment que nous traversons est si beau, et nous rendra encore plus reconnaissants, comme le disait Davide au début, pour la grâce que nous avons reçue.

Demandons la simplicité de nous identifier toujours plus avec la proposition de don Giussani, pour voir fleurir la vie de chacun de nous, pour le bien de tous.

ANNONCES

Meeting pour l'amitié entre les peuples 2016

J'ai été ému d'apprendre et de voir comment nos amis des États-Unis ont vécu le geste du New York Encounter en janvier dernier. Les personnes sont arrivées à leurs frais de plusieurs états et du Canada, en payant leur voyage en avion et leur séjour, non sans faire des sacrifices. Ils étaient à New York aussi bien comme bénévoles que comme visiteurs, tous mus par le désir de se rencontrer, par l'envie de participer et de s'investir dans ce qui se passait, car ils étaient conscients qu'il s'agissait d'un lieu où quelque chose de bon pouvait se produire pour eux.

C'est ce que nous souhaitons vivre nous aussi lors du prochain Meeting de Rimini (d'ailleurs, pour nous, il est plus facile de s'y rendre que pour eux et c'est donc moins difficile pour nous d'y participer). Espérons que ce sera un lieu où quelque chose de bon peut se produire pour nous tous aussi, pour les amis que nous rencontrerons et pour ceux que nous inviterons, afin qu'ils puissent voir et toucher du doigt une tentative d'exprimer une expérience. C'est pour cette raison, et seulement pour celle-ci, que j'ose vous inviter à aller au Meeting au moins pour une journée.

MESSE

*Lectures de la Sainte Messe : At 15,1-2.22-29 ; Ps 66 (67) ; Ap 21,10-14.22-23 ;
Jn 14,23-29*

HOMÉLIE DU PÈRE FRANCESCO BRASCHI

Le passage de l'Évangile que nous venons d'entendre nous invite à reprendre le chemin dans le temps présent, dans le temps qui nous est donné maintenant, et nous projette vers la prochaine fête de l'Ascension du Seigneur.

Au début des années 1970, don Giussani disait à ce propos : « Notre foi ne peut être vécue qu'à travers l'absence de manifestations de la puissance du Christ dans la manière dont se décline notre attente [...]. Notre vocation chrétienne ne *devient* authentique que dans cette absence [...]. Là où le Christ n'est plus personnellement visible dans sa manière d'agir, son action coïncide alors et s'identifie avec les raisons et la manière d'agir de notre personne » (*Dalla liturgia vissuta : una testimonianza*).

Dans l'Évangile que nous venons de lire, cette coïncidence et cette identification de l'action du Christ avec nos raisons et notre façon d'agir sont décrites par le Christ lui-même avec l'image de son Père et lui qui « viennent et se font une demeure » chez les disciples, avec lesquels s'installe un rapport d'amour réciproque, de charité réciproque.

Mais le fait de « se faire une demeure », cette présence constante du Christ et du Père en nous a une condition très précise : *garder* Sa parole. Le verbe employé par Jean pourrait mieux se traduire par « *préserver* » la parole du Christ : l'accent n'est pas avant tout mis sur l'aspect éthique de l'exécution d'un ordre, mais plutôt sur le fait de garder la vérité de cette parole, de la préserver du détournement et de la corruption, de la dégradation.

Et la vérité de la parole du Christ réside avant tout dans le fait que c'est la parole du Père, c'est-à-dire qu'elle exprime ce rapport de dépendance totale qui rend le Christ pleinement libre et pleinement capable d'exprimer le visage accompli de la miséricorde du Père.

En plus de cela, le Seigneur ajoute que « le Défenseur, l'Esprit Saint que le Père enverra en mon nom, lui, vous enseignera tout, et il vous fera souvenir de tout ce que je vous ai dit ». Alors, garder la parole du Christ ne signifie pas tant l'enfermer dans une définition et dans un sens qu'on voudrait avoir déjà complètement définis et expliqués dans un contenu qu'on possède une fois pour toutes ; mais plutôt, garder et observer la parole du Christ signifie se soumettre constamment à l'enseignement du Paraclet, entrer dans une relation et dans un processus dans lequel le sens des paroles du Christ n'est jamais quelque chose

que nous savons déjà mais qui nous est sans cesse enseigné, rappelé et expliqué par l'Esprit Saint.

Ce n'est pas un hasard si l'Esprit Saint est défini par le Seigneur comme « Paraclet », c'est-à-dire consolateur, mais aussi avocat, défenseur, ce qui suggère non pas tant l'idée d'un maître qui dialectise et décrit, mais plutôt celle d'un compagnon fidèle et aimé qui ne nous abandonne jamais dans les différentes circonstances du chemin.

Le signe ultime de ce processus qui a été amorcé est le don de la paix : une paix qui n'est pas le résultat d'un effort de médiation, à la manière humaine, ou d'une absence de raisons de s'inquiéter, mais une victoire donnée (grâce à la compagnie de l'Esprit du Christ envoyé par le Père) sur l'inquiétude et sur la crainte suscitées par les circonstances concrètes de la vie.

Tout cela n'est pas du tout une pensée abstraite, c'est plutôt une indication précieuse sur la méthode de Dieu dans la vie de l'Église, telle qu'elle est documentée de manière très claire par la première lecture des *Actes des Apôtres*. Nous trouvons ici, sommairement résumé, le récit d'un évènement crucial pour l'affirmation de l'identité du christianisme, qui s'est produit dans les années juste après la Résurrection du Seigneur. À Antioche, où la foi en le Christ prend toujours plus racine chez les païens, certains disciples issus du judaïsme affirment que, pour être sauvés, il est nécessaire que les convertis se laissent concilier et qu'ils observent tous les commandements de la loi de Moïse.

Derrière cette attitude, il y a deux dynamiques qu'il est important que nous reconnaissons aussi parce qu'elles nous concernent de près. D'une part, ces personnes établissaient de manière tout à fait péremptoire les conditions du salut indépendamment du Christ, comme s'il n'apportait aucune nouveauté par rapport à l'Ancien Testament. D'autre part, leur manière de voir était myope et déraisonnable, parce qu'elle n'envisageait même pas l'hypothèse que Dieu puisse agir de manière nouvelle et pourtant reconnaissable, c'est-à-dire en réalisant la nouvelle alliance promise par les prophètes.

La réponse de Paul et de Barnabé à ces personnes a été simplement le récit de ce qu'ils avaient vu, à savoir que c'était précisément sur les païens convertis à la foi que Dieu avait envoyé l'Esprit Saint, en accomplissant cette même Pentecôte qui avait donné le départ à la présence du Christ à travers l'Église en mission.

La décision finale des Apôtres n'est donc pas simplement le fruit d'une médiation ou la tentative de trouver un compromis honorable. Il s'agit plutôt de reconnaître pleinement la conduction par l'Esprit Saint et la *méthode* qu'il nous apprend pour lire l'histoire : que la « vérité tout entière » (Jn 16,13) de l'action de Dieu n'est donc pas simplement un *contenu dogmatique à répéter*, mais c'est accepter *une nouvelle façon de regarder la réalité, nourrie par la certi-*

tude de la présence de Dieu et de sa liberté d'exprimer de manière toujours inédite sa fidélité à son alliance, c'est-à-dire son désir d'être miséricordieux envers nous pour susciter la liberté de notre réponse pleine d'amour.

Pour nous aussi se renouvelle l'invitation à nous laisser instruire par l'Esprit Saint afin de comprendre les paroles du Christ ainsi que son amour et celui du Père. Isaac de Ninive, un saint de l'Église de Syrie, écrivait au septième siècle, précisément pendant la première invasion musulmane, quand tout semblait s'écrouler : « Tout comme une source riche en eau ne peut pas être tarie par une poignée de poussière, de même la miséricorde du Créateur ne peut pas être vaincue par le mal des créatures. » Et aussi : « Une seule est la cause de l'existence du monde et de la venue du Christ dans le monde : la révélation de la grande charité de Dieu, qui a amené les deux à exister. »

Demandons pour nous aussi cette clarté de foi et de jugement, en suivant avec gratitude le chemin indiqué par le pape François et par le père Carrón.

* * *

Regina Coeli

MESSAGES REÇUS

Très chers amis,
prendre conscience du fait que l'étreinte de Dieu est celle du Père *Éternel* donne à notre cœur, à notre esprit et à notre action une solidité autrement impossible.

Demandons à la Vierge très sainte qu'elle soutienne le chemin de ceux qui ont rencontré le charisme du Serviteur de Dieu M^{sr} Luigi Giussani, dans l'unité et dans la liberté.

Avec affection, une bénédiction spéciale,
S.E.R. cardinal Angelo Scola
Archevêque de Milan

Très cher don Julián,
je suis proche de vous pendant ces exercices spirituels, uni à vous dans la prière et dans l'écoute du charisme qui reprend une des expressions les plus chères à don Giussani et à nous tous avec les paroles du prophète Jérémie. « Je t'ai aimé d'un amour éternel, j'ai eu pitié de ton néant. » (*Jr* 31, 3) Cette « miséricorde » est le véritable point de départ qui nous redit quelle est notre origine et notre espérance, et qui nous permet de vivre avec sympathie tous les défis que les circonstances nous lancent ; aussi bien les situations belles et positives que celles qui sont amères et problématiques.

En raison du magistère du pape François et de la tâche que j'ai à la Conférence épiscopale italienne (CEI), je me permets de relancer le défi de l'accueil des migrants et celui du soin de notre maison commune. L'amour qui nous sauve du néant nous pousse à la charité de l'accueil et à un regard total envers la création que le Pape appelle « écologie intégrale ». C'est quelque chose qui n'est pas du tout acquis dans le contexte où nous vivons, y compris dans notre vie.

Nous avons été accueillis et aimés par le charisme du mouvement, qui est fait de personnes concrètes ; maintenant, par gratitude, nous sommes encore plus désireux d'apprendre, de vivre en communion et de témoigner en liberté.

Que la grâce de ces exercices et l'encouragement que le pape François t'a exprimé il y a quelques jours réchauffent les cœurs des personnes de notre Fraternité et nous rendent plus dociles à apprendre le charisme, à le suivre et à le communiquer à tout le monde. *Veni Sancte Spiritus, veni per Mariam.*

J'embrasse chacun cordialement et envoie la bénédiction du Seigneur,
S.E.R. monseigneur Filippo Santoro
Archevêque Métropolitaine de Tarente

Très cher don Julián,
que t'arrivent mes salutations, ma prière et mes vœux à l'occasion des exercices annuels de la Fraternité de CL.

Je me rappelle avec une affection particulière tout notre peuple et je te demande l'aide de ta prière.

*S.E.R. monseigneur Massimo Camisasca
Évêque de Reggio d'Émilie-Guastalla*

Très cher don Julián,
je suis proche de vous en ces jours des exercices de la Fraternité à Rimini qui auront pour thème la parole que Dieu adresse à Israël et à chacun de nous à travers le prophète Jérémie : « Je t'ai aimé d'un amour éternel, j'ai eu pitié de ton néant » (*Jr* 31, 3). En cette année sainte de la miséricorde, il n'y a pas d'aide que nous pouvons nous nous donner ou que nous pouvons offrir à nos frères les hommes qui soit plus grande que la découverte renouvelée de cette certitude et de cet amour : nous sommes un « néant » embrassé par la tendresse du Mystère, qui révèle son visage bon dans la personne du Christ.

Que l'Esprit rende ce geste des exercices riche en grâce pour toute la Fraternité, pour un service encore plus passionné à la Sainte Église de Dieu. Je prie pour vous et je vous demande de prier pour moi aussi, en ces premiers mois de mon service à l'Église de Pavie.

*S.E.R. monseigneur Corrado Sanguineti
Évêque de Pavie*

TÉLÉGRAMMES ENVOYÉS

Sa Sainteté le pape François

Votre Sainteté,

au terme des exercices spirituels qui ont réuni à Rimini 22 000 membres de la Fraternité de Communion et Libération et des milliers d'autres qui nous ont suivi par visioconférence depuis 16 pays du monde, nous sommes reconnaissants pour votre message, qui comme une caresse du Christ nous fait expérimenter l'émerveillement des disciples face au Ressuscité.

En reparcourant l'histoire de la passion émue de Dieu pour le peuple d'Israël, nous avons perçu le rappel des prophètes à la conversion comme s'il s'adressait à nous. Et dans le oui de Pierre à l'étreinte sans limite du Christ, nous avons reconnu le début de la moralité nouvelle, comme vous nous l'avez dit le 7 mars 2015 : « C'est grâce à cette étreinte de miséricorde que vient l'envie de répondre et de changer, et que peut en découler une vie différente. » Nous n'avons jamais rien rencontré de plus libérateur.

Conscients du fait que le témoignage naît uniquement de la gratitude pour l'action du Christ, nous retournons à nos maisons pleins du désir de réaliser la mission que vous nous avez confiée : « Que ceux qui suivent le charisme du regretté M^{gr} Luigi Giussani rendent témoignage à la miséricorde en la professant et en l'incarnant dans leur vie [...] et qu'ils soient signes [...] de la tendresse de Dieu » pour cette humanité blessée qui désespère du salut tout en le cherchant anxieusement.

Pendant la célébration de la messe, le cardinal Bassetti nous a rappelé, avec les paroles de don Giussani, que « le vrai protagoniste de l'histoire est le mendiant : Jésus Christ mendiant du cœur de l'homme et le cœur de l'homme mendiant de Jésus Christ ». Nous voulons imiter Dieu, en désirant être comme Jésus pour communiquer à toutes les personnes que nous rencontrons la miséricorde avec laquelle le Christ nous traite.

Nous voulons vivre cette mission suprême du témoignage en vous suivant, Saint-Père, vous qui êtes le prophète que le Seigneur nous a envoyé en ce moment de changement historique pour notre conversion. C'est pourquoi nous mettons en avant ce que nous découvrons de positif dans chaque personne, tout en tenant compte de ses limites, comme nous vous voyons faire, et confions le reste à la miséricorde du Père.

En vous assurant la prière quotidienne de chacun de nous pour votre pontificat, nous offrons toutes nos difficultés et nos sacrifices pour que l'Église soit toujours plus dans le monde le lieu fascinant de l'humanité rachetée.

père Julián Carrón

Sa Sainteté le pape émérite Benoît XVI

Saint-Père,

les exercices de la Fraternité ont été marqués par l'invitation du pape François à la conversion lors de cette année sainte, afin d'être témoins de la miséricorde devant l'homme d'aujourd'hui qui a tant besoin de la grâce et du pardon, comme vous l'avez dit récemment.

Conscients du fait que la méthode de Dieu est humble dans son rapport avec les hommes, qu'elle ne veut pas « écraser par la puissance extérieure, mais donner la liberté, donner et susciter l'amour », nous vous demandons une prière pour toute notre Fraternité, afin que nous vivions la même simplicité de don Giussani devant le Christ, pour renouveler notre oui au Seigneur qui continue à avoir pitié de notre néant.

De notre part, nous continuons à demander pour vous cette intelligence de la réalité qui naît de l'intelligence de la foi, afin que vous soyez pour nous encore longtemps un ami et un père dans la foi.

père Julián Carrón

S.E.R. cardinal Angelo Bagnasco

Président de la Conférence Épiscopale Italienne

Chère Éminence,

en accueillant l'invitation du pape François à la conversion, 22 000 membres de la Fraternité de Communion et Libération, réunis à Rimini pour leurs exercices spirituels en cette année sainte de la miséricorde, renouvellent leur volonté de professer et d'incarner la miséricorde dans la société italienne, pour être un signe de la caresse du Christ qui touche nos frères les hommes afin qu'ils fassent l'expérience de l'étreinte du Père qui nous sauve.

père Julián Carrón

S.E.R. cardinal Stanislaw Rylko

Président du Conseil Pontifical pour les laïcs

Chère Éminence,

22 000 membres de la Fraternité de Communion et Libération, réunis à Rimini pour leurs exercices spirituels en cette année sainte de la miséricorde, assurent leur engagement à la conversion afin de témoigner la beauté de la

miséricorde à une humanité blessée et pourtant désirant ce salut que seul le Christ ressuscité peut donner.

père Julián Carrón

*S.E.R. cardinal Angelo Scola
Archevêque de Milan*

Très cher Angelo,

reconnaisants pour ton message, nous t'assurons que ces exercices spirituels ont été l'occasion pour cette conversion à laquelle le pape François nous invite sans cesse, ainsi que pour faire l'expérience de cette unité dans la liberté que le Christ réalise en ceux qui cèdent à l'attrait de sa miséricorde dans la vie de l'Église, un attrait plus puissant et fidèle que toutes nos résistances et distractions.

père Julián Carrón

*S.E.R. monseigneur Filippo Santoro
Archevêque Métropolitain de Tarente*

Très cher Filippo,

nous te remercions pour ce que tu nous as écrit et nous t'assurons que, dans la mémoire vivante de don Giussani et en suivant le pape François qui nous invite à la conversion, nous voulons suivre l'Église en communiquant à tous la miséricorde avec laquelle le Christ s'est penché sur notre néant et nous a accueillis comme le père du fils prodigue.

père Julián Carrón

*S.E.R. monseigneur Massimo Camisasca
Évêque de Reggio d'Émilie-Guastalla*

Très cher Massimo,

ton message parvient à tout notre peuple réuni à Rimini, uni dans la mémoire de don Giussani, notre père dans la foi, et suivant le pape François qui nous invite à la conversion pour être témoins de la miséricorde.

père Julián Carrón

*S.E.R. monseigneur Corrado Sanguineti
Évêque de Pavie*

Très cher Corrado,
merci pour ta lettre ; ces jours-ci nous avons expérimenté le Christ qui embrasse notre néant, ce qui suscite en nous une gratitude sans borne et le désir de servir l'Église en suivant le pape François, par le témoignage de la beauté de la miséricorde, seul espoir pour l'humanité blessée d'aujourd'hui.

père Julián Carrón

L'ART EN NOTRE COMPAGNIE

Réalisé par Sandro Chierici

(Guide à la lecture des images tirées de l'histoire de l'art qui ont accompagné l'écoute des morceaux de musique classique à l'entrée et à la sortie)

Le cycle d'ivoires du musée diocésain de Salerne

Le plus vaste cycle d'ivoires du haut Moyen-Âge (fin du XI^e siècle) parvenu jusqu'à nous, qui ornait probablement la chaire d'un évêque, présente l'histoire du salut, avec peu de lacunes, dans un langage à la fois essentiel et symboliquement évident, typique de la culture figurative de cette époque. La miséricorde du Père qui fait sortir du néant toutes les choses se prolonge dans l'histoire à travers les vicissitudes des grands patriarches (Noé, Abraham, Moïse) et atteint son sommet dans le don du Fils. La miséricorde du Christ, témoin du Père, offre aux hommes une occasion de vie et de rapport avec la réalité qui se révèle pleinement dans le sacrifice de soi et s'accomplit dans l'acceptation du don de l'Esprit. Toute miséricorde humaine a un sens en tant que témoignage de la miséricorde de la Trinité.

La création des astres
La création des plantes
La création des poissons et des oiseaux
La création des animaux terrestres
La création de la femme
La tentation et le péché originel
L'expulsion du Paradis Terrestre
Le travail des premiers hommes
Le sacrifice de Caïn et d'Abel
Le meurtre d'Abel et la fuite de Caïn
Dieu ordonne de bâtir l'arche
La construction de l'arche
Dieu ferme l'arche
La fin du déluge
La sortie de l'arche
Dieu bénit Noé
Noé cultive sa vigne
L'ivresse de Noé
La construction de la tour de Babel
L'apparition de Dieu à Abraham à Sichem

Le sacrifice d'Isaac
Le rêve de Jacob
L'apparition dans le buisson ardent
La remise des tables de la loi

La visitation
Le doute et le rêve de Joseph
Le voyage à Bethléem
La Nativité
L'annonce aux bergers
La présentation au temple
Les Mages devant Hérode
L'Adoration des Mages
Le rêve de Joseph
La fuite en Égypte
Le massacre des innocents

Les noces de Cana
Le baptême de Jésus
La vocation de Pierre et d'André
La rencontre avec la Samaritaine
La multiplication des pains
La guérison du paralytique
L'aveugle né
La Transfiguration
La résurrection du fils de la veuve de Naïn
La guérison de l'hydropique et des estropiés
La résurrection de Lazare et l'entrée à Jérusalem
La dernière Cène et le lavement des pieds
La crucifixion
La descente aux Enfers
Les trois Marie au tombeau
Jésus apparaît aux femmes
Les femmes en parlent aux apôtres
Les disciples d'Emmaüs
Jésus apparaît aux apôtres
L'incrédulité de Thomas
L'apparition de Jésus sur le lac de Tibériade
L'Ascension
La Pentecôte

Sommaire

MESSAGE ENVOYÉ PAR LE PAPE FRANÇOIS 3

Vendredi 29 avril, le soir

INTRODUCTION 4

MESSE – HOMÉLIE DU PÈRE STEFANO ALBERTO 20

Samedi 30 avril, le matin

PREMIÈRE MÉDITATION – « *Le frémissement du cœur
[de Dieu] est la pitié envers ton néant* » 21

MESSE – HOMÉLIE DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL
GUALTIERO BASSETTI ARCHEVÊQUE MÉTROPOLITE
DE PÉROUSE - CITTÀ DELLA PIEVE 44

Samedi 30 avril, l'après-midi

SECONDE MÉDITATION – « *Oui, Seigneur, tu sais que tu
es l'objet de ma sympathie suprême* » 50

Dimanche 1^{er} mai, le matin

ASSEMBLÉE 73

MESSE – HOMÉLIE DU PÈRE FRANCESCO BRASCHI 92

MESSAGES REÇUS 95

TÉLÉGRAMMES ENVOYÉS 97

L'ART EN NOTRE COMPAGNIE 101

